

Gaston de Montigny

Étoffe du pays



BeQ

Gaston de Montigny

1870-1914

Étoffe du pays

Pages retrouvés et présentés par
Louvigny de Montigny

La Bibliothèque électronique du Québec

Volume 141 : version 2.0

Avril 2002

Gaston de Montigny a publié en 1901, à Montréal, *Étoffe du pays*, une série d'*études d'économie politique canadienne*, chez Déom-frères, libraires-éditeurs. En 1951, son frère Louvigny de Montigny reprend ce même titre et rassemble des pages retrouvées en un recueil d'écrits: contes, poèmes en prose et en vers, etc.

Photo de la couverture :

Parue dans *L'étoffe du pays*, par Gaston de Montigny
Pages retrouvées et présentées par Louvigny de Montigny,
Éditions Beauchemin, 1951.

Table

Présentation.....	10
Poèmes en prose	34
La feuille d'érable.....	35
...et le castor	37
Moineaux	42
Humeurs vernales	53
Civilisation.....	57
Mai	61
Feuille de Noël.....	66
C'est drôle, mais... ..	70
La vieille horloge.....	72
Le fiancé des neiges.....	74
Quelques contes.....	87
La « Missing-Rib »	88
À quoi tient la science?.....	93
Casse-tête arabe	96
Surprises du reportage	99
Prestige de l'écriture	105
Gold cure	107
Ohé! les reporters.....	109
Les bottines du bonhomme Noël.....	112
Comment j'ai rencontré Chamberlain	114
Noël au village	119
Gâteau des Rois	125
Évolution scientifique.....	127
Quelques vers	131

Étude du soir au collège	132
Solitude des soirs	136
Dires d'automne.....	138
Beati mortui	139
Candeur.....	140
Épiphanie	143
Lassitude	144
Chansons sur le mode ancien	145
Lettre ouverte.....	148
Aperçus	150
Apologie du calumet de paix.....	151
Les Yankis tels que je les connais	157
Paradoxes génésiaques	163
Pour la médaille	171
La paille et la poutre	177
Après le carême	181
Réflexions catastrophiques.....	185
Le point.....	190
Après les fêtes.....	196
Journalisme exotique	200
Nos caniches	207
La vertu	212
Les rois se meurent.....	216
La Sainte-Catherine	223
Philosophie d'un fait-divers	227
Nos dames de contrebande	233
Miniatures	238
La douleur	239
En regardant pousser l'herbe	240
L'arbre qui tombe	241
Roseurs	242

Le copeau	243
La femme aux poissons	244
La biche.....	245
L'épinette	247
La rose.....	248
La négresse	249
Le vieux cheval.....	250
Décadence.....	251
La maison désertée	252
La cloche.....	254
C'est le printemps!.....	256
Papier qui tourne.....	258
Lorsqu'on voyage	260
Partir.....	261
Nos... Parisiennes.....	267
Dans les concombres	268
Matin	269
Oh! ce piano.....	273
Noms de baptême	276
Le lac du Cheval-qui-rue	280
L'art est simple	284
Qu'importe au chemineau?.....	286
Pour celles qui s'ennuient.....	288
Politique	294
Politique.....	295
<i>Paulo Minora Canamus</i>	308
En voulez-vous des fins du monde?	309
L'héliospectrepeinture.....	312
Emparons-nous du sol!	315
L'abolition de la Chambre basse	319
Un « fluid beef » moderne.....	322

La bombe pestifère	326
Utilisation civique du mégaphone	328
Merveilles de la nature	331
Vers la paix	334
Les électrogènes naturels.....	340
Une nouvelle taxe, s.v.p.	341
Navigation fluviale perpétuelle	345
Souhaits de nouvel an.....	348
Nos statues et leur orientation	350
La fin d'un monde	353
Colonisation.....	359
Colonisation.....	360
Un danger national.....	366
L'action du gouvernement.....	368
Le marchand de bois.....	379
Question de droit	386
Exploitation des forêts par l'État.....	387
Second projet d'exploitation forestière	390
<i>Mane nobiscum, domine...</i>	394
Vision de Noël	395
Si cadens	402
Alléluia pascal	404
Prière du passant.....	406

Note des Éditions Beauchemin à l'édition de 1951

Nos gens appellent *Étoffe du pays* un drap épais et chaud, que les ménagères tissent pour l'habillement des hommes de la famille. D'une façon plus générale, l'expression comprend tous les tissus que les femmes fabriquent à domicile et dont certains, comme l'*étamine*, la *droquette* et la *flanelle*, atteignent une grande finesse. Cette désignation distingue en particulier les tissus oeuvrés sur le métier de ménage, par opposition aux produits des filatures industrielles, étrangères ou même domestiques, qui se débitent dans le commerce et que nos paysans ont nommés, non sans à-propos, *étoffes de magasin*. Par métaphore, on dit aussi d'un homme qui se fait remarquer par son attachement et par son dévouement au sol natal: C'est de la vraie étoffe du pays.

Gaston prisait ce terme du terroir, au point qu'il le donna pour titre à son premier livre où il réunit ses observations sur notre organisation économique, surtout dans les territoires de colonisation.

Les éditeurs de ces pages retrouvées de Gaston de Montigny, où se retrouvent aussi tous les sentiments qui ont animé sa plume, ont cru qu'il serait agréable à la mémoire de l'auteur de redonner à ce volume le titre qu'il avait lui-même choisi. *Étoffe du pays* désigne assez joliment ce tissu, nuancé au possible, de réflexion, de pensée, de sensation, de mysticisme, de description, de poésie, d'humour, de rêve et de réalité, et même de fantaisie, dont les moindres brins, les

plus rudes et les plus soyeux, les plus sombres et les plus clairs, proviennent du sol auquel il a consacré toute sa ferveur et tout son talent, qu'il a donc servi de son mieux, même si, à l'instar de l'humble pastour de son *Épiphanie*, il regrette de n'avoir pu lui apporter

Que sa plainte et son amour.

Présentation

L'intérêt que je porte à notre littérature m'a fait un devoir de recueillir, pour les sauver du naufrage, ces pages de mon frère aîné, fragments d'une oeuvre diversifiée par une vie hasardeuse, d'une oeuvre déplorablement interrompue par une mort prématurée...

Décédé à Montréal, le 30 octobre 1914, au milieu de sa quarante-cinquième année, Gaston de Montigny a laissé, parmi sa génération, un picaresque souvenir que le temps n'a pas manqué d'oblitérer. Dans le cortège de ses funérailles, j'entendis quelques vieux scribes évoquer à son sujet les noms de Villon, de Gringoire et de Verlaine, et je reconnus que le don poétique n'est pas toujours l'apanage des gens rangés. Si, plus souvent qu'à son tour, Gaston s'est laissé aller à des escapades notoires et si la vie de bohème lui agréait à certains moments, il s'était pourtant fixé, de bonne heure, un objectif supérieur auquel il ne manqua jamais de revenir.

Sur le point de choisir une vocation, il a déjà constaté que les professions dites libérales attirent et dévoient trop de campagnards qui serviraient mieux leur pays en appliquant à l'exploitation du sol les connaissances acquises à l'école. Humanitaire de tempérament, avec des propensions à l'apostolat, il brûle de faire oeuvre « patriotiquement utile », de pousser ses compatriotes à secouer le joug qu'ils supportent trop volontiers, de les tirer des routines qui entravent leurs progrès. Pendant ses deux dernières années de collège, à Joliette (1888-1890), il organise, instruit et commande un corps de cadets pour initier ses condisciples au maniement des armes et à la règle militaire. Ses études

classiques terminées, il entre comme officier au 65^e régiment des Carabiniers Mont-Royal, puis inaugure une école d'escrime avec l'ancien capitaine Legault, un maître tireur d'épée, devenu directeur de la police municipale. Mais de bonne heure il a formé des projets d'agriculture et de colonisation. En juillet 1892, il saisit l'occasion de prendre des leçons d'après nature, et accompagne le P. Charles-Édouard Paradis dans un établissement de colons au nord du lac Témiscamingue. L'entreprise du P. Paradis échoue après quelques mois, et Gaston s'embarque pour la France en vue de suivre des cours à l'École nationale d'agriculture de Grignon. Avant même de se rendre en Seine-et-Oise, il s'attarde à Paris et se délecte à regarder les gais bataillons qui défilent par les boulevards; son humeur militaire remonte et le décide à s'engager dans l'armée française. On l'expédie à la Légion étrangère, à Sidi-bel-Abbès où il se lie d'amitié avec son commandant, le colonel Georges de Villebois-Mareuil, qui devait un peu plus tard trouver une mort glorieuse au Transvaal. Ne me demandez pas de raconter les expéditions de Gaston au Maroc et en Algérie, ses randonnées au pays du mystère et des mirages; il rêvait d'espace, de solitude, d'imprévu, de pittoresque, et en trouva tout son soûl pendant les cinq années qu'il vécut là-bas.

Comme toutes ses études libres ont porté sur l'économie sociale et politique, ses équipées successives avivent son ambition de servir son pays. Il veut payer d'exemple et choisit, pour s'y établir comme colon, deux agréables lots du comté d'Argenteuil à l'extrémité du Lac-à-la-Chaine que les gens du canton de Montcalm appellent communément lac Sapin. En août 1898, il commence la construction d'un chantier en bois rond. Le mois suivant, son frère Guy, qui

rêve aussi de terres neuves, va le rejoindre. À eux deux, ils achèvent le bâtiment, plus spacieux, mieux éclairé, plus élégant même, ma foi, que ne sont, pour la plupart, les cabanes de troncs d'arbres où les colons installent en hâte leur famille. L'automne est aussi radieux que l'enthousiasme des deux jeunes défricheurs. Par malheur, un feu d'abattis atteint la jolie maison à peine terminée, la réduit en cendres avec le mobilier, vingt ou trente volumes qui composent la bibliothèque, et tout un amas de notes et de manuscrits. Découragés, les deux sinistrés se réfugient au village des Seize-Îles, à un mille à peine de leur domaine ravagé.

Dès le lendemain, Gaston prend le train de Montréal, s'y approvisionne de nouveau et retourne à l'emplacement qu'il s'est aménagé, pour s'y reconstruire. La neige commence à tomber; l'hiver force les deux frères à remettre au printemps l'exécution de leur projet. Ils passent plus de trois mois aux Seize-Îles où ils font la classe à la jeunesse du village, entre de fréquentes visites au désert enneigé qu'est devenu leur établissement du Lac-à-la-Chaîne. Le printemps n'a pas encore sonné qu'ils reprennent leurs travaux de défricheurs; mais des difficultés retardent de mois en mois la construction d'un nouveau chantier. Gaston revient à Montréal pour assister aux derniers moments de son père; puis il regagne le lac Sapin et passe l'automne à *clairer* ses lots. La nouvelle habitation reste à l'état de plan, et les deux frères, démoralisés par « le vandalisme des marchands de bois » (que Gaston ne manquera pas de dénoncer), renoncent provisoirement à leur entreprise de colonisation. Guy retournera plus tard au lac Sapin, pour y bâtir enfin une maison, et Gaston l'y rejoindra en 1906. Mais le cadet a pris femme, et les usurpations de l'industrie forestière sont

toujours plus qu'ailleurs à redouter dans ce comté d'Argenteuil. L'aîné quitte le Lac-à-la-Chaine avec le dessein de se découvrir un autre lopin de terre boisée dans un canton moins exposé aux déprédations. Toutes ces contrariétés ne provoquèrent-elles pas aussi quelque accès de bougeotte chez ce chevalier errant, ce nomade, ce coureur des bois, de même que l'obsession de *mouvoir* reprenait trop souvent le père de Maria Chapdelaine?

Ses expériences autorisaient déjà Gaston à déterminer, à dévoiler en connaissance de cause les embarras, les contraintes et les impositions abusives qui empêchent le peuple canadien-français d'accomplir son évolution. Il se plonge dans l'analyse de nos problèmes sociaux avec le désintéressement, l'ardeur et la passion qu'il met à toutes ses entreprises. Il en vient sans peine à dégager les vices des régimes que nous subissons par accoutumance ou par veulerie; et les réformes qu'il va préconiser s'inspirent d'un bon sens frappant. Il avait, de malheur, la naïveté de croire à la souveraineté du bon sens, de s'imaginer qu'il suffit de dénoncer un abus pour le supprimer. Il ne pouvait admettre que les meilleures institutions démocratiques sont fondées sur des compromis.

...Que je pactise? Jamais!

Aussi connut-il les déceptions, les amertumes et les dégoûts.

Ses amis, qui lisaient ses étincelantes chroniques au *Monde*, au *Journal*, puis aux *Débats*, le pressèrent de préparer un ouvrage de librairie; ils lui présentèrent même un imprimeur pour éditer son premier livre. Au lieu de réunir en volume ses chroniques d'actualité qui commençaient à lui créer une réputation, Gaston préféra saisir l'aubaine pour

publier un manuscrit de considérations pratiques, *Étoffe du pays*¹. Et, en manière de colophon, il annonçait deux autres livres « en préparation »: *Vers le rêve* (Questions sociales canadiennes) et *Contre l'impérialisme* (Étude d'économie politique). Ces deux ouvrages n'ont jamais paru. Peut-être ne furent-ils pas achevés; peut-être sont-ils de ceux qu'on ne retrouvera jamais. En tout cas, l'annonce qu'il en donnait atteste sa préoccupation d'éclairer ses compatriotes, plutôt que de briller lui-même. Cette volonté de servir se confirme dans le *Livre du Colon*² dont il fournit le texte au ministère provincial de la Colonisation.

Gaston dit au colon:

L'agriculture n'est pas seulement un métier qui repose sur la force des bras; c'est une science qui repose sur la raison, le calcul et le jugement... Le colon qui réussit n'est pas celui qui travaille le plus fort; c'est celui qui travaille le plus sensément.

Et durant plus de cent pages in-8, comme une jeune maman apprend le catéchisme à ses marmots, il enseigne au colon à raisonner, à calculer, à juger; il lui indique les moyens de travailler sensément, afin de se tirer d'affaire et de réussir.

Présentée dans une édition minable, son *Étoffe du pays* ne devait pas intéresser les snobs de notre littérature. Nos intellectuels ne pouvaient non plus s'attendre à une démonstration aussi judicieuse et aussi pressante de la part

¹ *Étoffe du pays – Études d'économie politique canadienne*, un volume de 282 pages in-12, imprimé chez Alphonse Pelletier, à Montréal, 1901.

² *Le Livre du Colon – Recueil de renseignements utiles*, un volume de 118 pages in-8, publié par le ministère de la Colonisation de la Province de Québec, imprimé à « La Patrie », à Montréal, 1902.

d'un journaliste de trente ans qui n'avait jusque-là manifesté son esprit que par ses outrances et sa virtuosité. Ses frasques cachai­ent pourtant un penseur, un économiste et un patriote, dont ce petit livre donne déjà la mesure. Maintenant que les années ont expurgé la mémoire de l'auteur, je souhaite que cette modeste et solide *Étoffe du pays* tombe entre les mains de ceux de nos jeunes gens qui aspirent à la politique, non pour s'en faire un tremplin d'arrivisme, mais pour remplir un véritable rôle national. Ils y trouveront d'abord, démontrées à l'évidence, les raisons capitales qui nous obligent à mieux étudier, pour le mieux connaître, notre Canada:

Ceux chez qui subsiste la vivifiante espérance de voir le pays s'élever graduellement, de triomphe en triomphe, pour se placer un jour au rang des grandes nations contemporaines, ne peuvent qu'exprimer le désir de voir du même coup la jeunesse canadienne puiser de plus en plus, dans un enseignement exclusivement canadien, des notions qui feront, des générations de l'avenir, des générations de Canadiens.

L'ennemi national, c'est le cosmopolitisme. Et nous ne parviendrons à réagir contre cet envahissement qu'en développant au sein de la nation le légitime orgueil de se reconnaître aussi bien douée que les nations les mieux douées des deux continents...

Nous d'abord! Car nous ne deviendrons quelque chose qu'en devenant nous-mêmes, et nous ne deviendrons nous-mêmes qu'en acquérant, par la constatation de notre valeur, la confiance sans laquelle les aspirations les plus sublimes des individus et des peuples sont fatalement vouées à tous les découragements qu'enfantent la timidité, la crainte paralysante et le doute abrutisseur...

Et j'aime à croire qu'en vulgarisant au sein de nos populations les fastes de notre histoire, en nous familiarisant davantage avec les ressources physiques d'un sol relativement inviolé, nous aurons adopté le meilleur moyen d'activer, en le justifiant, un patriotisme qui, pour être aujourd'hui magnifiquement vivace au coeur du Canadien, n'en demeure pas moins un sentiment qui tient plutôt du platonisme, parce qu'il ne repose encore sur aucune notion positive de notre opulence et de notre grandeur possibles.

D'où Gaston tenait-il cet altruisme, ce zèle, ce goût des armes et des lettres? Plusieurs de ses ancêtres, affamés d'héroïsme, avaient gagné la Croix de Saint-Louis sur les champs de bataille de la Nouvelle-France. Son père même fut créé Chevalier de l'Ordre militaire de Pie IX en témoignage de l'exemple qu'il donna à la jeunesse canadienne lorsqu'il s'engagea le tout premier parmi les zouaves pontificaux pour aller défendre les États du pape envahis par l'armée piémontaise au lendemain de la bataille de Castelfidardo (18 septembre 1860). Libéré après dix-huit mois de campagne en Italie, Benjamin-Antoine Testard de Montigny revint au Canada pour reprendre la pratique du droit. Il fut bientôt nommé magistrat stipendiaire à Saint-Jérôme, puis recorder à Montréal où il exerça cette charge de judicature jusqu'à ce que la maladie l'eût contraint à demander sa retraite, quelques mois avant sa mort (15 août 1899). Vénéré comme un saint par des milliers d'humbles gens et de misérables auxquels il avait en secret prodigué les marques de sa mansuétude et de sa charité, le père de Gaston était aussi féru de patriotisme. Les récréations que lui laissaient le soin et le souci d'une très nombreuse famille consistait à écrire des

chroniques et des livres qu'inspire l'unique préoccupation de servir ses compatriotes et de leur rendre la vie moins dure. Aussi Gaston ne manqua-t-il pas de dédier son premier livre à la mémoire de son père et inspirateur, en lui rendant cet hommage: « Il a aimé son pays – et l'a prouvé ».

Doit-on s'étonner qu'un cerveau d'artiste engendre à la fois autant d'idées utilitaires et poursuive un rêve aussi terrien? En tout cas, voilà bien ce qui sépare Gaston des malheureux Lélians auxquels la légende laurentienne a prétendu l'apparenter. Nous avons entendu ces pauvres hères, entre Verlaine et Villon, se douloir³ en des geignements scandés sur leur misère intime et leurs propres bobos. J'ai peu souvent trouvé, dans leurs admirables ballades, la moindre expression de ce patriotisme et de cette universelle pitié que décèle la pièce la plus grêle de Gaston et qui imprègnent son oeuvre d'un bout à l'autre. Tout au rebours de certains littérateurs d'avant-garde qui se rapprochent de ces « poètes maudits » en cultivant un narcissisme qui verse parfois dans le crapuleux, il nourrissait un rêve national dont ces marmiteux élégiaques ne semblent point s'être chargés. Son socialisme mystique l'apparentait plutôt à Charles Péguy, et si bien que certaines pages de Gaston, écrites à une époque où nous n'avions encore rien lu, chez nous, des *Cahiers de la Quinzaine* ni des autres ouvrages de leur fondateur, rendent étonnamment une note péguyenne. Et pourtant sa tournure d'esprit et toutes ses expériences évoquent davantage un autre fameux poète, grand ami de la lune.

³ Dans la première édition : *se douloir*. Il faudrait peut-être lire : *se vouloir*.

Musicien, peintre, poète, botaniste, physicien, militaire, coureur des bois, naturaliste, grand voyageur, comédien, économiste, voire médecin, curieux de tout connaître et ne s'arrêtant à aucune de toutes ces carrières qui lui souriaient tour à tour, il aurait pu se réserver l'épithète de Cyrano: « Qui fut tout, et qui ne fut rien. »

Comme le sieur de Bergerac, Gaston de Montigny grandit et se forme l'esprit dans l'atmosphère d'indépendance et de laisser-aller qui règne en province. Il s'instruit d'abord à sa guise, surtout à l'école buissonnière, et se forge une destinée grandiose et charmante qu'il poursuivra toute sa vie, à travers les aventures et les rebuffades. Il y croit, à sa destinée, comme au sommet des Laurentides un sapin embaume tant que son plumet nargue les vents; il s'y fie tout autant qu'Henri IV s'exaltait de son panache. Il fait des armes, avant de s'adonner aux lettres et à la philosophie. Il se bat volontiers pour un vers, ou pour des prunes. Quant à la fortune, il s'en moque; il s'inquiète peu de se préparer un état, et encore moins de s'attacher un protecteur: « Non, merci! » Les conventions mondaines le rebutent. Lorsque son père s'avisa de lui procurer un habit noir pour l'envoyer à une réception, après sa sortie du collège, Gaston s'y sentit tellement incommodé et y parut si dégingandé que, dès le lendemain, il mit son frac, non pas au crochet de sa garde-robe, mais au clou. Comme son arrière-cousin Cyrano, « il redouta l'amante à l'oeil moqueur ». La mode et la toilette le scandalisaient:

Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.

.....

Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise,

*Empanaché d'indépendance et de franchise;
Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons.*

Excentrique, au sens étymologique du terme, Gaston se montrait rêveur ou réaliste, méditatif ou joyeux; ses oeuvres éparses sont imbues tantôt d'espérance et tantôt de renoncement; elles contiennent autant de rires que de sanglots. Son anxiété perce à travers ses joyeusetés les plus franches; elle se trahit dans ses chroniques les plus joviales; elle se formule en toutes lettres dans *Partir*:

Pourquoi partir?.. C'est pour déserrer la misère de l'heure présente que l'on s'en va, joyeux par anticipation, crédule, naïf, bercé d'une illusion toujours déçue, voir au loin s'il n'y fait pas meilleur et s'il n'est pas possible de trouver quelque part un coin d'ombre, d'oubli, de solitude et d'extase où le rêve puisse enfin devenir tangible, où le rictus de la réalité ne jaillisse plus des projets et des songes, où l'âme puisse un jour, une heure, un instant, secouer ses tristesses et cesser de gémir, de sentir le joug, de se plaindre et de s'ankyloser dans l'avilissement du terre à terre et du vécu.

Partir... Je ne saurais compter, tant ils ont été nombreux, tous les départs du chevalier errant qui ne trouvait nulle part « ce coin d'ombre, d'oubli, de solitude et d'extase où le rêve pût enfin devenir tangible ». Le 21 octobre 1897, le *Monde* apprend à ses lecteurs que Gaston va prendre un repos et ne

leur fournira plus de chroniques. Il est « parti », cette fois, pour Saint-Hyacinthe et s'est présenté au couvent des Dominicains. Mais il n'y demeure que trois ou quatre semaines. À la suite d'autres errances qui ne le satisfont pas davantage, il disparaît de nouveau, et l'on apprend qu'il est installé à la Trappe d'Oka, parmi les *donnés* qui suivaient autrefois la vie de travail et de silence des moines et prenaient part, revêtus d'une courte chape brune, à la grand-messe et aux heures canoniales du monastère. Ces *donnés* formaient une classe extraordinaire où se rencontraient des types mystérieux et pittoresques qui trouvaient là le refuge longtemps cherché « où l'âme puisse, un jour, secouer ses tristesses et cesser de gémir ». L'incendie qui, le 23 juillet 1902, détruisit l'hôtellerie de la Trappe, où logeaient les *donnés*, les contraignit à regagner leurs familles ou à reprendre leurs pérégrinations, et Gaston ne se consola point de cette éviction dont le sort le frappait encore une fois.

Un prêtre de ses amis m'a dit un jour: « Tout était si triste dans cette pauvre âme désemparée, et la lumière qu'elle appelait sans cesse était si lointaine »...

Sans doute sa carrière aventureuse est-elle en désaccord avec l'idéal d'ordre, de travail, de paix et de sérénité qu'il poursuit dans ses écrits. Le contraste est fréquent chez plusieurs grands auteurs, entre autres Jean-Jacques Rousseau dont la philosophie dénonce les méfaits de la civilisation qui s'oppose sans cesse à la nature. Et qu'importent les avanies que la vie réserve à un écrivain, si les oeuvres de son esprit nous émeuvent et nous édifient!

Ils commencent à se faire rares, hélas! ceux de nos amis qui ont gardé l'image de ce grand diable de Gaston dépassant six pieds en hauteur et aussi mince que long, plus fier qu'un

seigneur féodal, au nez finement grec, au regard d'enfant sous une épaisse chevelure noir de corbeau qui le faisait paraître étranger à ses treize frères et soeurs. Des photographies qu'il fit tirer dans son accoutrement de bédouin, au Maroc où il pratiqua la médecine nomade après un stage de quatre années à la Légion étrangère, nous montrent un superbe cheik bien mieux que le fils qu'il était de Saint-Jérôme de Terrebonne où le fameux curé Labelle l'accueillit sur les fonts baptismaux (27 mai 1870) pour lui donner, avec le sel du premier sacrement, le goût de la terre canadienne qui devait rester la grande passion de l'un et de l'autre.

C'est, à n'en point douter, de ses pérégrinations à travers les forêts des Laurentides, puis de ses randonnées dans la campagne de France et ensuite dans le bled africain, qu'il rapporta cette boulimie de grand air et d'indépendance. Accueilli dans presque tous nos journaux où son talent et sa gaieté lui assuraient la bienvenue, attiré même au ministère de la Colonisation pour y occuper un emploi de publiciste, jamais il ne put s'attacher ni à une salle de rédaction ni à un bureau.

Si cet intellectuel, que les psychologues classeraient parmi les « anxieux gais », ne s'était pas autant attardé le long des nombreux sentiers où l'entraînait son incessante recherche de l'absolu, c'est dans l'économie sociale qu'il aurait trouvé sa voie. Il s'abandonnait volontiers, au gré des jours ou des vents, à la musique, à la poésie, à la peinture, à la fantaisie, à l'humour même et au mysticisme; mais il semblait retrouver tous ses moyens en revenant aux problèmes sociologiques et surtout à ceux qui intéressent l'avenir de la province de Québec. Les deux seuls volumes

qu'il ait publiés de son vivant, *Étoffe du pays* et *Le Livre du Colon*, attestent son zèle à préconiser des réformes destinées à rendre la vie meilleure à nos gens, comme en témoignent de surcroît les articles qu'il fournit à *l'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme, en 1904, sur la colonisation, et les études parues dans la *Revue Canadienne*, de Montréal, entre autres: *Nos petites bêtes indigènes*⁴ et *le Régime paroissial et la Colonisation dans la province de Québec*.⁵

Dans la première de ces deux études, il démontre l'avantage, la nécessité même, de greffer sur l'agriculture proprement dite deux importantes industries secondaires qui permettraient au cultivateur, au colon québécois, de décupler ses revenus annuels, savoir: la pisciculture et l'élevage des animaux à fourrure. Il expose en même temps les empêchements majeurs que, dans l'un et l'autre cas, fortifiait le favoritisme de l'État en accordant aux clubs de chasse et de pêche des privilèges exorbitants, puis en tolérant le monopole ruineux de « l'honorable Compagnie des Honorables Aventuriers de la Baie d'Hudson », dont la survivance illégale « fait planer jusque sur nos hommes d'État des soupçons d'incapacité technique ou de complicité criminelle ». Cette thèse contient un modèle de réquisitoire contre les clubs de sportsmen qui, surtout à la fin du dernier siècle, détenaient d'immenses réserves au détriment des cultivateurs et des colons, et contre l'Hudson Bay Company qui, bien que sa charte ait expiré en 1858, continue d'exploiter nos ressources cynégétiques au profit de lords anglais.

⁴ *Revue Canadienne*, Montréal, mai 1907.

⁵ *Ibid.* Juin et juillet 1907.

Son *Régime paroissial* nous initie « au mécanisme technique de la paroisse, telle qu'on la retrouve aux origines de la France... et qui est effectivement une association coopérative à base d'autonomie, d'émancipation définitive et de décentralisation ». L'exemple du populaire curé Labelle, ancien pasteur de Saint-Jérôme de Terrebonne, fondateur de plus de quatre-vingts paroisses dans le secteur des Laurentides qu'il s'était assigné, prouve que, depuis la Confédération de 1867, le seul de nos compatriotes qui ait fait de la véritable colonisation dans notre province, y a réussi par l'organisation paroissiale. Gaston coordonne les plans de conquêtes territoriales que le curé Labelle n'a qu'à peine ébauchés, et les justifie par une argumentation qui fait ressortir leur caractère scientifique; il retrace la route balisée par l'illustre Apôtre du Nord et que devront reprendre nos théoriciens pour mener à bien leurs différents projets.

Dans ces études auxquelles il s'applique davantage après son séjour de cinq années en Afrique, et dès qu'il eut entrepris lui-même l'exploitation d'un lot de forêt dans le comté d'Argenteuil, Gaston a repéré les obstacles au bien-être du colon. Pour dénoncer les déraisonnables impositions de l'État sur les nouveaux venus qui cherchent leur salut dans la mise en valeur de notre terroir, ce poète descend au terre à terre, puisqu'il tâche à sauver notre peuple de la misère, souvent conseillère d'expatriation. Aussi considère-t-il les choses dans leur brutale réalité. Cependant, l'artiste n'empoigne pas la hache du défricheur, il ne prend pas la plume pour revendiquer les droits des fils du sol et démasquer les tracasseries que les puissants du jour leur suscitent, sans jeter un coup d'oeil admiratif sur le pays qu'il connaît à fond, auquel il tient par toutes les fibres de son être.

C'est ainsi que, dans des monographies aussi business que celles qu'il consacre à l'exploitation rationnelle de notre terre et de nos eaux, au régime paroissial et à la colonisation, se glissent des pages dont la qualité artistique n'est pas très commune sous notre ciel laurentien. La connaissance approfondie et même vécue des questions qu'il traite, l'audace de ses révélations, l'ardeur de sa conviction, sa largeur de vue et son désintéressement confèrent à ses exposés une verve et une originalité qui nous commandent d'en signaler la valeur littéraire.

Les textes que nous reproduisons ici, dont certains ne sont que de menus extraits de ces tranches d'une oeuvre inachevée, constituent les sous-produits de son activité cérébrale ou, pour ainsi dire, les retailles de la besogne qu'il s'était de ferme propos assignée et que les tempêtes de l'existence l'ont empêché de conduire à fin. Quelques jours avant sa mort, il confessait à un ami: « Je n'ai presque rien réalisé de mes ambitions. On se console; il le faut bien! La chose dont je ne puis me consoler, c'est de n'avoir pas fait à mon pays le cadeau de cent acres de terre défrichées ».

Ce qui comptait, à ce moment, ce qui avait toujours compté à ses yeux, c'était, pour les Canadiens français, de s'emparer du sol, d'élargir tant soit peu leur emprise de la terre canadienne. Il n'attachait aucune importance à ses travaux littéraires et ne se souciait point de les conserver ou de les laisser perdre.

Bien avant que le regretté Frère Marie-Victorin eût incité nos littérateurs à renoncer enfin aux descriptions livresques de nos anciens auteurs, à regarder de leurs propres yeux les choses de chez nous pour en parler en droiture, Gaston avait pénétré nos forêts et nos campagnes, les observait en savant

et en artiste. Comme tous les bons prosateurs, il s'était d'abord exercé à la versification, à la métrique des mots. Il possédait le sens du rythme; non seulement les quelques vers que nous avons pu repêcher, mais ses poèmes en prose et tous ses écrits accusent cette prédominance du nombre et de l'harmonie sans quoi nulle oeuvre d'art ne saurait atteindre à la perfection. Cette qualité se révèle en particulier dans le *Fiancé des neiges* où le musicien s'accorde avec le poète, avec le peintre et le naturaliste pour composer une émouvante et véridique symphonie de la nature canadienne. Il aimait aussi, au retour de ses courses, noter une fugace impression dans de minuscules tableaux où je crois reconnaître la grâce et le charme des miniatures de jadis, de ces aquarelles sur émail dont le Grand Siècle se faisait gloire.

À travers cette pondération de style, une aisance d'expression, un luxe qui va parfois jusqu'à l'extravagance. Non que l'auteur s'efforce d'étaler une coquetterie de lettré qui se joue de l'étymologie, ou vise aux vains néologismes qui épatent le bourgeois, mais plutôt d'amuser, à la façon d'un prestidigitateur jonglant avec les mots et les retournant à son caprice, en bon élève de Rabelais dont il pratiquait souvent le stoïque remède contre les afflictions de l'existence: Mieux vaut de ris que de larmes écrire. Pour innocente qu'elle soit, cette jonglerie vocabulaire n'est point à la portée des primaires; et notre littérature québécoise n'en a guère encore abusé. Notons enfin, sous cette exubérance oratoire, une sensibilité qui réside au tréfonds du coeur et se déclenche au moindre appel. Si Lamartine eut raison de dire: « Il n'y a de grand dans le talent que l'émotion », toutes ces pages où Gaston de Montigny donne libre cours à sa

sensibilité le classent sans aucun doute, d'après le critère lamartinien, parmi les grands talents.

Mes recherches de plusieurs années m'ont fait découvrir quelques-uns de ses manuscrits chez de vieux amis qui les conservaient comme des trésors intimes; j'ai glané dans les petits et grands journaux où il éparpillait ses compositions; j'ai fureté dans les paperasses familiales dont chacun de nous emportait sa part. Il m'est arrivé de dénicher ainsi des feuillets de brouillon, des becquets, des reprises ou des réfections d'un texte auparavant publié, ou des copies, transcrites de mémoire, de morceaux parus quelque part et qu'un ami lui réclamait. C'est dire que les variantes abondent et que l'établissement posthume d'une même pièce se présentant en différents états requérait parfois une opération délicate que j'ai tâché d'accomplir avec autant de conscience que de dévotion. Pour la commodité de l'édition, j'ai classé en chapitres à peu près homogènes toutes ces matières irréductibles à un titre adéquat, même à des rubriques distinctes. J'ai formé des faisceaux qui me semblent indiquer les traits les plus saillants de ce caractère bizarre et désespérément divers.

Dans ses *Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui*⁶, Albert Laberge a consacré à Gaston un chapitre qu'enluminent l'admiration et l'amitié qu'il lui portait, mais dont certains passages, comme celui-ci, complètent le portrait que j'ai tracé du personnage:

⁶ Édition privée, de 247 pages grand in-8, avec de nombreux portraits, imprimée à l'Imprimerie Modèle, à Montréal, 1938.

...Je pense à Gaston de Montigny, à ce joyeux bohème qui n'eut jamais le souci de la piastre, à ce noble coeur, à ce brave garçon qui, de toute sa vie, ne commit jamais une vilénie pour gagner un peu d'argent. Je pense à ce bohème qui est mort gueux comme il avait vécu, ne laissant pas de fortune, certes, mais des pages qui, à mon avis, valent mieux que des millions, des centaines de pages éparpillées dans tous les journaux de la métropole...

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre!

C'est ce vers de Baudelaire qui me revient toujours à la mémoire lorsque je pense à ces joyaux littéraires que le pittoresque bohème cédait pour le prix d'un déjeuner ou d'un souper...

Gaston répugnait à toutes les sujétions; il regimbait contre tout règlement et préférait courir la prétentaine. Puis, se rappelant lui-même à l'ordre et poussant tout à l'extrême, il se reclusait durant des jours et des semaines, pour lire et pour écrire sans répit, jusqu'à ce que l'abrutissement du labeur excessif le contraignît à sortir de sa retraite. Il regagnait alors les paradis artificiels, ses poches bourrées de feuillets volants qu'il allait brocanter ou qu'il confiait, hélas! à des copains incapables de les apprécier ou de les conserver.

En dépit de mes investigations dans tous les périodiques de l'époque, de mes enquêtes auprès de ses amis et confrères survivants, un certain nombre de ces « joyaux littéraires » sont à jamais perdus, comme en a sans doute détruit le feu qui rasa sa maison de colon. Bien d'autres productions de nos écrivains, dignes de figurer aux rayons d'honneur de nos bibliothèques, ont déjà péri et périront encore, qui attesteraient pourtant de remarquables dispositions réprimées

de jour en jour par l'indifférence du milieu, puis étouffées à jamais.

Je me suis appliqué, dans ce climat si peu propice, à enregistrer ici une voix qui exprime en beauté divers aspects de l'âme canadienne, une voix dont les accents mélodieux et émouvants allaient s'éteindre dans l'oubli, une véritable voix du Canada. Plusieurs de ces pièces que j'ai pu sauver du naufrage, plusieurs de ces pages retrouvées de Gaston de Montigny pénétreront d'emblée dans de futures anthologies. Quelques-unes, j'en suis aussi sûr, figureront aux séances publiques de ceux de nos collègues qui s'aviseront d'enseigner à leurs élèves que la littérature laurentienne produit des fruits de qualité, à la condition de la cueillir sur des arbres raisonnablement greffés et cultivés, et non pas sur des sauvageons. Notre pomme Fameuse, à point aoûtée, ne vaut-elle pas les figues, grenades, plaquemines, avocats, mandarines et brugnons qui ne mûrissent et n'acquièrent leur pleine saveur, leur suc suprême, que pour les gens du pays, et sont exportés verts pour les snobs de l'étranger? Oh! l'affriolante corbeille à composer avec les fruits de chez nous!

Pourtant, la plupart de nos historiens littéraires ont prouvé leur courte vue en omettant le nom même de cet écrivain qui, plus que tant d'autres, a brillé dans les lettres québécoises. Nos critiques ne témoigneront pas davantage d'une extraordinaire perspicacité en déclarant que ces pages retrouvées ne sont pas toutes égales. Ils pourront à loisir me reprocher de n'avoir pas suffisamment émondé.

Le style est l'homme même, n'est-ce pas? Le style de Gaston est donc accidenté. Si l'on comprend tant soit peu la nature fiévreuse, l'esprit curieux, l'âme légère, ardente et à la

fois anxieuse, qui logeaient dans cet homme singulier, on ne sera ni surpris ni désobligé, après avoir écouté ses observations, ses doléances, ses pleurs, ses prières et ses chants, de l'entendre badiner, rire et même blaguer. En tout cas, le lecteur avisé saura reconnaître, dans ces notations les plus familières, dans ces récits les plus journaliers et même futiles, la griffe d'un écrivain-né comme toute notre littérature laurentienne n'en compte pas un quarteron. Et c'est bien pour montrer la persistante originalité du polygraphe, le registre étendu de ses ressources, que j'ai réuni dans ce spicilège ses compositions les plus différentes d'humeur, de ton, d'écriture et de pensée.

J'ai à regret élagué maints articles sur des sujets d'actualité locale dont les lecteurs d'aujourd'hui ne sauraient rattraper le sel et l'opportunité. Malgré le soin que j'ai pris d'écarter ces écrits éphémères, certaines pages reproduites ici ne laissent pas de dater. Entre autres, celles où son esprit enjoué s'amusait à des applications scientifiques de sa façon. Pour en ressaisir la plaisanterie, on n'aura qu'à se rappeler que la plupart furent écrites entre 1898 et 1910.

N'ai-je point mis au rancart un essai de quelque trois cents feuillets, *Les marchands d'esclaves*, où sont exposées les manoeuvres des gouvernements capitalistes du siècle dernier, dont la politique semblait viser d'abord à exploiter jusqu'au sang la masse du peuple? Cet ouvrage, dont la copieuse documentation n'est plus contrôlable, prendrait de nos jours l'air d'une thèse communiste qui n'a jamais germé dans l'esprit de l'auteur, puisqu'il l'écrivit à une époque où le communisme n'existait pas encore, ou tout au moins ne comportait point la doctrine sociale que ce vocable désigne depuis quelques années. Du reste, Gaston adjurait ces

gouvernements accapareurs de se redresser suivant l'enseignement du Christ et d'observer, pour la réhabilitation des classes taillables et corvéables, les directives humanitaires des encycliques de Léon XIII; et c'est assez dire qu'il ne donnait en rien dans le communisme moderne.

Notre florilège révèle la diversité de cet écrivain qui se livrait à la fantaisie avec autant d'aisance et d'élan qu'il s'adonnait aux études austères, qui pratiquait l'humour comme un professionnel, cependant que, selon les heures, il brossait des tableaux qui reflétaient son âme hypersensible, ou s'abandonnait à un mysticisme dont je ne crois pas que notre littérature ait donné beaucoup de manifestations aussi intenses.

De pareilles sautes, entre des genres qui s'opposent diamétralement, indiquent sans doute une rare souplesse d'esprit. Cette faculté de s'identifier aux minutes graves, aux minutes gaies et aux minutes tristes, n'accuse-t-elle pas aussi, chez un auteur, un défaut de polarité, c'est-à-dire une espèce de dévoiement spirituel qui l'expose à la versatilité, qui l'empêche de poursuivre une voie droite, d'accomplir une oeuvre propre à le classer dans un genre particulier? On se figure mal Sully Prud'homme se divertissant au roman, Maupassant à la métaphysique, Courteline à l'histoire, Péguy au mélodrame ou Claudel à l'économie politique. Un talent prodigieux est porté de nature à produire une oeuvre disparate; pour s'être attardé dans de nombreux sentiers, il risque de n'arriver jamais au bout de la route parsemée d'embûches et archimalaisées qui mène à la réussite définitive. Mais cette observation s'applique aux pays où la littérature constitue une carrière qu'un intellectuel peut à bon escient embrasser avec une légitime confiance de parvenir à quelque chose.

Arthur Buies affirmait que, au Canada français, nous avons commis tous les défauts de la littérature, avant même que d'avoir une littérature. Depuis Buies, des progrès assez considérables nous justifient de prétendre que la littérature canadienne-française existe. Je persiste à croire toutefois que les conditions dans lesquelles travaillent nos écrivains les contraignent encore à rester des amateurs. Cette situation est d'autant plus déplorable que certains amateurs, qui se font de plus en plus nombreux, annoncent un talent naturel que les exigences de la vie matérielle leur interdisent de cultiver comme il devrait l'être afin de produire des oeuvres qui édifient une littérature originale et solide.

Le cas de Gaston justifie cette petite digression sur le caractère hybride de certains littérateurs de chez nous et sur leurs manifestations multiformes qui révèlent la diversité, sinon l'universalité de leurs ressources intellectuelles. Faute de méthode et surtout de canal avantageux, ces ressources se dispersent de tous côtés plutôt que de se concentrer. C'est, en somme, la rançon des esprits trop richement doués; c'est aussi le sort que le climat laurentien réserve à nos auteurs en opposant à leurs initiatives le même mur de brume et de froidure.

Gaston ne s'illusionnait guère sur le prestige des lettres au pays de Québec, comptant davantage sur ses études et ses travaux de colonisation pour laisser un souvenir de gratitude parmi ses compatriotes. Il mourut avec le regret des entraves et des achoppements qui, d'où qu'ils vinssent, l'empêchèrent de satisfaire son ambition; mais son oeuvre littéraire, si sommaire que nous la retrouvions, perpétuera sa mémoire. C'est la qualité qui compte, n'est-ce pas? Quant à moi, j'échangerais sans barguigner toutes mes écritures passées et

futures, en y ajoutant d'appoint le stock de quelques chers confrères, contre une poésie de quatre menus quatrains comme son *Épiphanie* ou contre une prose de dix lignes comme son *Copeau*, entre autres perles parfaites de forme, de substance et d'orient.

Si le sort l'a cruellement frustré dans son rêve généreux, si la plume et la cognée lui sont tombées des mains, si lui furent arrachés la rose et le laurier, presque à l'âge même où Cyrano fut assassiné d'une bûche, Gaston a pu du moins – comme le poète libertin de Bergerac – se glorifier d'emporter malgré tout, sans une souillure et sans un pli, son panache. Et si des messieurs de sa génération le tinrent pour fantasque et casse-cou (comme Cyrano passa pour fou aux yeux de ses contemporains), il comptera sans doute, comme l'autre est resté, parmi les esprits les plus lucides, les plus hardis et les plus brillants de son époque.

Louvigny de Montigny.

Chapitre I

Poèmes en prose

La feuille d'érable

Dans le lointain des âges morts, bien avant l'époque où Christophe Colomb confia ses voiles aux brises qui devaient le conduire à la découverte d'un monde nouveau, saint Jean-Baptiste se plaisait, dans ses promenades du paradis, à écouter une ravissante psalmodie qui montait, comme un hommage à Dieu, des immenses forêts et prairies couvrant tout un hémisphère de la planète terraquée; puis, un jour, piqué d'affectueuse curiosité, le Précurseur pria un ange de ses amis d'y aller jeter un coup d'oeil.

Parmi tous les grands végétaux qui murmuraient ainsi leur doux bruissement monotone dans le silence et le mystère infinis, l'envoyé céleste remarqua l'harmonie d'un arbre auguste au bois vigoureux et dont la verdure semblait plus vivante parmi toutes les verdurees et plus belle parmi toutes les beautés de cette terre inconnue. L'ange s'approcha et vit que l'arbre dont la splendeur l'attirait avait été courbé dès les premiers jours de sa croissance et s'inclinait comme un vieillard à qui vivre semble trop lourd, au lieu de s'élancer vers la nue, comme toute la futaie voisine.

Et l'ange s'émut de pitié:

– Pour toi que j'aime, dit-il à l'arbre, je veux employer un peu de la puissance que le Seigneur m'a prêtée, et tu deviendras droit comme tes frères.

Mais l'arbre répondit, dans le murmure de son feuillage:

– Doux chérubin, je t'en prie, n'en fais rien. Regarde plutôt à mes pieds, dans le cercle d'ombre que projette mon

épaisse ramure, et tu verras briller une petite source tremblante que je préserve du soleil et qui fait ainsi vivre quelques brins de mousse. Si tu me redresses, rien n'empêchera plus la trop vive ardeur du soleil d'assécher la source, et les brins de mousse n'échapperont point à la mort. Je préfère rester courbé, afin de servir à quelqu'un.

L'ange songea, toute une minute, et reprit:

– Érable, mon frère, ton intention vaut qu'on la respecte. Mais le Seigneur désire que tu t'élanças, et il prendra soin que le cercle de ton ombre continue à protéger du soleil les herbes que tu protèges de tes rameaux secourables. Sois fier, puisque tu es généreux et fort; et puisque tu es humble et bienveillant, ta sève sera désormais la plus délicieuse, et les humains qui viendront en cette terre nouvelle te béniront de les nourrir.

Toutes les branches de l'arbre s'émurent en une action de grâces qui disait: Je me souviendrai.

Et l'ange dit encore à l'érable:

– Pour que le Précurseur se souvienne aussi, je lui envoie l'une de tes feuilles; il lui plaira sans doute d'en faire l'emblème du peuple qui croîtra et se multipliera sur cette terre que protégera ton ombrage.

Et le messager céleste s'approcha davantage et détacha de l'érable une feuille qu'il lança vers le firmament.

La petite merveille vivante se joua dans l'espace, se muant en étoile colorée des teintes les plus riches et les plus tendres du paysage; puis elle s'éleva, s'éleva jusqu'à ce que l'aigle doré qui planait entre le soleil et les murmures de la terre la vît disparaître là-haut, dans l'infini de l'azur où l'ange, en souriant, la suivit.

...et le castor

Après avoir lu ma petite légende de la Feuille d'érable, un camarade me dit:

– Fort bien! mais, avec la feuille d'érable, nous avons aussi le castor comme emblème national.

Je me suis bien vite mis à fureter dans des bouquins antiques, et j'ai trouvé.

* * *

En ce temps-là, l'Incréé donna licence à Satan d'entrevoir l'avenir, et l'Immortel Maudit put contempler, dans le lointain des merveilles et des douleurs en réserve, une femme au sourire radieux, couronnée du triple diadème de la royauté, de l'héroïsme et du savoir, et vêtue d'un long manteau d'azur où s'éparpillaient des fleurs de lys. Sur le sein de cette femme, éblouissante de beauté, reposait un petit enfant.

Et voici qu'un reptile hideux, vomi par un abîme de bitume et de soufre, vint mordre au talon la douce reine sans méfiance, et Satan tressaillit d'une joie féroce en la voyant s'affaisser comme pour mourir et devenir la risée des vagabonds. Et le reptile de l'abîme allait dévorer le divin bébé lorsqu'un grand aigle vint saisir le pauvre petit en ses robustes serres et le transporter, au-delà des océans, sur une terre nouvelle.

Et l'enfant sauvé, après avoir grandi dans l'exil, revint un jour vers la femme dont le sourire avait ensoleillé ses premiers vagissements; et la douce reine d'antan, ranimée par le baiser filial de celui qui l'aimait, sortit enfin de sa maladive tristesse et sentit renaître le sourire à ses lèvres et l'amour en son coeur.

Et le reptile de l'abîme était vaincu.

* * *

Voilà ce que vit Satan, lorsque l'Incréé lui permit d'entrevoir dans le lointain de l'avenir les merveilles et les douleurs qui attendaient de se produire. Et une rage immense envahit celui qui hait l'amour.

– Je le jure par les tourments que je souffre, rugit-il en se voilant la tête de ses ailes gluantes et livides, cela ne sera pas ainsi. J'irai, j'irai vers les régions qui ceignent l'extrémité des mondes; j'irai aux glaciers éternels, et mon souffle en fera jaillir un déluge dont j'inonderai pour toujours cette terre mystérieuse où doit grandir le meurtrier de mes protégés. L'aigle sauveur ne trouvera partout que l'Océan sans bornes, et, las de son fardeau, il le laissera choir du sommet de l'espace et le rendra au reptile son frère.

Mais Satan vociférait avec tant d'éclat que les animaux doués de l'ouïe la plus fine recueillirent ces menaces infernales contre le Créateur, et s'en furent tout aussitôt rapporter à leurs frères occupés à leurs travaux ordinaires les projets homicides du mauvais ange des nuits.

Pour déjouer ce déluge qui devait engloutir toutes les créatures de la terre nouvelle, l'araignée qui sait tisser des rets invisibles offrit ses services, puis l'abeille qui connaît les

secrets de la géométrie, puis la taupe qui creuse des labyrinthes dont elle seule peut sortir, puis l'ours qui transporte des fardeaux lourds, puis le carcajou dont le sac est rempli de vilains tours, puis chaque animal proposa tour à tour ses talents particuliers. Mais la catastrophe prédite dépassait les moyens de défense de chacun, et tous s'abandonnèrent à un si bruyant désespoir que le castor, importuné, vint s'enquérir de l'objet d'une aussi vaste plainte.

– Retournez chacun chez vous en paix, leur dit-il. Ce péril d'une inondation me regarde, puisque le Créateur m'a donné l'instinct des forces de l'eau et m'a fait aussi connaître la résistance des matériaux qui la peuvent contenir.

Et le castor, qui parle peu, rentra dans sa hutte et, avec ses fils, dressa des plans.

* * *

Cependant, Satan s'envola vers les régions glacées qu'aucune fleur jamais n'embauma de ses senteurs mystiques, et son souffle de flamme transforma bien vite les neiges éternelles en un torrent qui se rua de tous côtés pour engloutir la terre nouvelle. Et Satan guidait le tumulte.

Tellement brutal était le choc de l'avalanche des eaux que les chênes géants et les pins rugueux tombaient comme si la foudre les eût frappés du ciel; d'immenses rochers étaient culbutés comme le sont au printemps les cailloux et les brindilles, lorsque le soleil plus ardent multiplie les cours d'eau sur le flanc des collines.

Les masses d'onde se précipitaient sans cesse et parvinrent bientôt en un pays sinistre où les bouleversements primitifs de la terre avaient ouvert maints précipices.

Et voici que, afin d'éviter ces précipices, Satan guida le flot énorme dans une gorge immense que formait, en se rapprochant, une double chaîne de montagnes bizarres. Tout allait bien au gré de sa malice. Et, plus forte que la grande clameur des eaux envahissantes et que les cris d'effroi des fauves et des oiseaux en fuite, la voix terrifiante de Satan clamait la victoire prochaine du Néant sur l'Avenir, le triomphe de l'Immortel Maudit sur l'Eternel Hai.

Mais, soudain, le chant vainqueur se mua en un blasphème indicible et tel que seuls en peuvent entendre les châtiés de l'Éternité. Le torrent venait de se heurter contre un obstacle qui refusait de céder au choc, et Satan aperçut une digue semblable à celles que l'homme devait apprendre plus tard à construire, et si ferme et si puissante que le Rebelle, avant d'avoir pu anéantir l'obstacle, vit les eaux se gonfler sous la pression de celles qui venaient ensuite, puis monter jusqu'aux lèvres des crevasses dont s'échancrait la cime des montagnes, puis s'éparpiller et se répandre enfin de part et d'autre comme le sang d'une artère rompue.

Et, sous l'irrésistible poussée, les issues se firent de plus en plus vastes, et la masse des glaciers fondus s'engloutit dans les précipices qui se transformèrent de la sorte en une multitude de lacs éblouissants dont la splendeur embellit aujourd'hui l'immensité de nos forêts bruissantes.

Et lorsque, enfin, Satan put briser l'obstacle mystérieux, ce qui restait des eaux mugissantes suivit le penchant du ravin sans envahir les vallées environnantes et devint un fleuve grandiose que les générations de l'avenir verront

encore descendre jusqu'à la mer pour y porter en souriant la majesté de ses flots bleus et pacifiés...

C'est en souvenir de tout cela que, guidé par un mystérieux instinct de reconnaissance, le peuple qui grandit sur les bords de ce fleuve miraculeux a tracé sur son drapeau, avec la feuille d'érable, l'image du modeste et ingénieux petit castor.

Et c'est depuis cette époque, dit-on, que le diable et les castors n'ont jamais pu s'accorder...

Mais pourquoi riez-vous?

Moineaux

I – Écoutons-les piailler

J'écoutais, l'autre matin, toute une cohue de moineaux pépier dans les feuilles des érables bâtards dont l'ombre décrit sous ma fenêtre son cercle lent.

S'occuper des moineaux n'est pas une bien grave occupation. Je l'avoue, comme je crois que tout le monde, à ses heures, écoute un peu piailler les moineaux.

Un écrivain moderne a récemment écrit un volume pour démontrer que nous avons tous au coeur un « petit point gâté », d'où nous vient ce que j'appellerai, moi, « la nostalgie du fruit défendu ».

Entre le « petit coin gâté » et le vaste enclos réservé aux banalités de la vie, nous avons aussi, dans le même coeur, un autre petit coin, pas très grand et tout fleuri, d'où s'exhalent parfois des effluves embaumés, des buées d'idéal planant sur l'âme, des attendrissements involus où tentent de se mêler des pleurs que la fierté réprime, des rêveries joyeuses autant que fugitives, et maintes autres choses qui forment le joli verbe « flâner ».

Le point de départ? Qu'importe! Fleur ou papillon, carnet de bal ou moineau, pourvu que la pensée trottine, que le passé réapparaisse plus beau parce qu'à jamais sans retour, que l'amour tressaille et qu'on oublie...

J'écoutais piailler des moineaux.

* * *

Comme mélodistes, ces bestioles ne provoquent guère de crises extatiques, et je préfère sans réticence Gounod, quand il est de bonne marque. Mais de nos jours, où tout le monde chante et chante du Gounod, j'aime autant du vrai moineau qu'un *Envoi de fleurs* débité sur l'air de *Tarababoum* ou qu'un *Ave Maria* glapi par une donzelle qu'a prématurément démantibulée l'abus des arpèges intempestifs ou les trente-six mille milliards de bémols du *Juif errant*.

Les moineaux ont du moins une bonne note: ils sont naturels. Ils ne vocalisent pas comme des rossignols; ce sont des moineaux qui chantent comme des moineaux. Tout le monde ne peut en dire autant. Le vrai s'en va de plus en plus, tué par l'artificiel, et la nature s'éclipse, remplacée par un sosie qui ne la vaut point: l'habitude.

Cette transsubstantiation de ce qu'on est en ce qu'on veut paraître avantage rarement, et voici que, pour vouloir ainsi forcer ses talents et faire de l'ultra-naturel, on gâche la besogne et l'on fabrique de la bouillie pour les chats. Aussi souhaiterais-je qu'un plus grand nombre de mortels prennent régulièrement des leçons de messieurs les moineaux.

* * *

Ce naturel des petits piaillards emplumés donne à leur guilleri monotone un charme intime qui n'est pas à dédaigner: le brio du vrai. La petite bête pousse un cri comme ça vient, s'y donne toute, comme elle est elle-même, à la bonne franquette.

Les raffinés font la moue; mais l'ami moineau ne s'en formalise point. Il sait qu'il est pauvre et petit; il possède la force des pauvres et des petits, l'humilité. C'est le secret de son bonheur et de son cri joyeux. Il n'est pas grand-chose, et n'aspire à rien de mieux, maintenant surtout que les municipalités le protègent en étendant sur le minuscule monde aérien l'aile protectrice de leurs lois.

Aussi, le pierrot gris, qui semble savoir tout cela, vivote-t-il sans trop de soucis et même un peu gouailleur, avec la fierté du prolétaire content de sa roture; il se moque des pipeaux autant que du tramail, comme il se moque, quand vient l'heure des nids, de la villa du millionnaire pour aller s'accrocher au flanc modeste d'un hangar sans histoire ou d'un appentis sans blason. Qu'importent à lui, moineau, la baraque ou le palais, la corniche ou le châneau, la rosace ou la feuille d'acanthé, la colonne de marbre ou la poutrelle de vulgaire sapin, pourvu qu'il ait son nid, son vieux nid ficelé de vieilles pailles où la pluie noierait les moinillons si lui, l'ancien, ne recevait l'ondée sur ses vieilles plumes solides de moineau qui n'a pas peur.

J'ai même cru m'en apercevoir, le gaillard, qui n'est pas une buse et doit réfléchir autant qu'une linotte, se satisfait de sa condition socialo-zoologico-ornithologique et ne troquerait pas sa rude branche d'érable ou son pignon moussu contre la cage la plus dorée du canari le plus dorloté.

– Et pourquoi changer? se demande-t-il en son langage à lui. Pour quelques grappes de millet? Ma nourriture est plus variée; je n'ai qu'à la prendre où je me trouve, sur la route comme dans les guérets, dans les greniers où les chats ne sont pas aussi malins qu'on voudrait nous le faire croire, comme aux pieds du mendiant qui achève son repas de croûtes

quémandées de porte en porte et dont la main tremblante a laissé tomber quelques miettes.

– Pourquoi changer? Pour me baigner dans une jolie coupe de cristal où je ne saurais déployer mes deux ailes et m'ébattre en mon bain matinal? La belle affaire! Et les fontaines et les jets d'eau des squares sont-ils donc pour les canards?

– Pourquoi changer? Pour m'astreindre aux caprices d'une maîtresse jolie, gracieuse et coquette? J'aime mieux en avoir des milliers. Eh! les jolies femmes manqueront-elles jamais à Montréal et dans tous les alentours? Je défie bien le serin le plus rusé, la perruche la plus curieuse, de voir ce que je puis voir, moi, vulgaire moineau, quand je passe, avec mon petit air bête, et que j'arrive impromptu, soir ou matin, de-ci, de-là, tout près du froufrou des rideaux blancs ou des persiennes entr'ouvertes.

– Pourquoi changer?

Maître moineau ne change pas; il est content de son sort.

C'est ainsi que, chez nous, bipèdes qui nous croyons plus fûtés que les oiseaux du ciel et qui pourtant leur ressemblons à nos heures, c'est ainsi qu'il nous arrive de rencontrer, en de pauvres mansardes où le vent entre comme chez lui et dont tous les meubles racontent leur indigence chronique, de braves gens pas ambitieux et pas haineux, qui sourient le bon franc rire de la gaieté venue du coeur, tandis qu'en des palais dont chaque meuble vaut une fortune de pauvre, nous apercevons quelque spectre humain qui n'a jamais eu d'autre sourire que le rictus du décorum, que la peur fait pâlir ou qu'un mal indiattribuable mine et tue.

Moineau, moineau, moineau, vieux frère, tu n'as peut-être pas toujours raison. Mais je ne te jetterai pas la pierre, parce que, d'abord, c'est heureusement défendu.

II – Penses-tu, petit frère?

Las de regarder dans les au-delà attristants, qu'on fouille toujours sans qu'un mot bleu s'en dégage, je t'ai vu, petit moineau, frémir d'insouci, sur la marge du paysage où s'allonge mon regard.

Eh bien!

Penses-tu, moinillon? Souffres-tu?

Quand on te voit passer, petite buée faite de rien, dont la couleur grise dit que tu veux demeurer humble, qui te pousse: la peur, l'espoir ou l'amour?

Aimes-tu, seulement? Et ce grand mal de l'homme serait-il un mal d'oiseau?

Moineau, petit frère, pourquoi la distance qui nous sépare est-elle si grande?

Pourquoi ma tristesse et pourquoi ta gaieté?

Pourquoi tes ailes et pourquoi ma lourdeur?

Pourquoi ton petit cri joyeux et pourquoi mon mutisme qui fait mal?

Sais-tu souffrir, petit fait de rien, pauvre patrouilleur de rêve, ou dans l'extase de te savoir des ailes réside-t-il l'art d'être meilleur que la souffrance?

Oh! retombe et remonte, joue, dans les folles ondulations de ton caprice, égrène bien le modeste cri de ton insouciance.

Que t'importent les émeraudes dont se pare l'oiseau-mouche, et que t'importent les serres du vautour?

Que ferais-tu d'être beau? que ferais-tu d'être méchant?

Retombe et remonte, joue dans les folles ondulations de ton humble caprice.

Vois, là-bas, ces splendeurs de feuilles neuves, et va t'y blottir. Tu le peux.

Vois ces retombées de fleurs qui parfument le printemps des lilas et des pommiers. C'est à toi.

Nous, les hommes, nous voyons ces choses: toi, tu les possèdes.

Nous, les hommes, te voyons passer, et nous demeurons.

Moinillon, moinillon, tu ne sais pas l'angoisse du regard qui s'amuse à suivre ta turbulente espièglerie.

III – Le passereau qui demeure

– Oui! je suis le moineau qui passe et volette, qui plane et replonge et tourbillonne au sein des aurores brumeuses et des jours de feu, des pluies fines et des venues de soir – de ces venues de soir si lumineuses qu'elles nous semblent des levées d'aurore.

Je suis le moineau qui passe et plonge aussi franchement dans la bordée de neige que dans un embrasement de soleil estival, dans une giboulée d'octobre que dans un retour d'avril.

Le moineau qui passe est le moineau qui demeure; je suis le pierrot; pour tout dire: le moineau franc.

L'automne, en effeuillant les ormes et les saules, les cormiers, les pembroches et les aulnes, les cenelliers et les tilleuls, peut épeurer les bouvreuils, les linottes, les pinsons, les rossignols, les hirondelles et les grives, et les induire à

migrer sous d'autres firmaments moins durs. Moi, le moineau franc, je demeure. Je suis de ceux qui ne s'effa

rouchent de rien. C'est moi qui, dans les tourmentes et les poudreries, les dégels et les givres, les grands ciels déteints et les jours radieusement froids de l'hiver, continuerai de voleter et de passer, de plonger, de remonter et de planer, de replonger et de tourbillonner, tout gris et tout ébouriffé, tout gaillard et guilleret. Je suis celui qui demeure!

Et si les rameaux dégarnis des érables sans sève ne se bercent et n'ondulent plus au chant compliqué des merles et des goglus, du moins les pignons et les gargouilles, les gouttières et les toits, les clôtures, les hangars et la rue continueront d'entendre – et peut-être d'écouter – mon guilleri: car le moineau qui passe est le moineau qui demeure. On m'appelle passereau. Je veux bien, mais je reste.

* * *

– Oh! je ne suis pas l'Aigle, fichtre! ni la Colombe, hélas! Mais j'ai des ailes, comme l'Aigle mon frère et mes soeurs les Colombes. Qu'importe, après tout, qu'on soit l'Aigle, ou la Colombe ou le Moineau, pourvu qu'on ait des ailes?

Interrogez plutôt l'homme qui s'ensanglante et s'endeuille à envahir le ciel, et demandez-lui ce qu'il pense de nos ailes, à nous, moineaux!

J'en ai vu rêver un, l'autre jour, devant une simple plume qu'en m'épivardant j'avais laissé choir sur l'asphalte; et dans ce qu'il monologuait, au cours de cette songerie subite, je crus comprendre qu'il parlait d'engin à voler, ou qu'il cherchait à se poser des ailes, lui, le lourdaud, pour voyager dans l'air, comme les moineaux, comme les aigles. Ah! la

moinelle et les moinillons ont bien rigolé (pi-ouitt' pi-ouitt') quand je leur ai raconté cette ambition de l'Homme...

Ce n'était pourtant qu'une plume de pierrot qui le faisait songer ainsi. Quel serait donc son rêve, s'il pouvait comprendre jamais tout le mécanisme de mes deux petites ailes?

Car j'ai des ailes, moi, le moineau qui passe et volette, qui plonge et remonte, qui plane et replonge et tourbillonne dans les aurores brumeuses et les tombées du jour, au sein des bordées de neige et des retours d'avril. Pourvu qu'on ait des ailes, qu'importe que ce soit celles de l'Aigle, de la Colombe ou du Moineau?

L'Homme, lui, n'en a pas!

IV – Ave Maria

– Or, ma moinelle et moi, nous nous sommes campés, avec nos moinillons, dans une des tours de Notre-Dame.

C'est vaste; j'aime les espaces. Cela domine; j'aime les hauteurs. J'ai des ailes! Et, dans cette tour de Notre-Dame, où les aigles eux-mêmes pourraient largement ailer, nous avons, moinelle et moi, blotti notre nichée tout auprès d'une grande cloche que l'envergure de cent moineaux éployés n'encerclerait point.

Et cette grande cloche, que les siècles peuvent sans doute avoir mordorée, mais qu'ils n'entameront jamais de mon vivant, c'est la cloche qui, tous les jours et trois fois par jour, le matin, le midi, le soir, dans la blancheur des hivers ensoleillés, dans l'épanouissement des printemps roses, dans la langueur des étés flamboyants et dans les bruines désolées

des automnes polychromes, fait vibrer, sur la Cité qui s'éveille, qui travaille ou qui va reposer, l'hymne infiniment doux de l'Angélus. C'est alors la minute d'amour où les Anges voient monter, comme une volute d'encens pur, l'exquise prière vers la Reine de l'Idéal et du Ciel bleu, pour lui rappeler doucement qu'elle-même a fleuri des angoisses de la Terre et pour lui demander de faire fleurir encore ici-bas des moissons de lys, d'âmes loyales et des coeurs purs.

Et je ne suis que le moineau qui passe.

Pourtant, et lorsque la grosse cloche d'airain de Notre-Dame fait s'épandre, en ondulations mélodieusement pieuses, cet Angélus qui dit l'Amour, le Rêve et l'Idéal, j'éprouve que mes ailes deviennent immenses comme celles de l'Aigle – et blanches comme celles de la Colombe – et dans un envol d'Aigle et de Colombe je m'élance vers l'azur; je m'enlève aussi loin, là-haut, que mes ailes de moineau peuvent le subir et, de là, je lance vers la Reine du ciel bleu la prière du moineau qui passe: Ave, Maria!

Je vous salue, Notre-Dame, parce que vous êtes tout d'abord ma Suzeraine; je suis le moineau qui campe, avec sa moinelle et ses moinillons, dans une des tours de votre château de Notre-Dame: Ave, Maria!

Je vous salue, Notre-Dame; car, des litanies qui jaillissent des orgues sonores et du choeur des jeunes filles, lorsque Mai revient parer vos autels de cierges embrasés et de roses, de lilas et de muguet, j'ai retenu que vous êtes la Reine des martyrs – et nous, moineaux, avons savouré, comme les saints et les saintes de vos cieux infinis, quelque chose de la savante férocité des hommes: Ave, Maria!

Je vous salue, Notre-Dame, car j'ai maintes fois oui que vous êtes la Vierge sans tache – et nous, moineaux, qui

savons tout ce que la Terre et l'Humanité germent de hideurs, de tristesses, d'infamies et de putréfactions, nous voyons bien que, pour être Immaculée, vous devez participer aux éternelles beautés du Dieu vivant lui-même: Ave, Maria!

Je vous salue, Notre-Dame; car vous êtes aussi la Rose mystique – et nous, moineaux, qui nous égarons parfois dans les buissons de roses, comprenons peut-être mieux que bien des hommes ce qu'une Rose sait être: Ave, Maria!

Je vous salue, Notre-Dame; car vous êtes la Dame-du-Bon-Secours et la Reine immaculée des Anges; et parce que toute prière, si minuscule soit-elle, est toujours accueillie de vous avec un encourageant sourire. Et parce que vous êtes la Souveraine des Anges qui veillent sur le passereau, comme vous êtes la Souveraine des Chérubins et des Archanges qui gardent les Colombes et les Aigles, les Océans et les Étoiles, j'ose vous prier de nous protéger contre les dangers qui pourraient nous menacer, mes modestes moinillons, mon humble moineau et votre petit serviteur, le moineau qui passe: Ave, Maria!

Je vous salue, Notre-Dame, parce que Dieu a voulu que vous soyez la Reine des deux Frances qui se partageront l'avenir et dans ce que Dieu veut aujourd'hui, c'est demain qui s'annonce et qui viendra quand même. Et le moineau qui passe s'enthousiasme de ces avenirs qui s'annoncent; car le moineau franc, comme le Canadien français, son frère aîné, provient de la Gascogne et des vieilles cités normandes, et ses aïeux ont pépié leur *Ave* dans les beffrois sacrés de Reims avant de se venir camper à Notre-Dame de Ville-Marie.

Daignez donc, ô céleste Reine des deux Frances de demain, vouloir que la Vieille-France, en venant quelquefois rêver et se ressouvenir sur les rives lumineuses du Saint-

Laurent, réapprenne, en se ressouvenant, que c'est pour vous être restés fidèles et vous avoir aimée que les Français du Nouveau-Monde ont écrit une histoire nationale dont la texture et le motif sont ceux de votre propre bannière: fleur de lys sur champ d'azur.

Je vous salue, Notre-Dame... Mais voici que mes ailes fléchissent et que les premiers éblouissements du vertige me rappellent que je ne suis ni l'Aigle ni la Colombe. Pour lors, je retombe et replonge, en tourbillon, jusqu'auprès de ma grande cloche d'airain, dans la tour où je campe, en lançant une dernière fois vers le Ciel et vers la Reine des éternelles résurrections la prière du moineau qui passe: Ave, Maria!

Humeurs vernales

Et c'est le renouveau.

Libre enfin, l'eau court, sans but, au gré du versant déclive et du caillou qui l'a fait brunir en déviant.

Il pleut bien un peu, par taches, mais si printanièrement!

Les jours allongent et, plus gaie, l'âme s'entend fredonner des ressouvenances de chansons.

Déjà, le jardinier plus matinal hâte ses primeurs et le paysan, que picote le rêve de la richesse possible, mobilise ses attelages pour éparpiller sur les guérets encore humides l'engrais qui les féconde.

C'est Avril qui s'éveille et c'est Mai qui vient.

C'est, au rameau du pommier, la feuille, puis la fleur embaumante, puis le froufrou des nids discrets; c'est, en perspective aussi, la croissante moisson que l'été verra fléchir, riche de douleurs et d'espérances, sous l'intermittente ondulance des attiédissements crépusculaires.

* * *

Fidèle aux almanachs, la ménagère, à l'heure écrite, avale des pilules purgatives et serre dans le bahut du trisaïeul la mante en vison qu'elle a ployée, doublure dehors, avec une pincée de camphre insectifuge.

Ramenée de l'inconnu, la corneille inaccessible au chasseur retrouve inviolé le vieux chêne écorcé par la foudre où septembre dernier vit éclore sa nichée sinistre, et, maître

enfin de vagabonder sans craindre le verglas qui lui coupait les pattes, le chevreuil insouciant descend de son *ravage* pour voir, parmi les mousses du rocher, les ravins et les feuilles tombées du dernier automne, l'herbe timide qui perce et la glace qui ruisselle en s'effritant. Sur le sol qui cède au poids, le pied fourchu du gracieux ruminant imprime une piste d'où la mort viendra peut-être...

Mais, c'est Avril.

* * *

Sur l'asphalte asséché, le pied plus assuré sabote plus en cadence et, sans souci, le sac au dos, l'écolier s'attarde en quelque savante partie de *moine* ou de *marbres* à laquelle le vague effroi de la fêrûle pédagogique donne une troublante saveur de fruit défendu.

Les Iroquoises de Caughnawaga, que la misère, *l'auri sacra fames*, ou l'habitude éparpille sur nos marchés, ont mis en leurs paniers d'éclisse des petits coeurs de sucre d'érable et viennent, le buste pris dans un châle moins lourd, nous offrir des *toques* de praline indigène en des *cassots* d'écorce de bouleau. Le contenant est, souventes fois, plus authentique que le contenu, mais l'illusion vaut bien les sous qu'on donne... C'est Avril.

Moins gourde, mais dormeuse encore, la couleuvre inoffensive va tout à l'heure s'enrouler en spirale au soleil, tandis que, rêvant au joug abrutissant des labeurs de demain, les boeufs en ruminant courbent plus bas la tête.

Dociles aux traditions, trois ou quatre malins ont déjà prouvé, en lançant bêtes et gens au travers, que la glace de nos rivières ne vaut plus guère, et tout vainqueur, les plumes

plus arrondies, le coq, du sommet rouillé de quelque roue de charrette, épie le caquet des poules qui, plus actives, grattent, grattent, grattent...

La joie des choses rejaillit au coeur, et le corbillard, qui lentement chemine, maudit des mères, semble plus endeuillé.

Quand tout renaît, faut-il mourir!

C'est Avril.

* * *

Un renouveau d'idéal, de verve et d'harmonie s'infiltré comme une sève dans l'âme.

La fillette rêve, au couvent, et l'étudiant se croit poète; l'enfance est plus riieuse, et, par envolées, le sceptique songe aux bouts de billets et de rubans ensevelis quelque part dans les bibelots d'antan.

Ô muse! C'est Mai qui va venir avec le lilas et les parfums réels, la chrysalide affreuse et le papillon joli.

La blonde Luce ébauche, en s'appliquant, le premier feuillet de son *journal*; mon parent Paul, qui se lève d'habitude avant midi, se prépare à rimer les grâces de l'aurore, et Gaston lui-même – tant contagieux est ce renouveau d'idéal – a tout à l'heure martelé sans trop d'efforts trois petites strophes, après avoir essayé un nouveau pardessus :

*Avant d'avoir mon pardessus,
Ma foi! j'avais triste figure;
Mon pauvre corps et ma tournure
Étaient aussi fort mal reçus
Avant d'avoir ce pardessus.*

*Depuis que j'ai mon pardessus,
Je suis l'ami de tout le monde;
Et jeune brune et jeune blonde
M'adressent de charmants saluts
Depuis que j'ai ce pardessus.*

*L'homme est ce qu'est son pardessus.
Qu'il soit sans cervelle, sans tête,
Huitre, nigaud, jocrisse ou bête,
Ces défauts-là sont des vertus
S'ils sont dans un beau...*

Mais arrêtons-nous et gardons pour des heures plus
moroses la voluptueuse amertume de médire et de critiquer.
C'est Avril, c'est le renouveau.

Civilisation

D'émeraude et d'azur
Et d'or pur,
Fleur cherchant sa tige,
Le voilà qui voltige.
(*Le Colibri*: Béranger).

Dans sa case en forme de ruche d'abeilles et faite de roseaux et d'herbes sèches, Mirambo, le fils d'un ancien esclave et d'une Brésilienne, vivait heureux.

Des grands tamariniers ombrageaient sa demeure, et dans un jardinet limité par les miroitements de la Surinam, poussaient, au gré de la terre, du soleil et des rosées, quelques talles de tomates trop lourdes pour leurs tiges, des pastèques en fleurs aux calices dorés, du manioc aux stipes vénéneux, du maïs aux longues feuilles lancéolées, des fleurs tropicales spontanément épanouies.

Et dans un verger qu'égayait un ruisseau venu des montagnes lointaines et des forêts de bois de fer, d'acacias et de manguiers, vingt figuiers mariaient leurs amples feuillages aux feuillages embaumés des citronniers et des mandariniers.

Et de-ci, de-là, s'éparpillaient des touffes d'indigotiers et d'aloès, de cotonniers, d'ananas, de cannes à sucre et de girofliers.

Et Mirambo coulait paisiblement ses jours parmi les richesses et les parfums de ces végétations éternelles, et les quarante noix d'acajou qu'il comptait dans un coin de sa case

et qui marquaient son âge ne lui rappelaient que des années paisibles et sans nuages.

Le matin, pendant que la rosée des nuits s'en allait en buée pâle, le bon mulâtre venait s'asseoir sous les grands tamariniers ombreux, et regardait, en rêvant, grandir l'ombre de sa hutte, se mouvoir les alligators dans les herbes flottantes, ou se perdre les eaux lentes de la Surinam dans un bosquet de quinquinas et de gaïacs étoilés de fleurettes frêles.

Et chaque jour, vers l'instant où l'ombre des arbres s'unissait à l'ombre de sa case de roseaux et d'herbes sèches, un colibri venait, fusion vivante d'émeraude, de topaze et de rubis, voleter parmi les fleurs du jardinet de Mirambo. Ses ailes minuscules battaient, battaient si vite qu'elles paraissaient faites de brouillard: elles bruissaient comme une pierre lancée par une fronde.

Et Mirambo s'amusait à voir l'oiselet miroiter comme un rayon de lumière, butiner sur les fleurs d'orangers, les panicules soyeux des cannes à sucre, le corymbe rose des girofliers, les épis ombelloïdes de l'aloès, les calices blancs du cacao, – aller, venir, monter, descendre, revenir encore pour s'éloigner de nouveau. Parfois, l'oiseau, un instant, se posait, las, sur un pétiole de feuille ou faisait tache d'or au sommet d'une tige d'indigotier, puis, bientôt, recommençait sa cueillette de nectar et de menus insectes perdus dans le coeur des fleurs. Et soudain, repu, le petit joyau du ciel disparaissait.

Le mulâtre aimait le gracieux colibri.

Il avait, un jour, par hasard, en cherchant de la vanille à l'orée des bois, trouvé son nid sous une feuille, un petit nid tissé, de filaments de gommier et de lichen, tout capitonné de fils soyeux de coton, de laine de lama, de fin duvet que la

petite mère avait arraché de son propre sein, du plus près de son coeur.

La cupule frêle, grosse en tout comme un oeuf de maïpouri à tête noire, contenait deux petits nouveau-nés: ils avaient à peine la taille des mouches.

* * *

Or, un jour, des marchands étrangers découvrirent la case de roseaux et d'herbes où Mirambo comptait le nombre de ses années heureuses par le nombre des noix d'acajou qu'il avait recueillies une par une à chaque retour des pluies d'hiver. Et, déployant leurs richesses, les étrangers firent contempler au mulâtre des merveilles qu'il n'avait jamais vues.

L'âme du naïf fut bientôt consumée du désir de posséder ces trésors; et voici qu'en échange des étoffes brillantes et d'une glace où le mulâtre voyait se refléter son regard comme en une source, il offrit les fruits de son jardinet, et tout ce que les marchands lui demandaient.

Ceux-ci prirent tout ce qu'ils purent trouver et donnèrent à Mirambo les étoffes brillantes; mais ils refusèrent de lui donner la glace, la glace où le mulâtre voyait se refléter son regard.

Et le pauvre avait envie de pleurer, tant son âme était consumée du désir de posséder ce joyau mystérieux.

Tandis que les marchands reployaient leurs richesses, Mirambo regardait tristement s'allonger l'ombre des tamariniers, lorsqu'il entendit soudain voleter son petit ami Colibri, parmi les fleurs.

Et voici qu'un marchand s'approche du mulâtre et lui dit:

– Donne-moi cet oiseau; je te donnerai ce que tu désires.

Mirambo n’osait, car il songeait au petit nid caché là-bas sous une feuille.

Mais le marchand prit la glace brillante et la fit jouer au soleil; elle resplendissait.

Le coeur de Mirambo ne se ressouvint plus alors du petit nid où, dans le duvet et la laine, remuaient deux nouveau-nés gros à peine comme des mouches. Et, prenant du sable en sa large main, le mulâtre le lança de toute sa force. Frappé de cette mitraille, le colibri, tout étourdi, tomba.

Le marchand courut le saisir, et d’un poignard tiré de sa ceinture, lui coupa les deux ailes. Puis, il rejeta le petit mutilé dans l’herbe et tendit à Mirambo la glace promise. Et tandis qu’affolé de son crime, le noir s’enfuyait dans la forêt de bois de fer, d’acacias et de manguiers, la caravane des marchands retournait vers la mer où des navires emportèrent au loin les ailes frêles de Colibri d’émeraude, de topaze et d’azur.

* * *

Et voici qu’un jour, en planant sur ses grandes ailes de neige dans le temple recueilli de Dieu, l’Ange de la Pitié vit, sur le chapeau gracieux d’une vierge brune, briller quelques plumes mignonnes, et le messager céleste crut y voir trembler comme un rubis une gouttelette de sang rose.

L’Ange blanc pencha son beau front pensif pour entendre, tout là-bas, au pays du soleil et des parfums d’oranger, bruire, comme un chant de zéphir, le vol de deux petits orphelins lumineux cherchant, parmi les herbes et les fleurs, la petite mère disparue.

Mai

C'est au sein des grands bois, aux senteurs de sapin, de cerisier fleuri, de gomme d'épinette et de sauvagine que le mois de mai se manifeste surtout dans sa charmante splendeur, que toutes les voix de la nature clament et murmurent magnifiquement l'indescriptible hosanna du renouveau.

Et voici que, plus que partout ailleurs, l'âme s'émeut d'un étrange attendrissement en écoutant, là-bas, au cours des soirs purs, la tremblée des feuilles, des feuilles dont elle semble comprendre la berceuse eurythmie; des ondes, des ruisseaux, des sources dont le cristal émousse les cailloux lisses, dont la fraîcheur assombrit la verdure embaumée des fougères.

Et de toutes parts, dans la lumière où se joue l'ombre mobile des arbres, s'éparpillent des fleurettes innommées qui marquent d'une étoile blanche, d'une goutte d'or ou d'un pleur de sang, le brun mat des feuillaisons que l'automne accumule au pied des érables, des bouleaux et des chênes.

Et des oiseaux de toutes les sortes, revenus des pays dont les hivers sont des printemps, s'emparent des solitudes harmonieuses – becs-fins et passereaux, échassiers et rapaces, grimpeurs et palmipèdes, pies et gobe-mouches, grives et becs-tors, verdiers et corbeaux, alouettes et coucous, piverts et poules d'eau, martins-pêcheurs et sarcelles, mauves et huards emplumés de gris, de blanc, de noir et de brun; huppés de bleu, de rouge, de jaune et de vert; ramageant et pépant,

caquetant et turlutant, croassant et sifflotant, glougloutant et roucoulant, disant en majeur ou en mineur l'espérance et l'effroi, l'attente, l'amour, la tristesse, l'ennui – gamme éternellement la même et toujours nouvelle et dans laquelle vibrent tous les sanglots et toutes les allégresses, toutes les candeurs et tous les affolements de la vie.

Cependant, le lièvre, redevenu couleur de tondre, comme les souches, semble comprendre que ses galopades ne laissent plus d'empreintes qui trahissent et devient plus audacieux, parce qu'il trouve plus facilement à se clapir quand l'ombrage de ses oreilles ou le bond d'une grenouille dans les roseaux l'enfièvre et l'effarouche.

Dans les feuilles tombées de la saison dernière, l'écureuil fureteur et le suisse aux bigarrures gracieuses cherchent des glands encore sains et des faines mangeables qui leur permettront d'attendre sans trop maigrir le retour des noisettes nouvelles.

Et d'un arbre à l'autre, l'araignée tend laborieusement de longues toiles où se prendront bientôt les mouches aux reflets métalliques, les papillons, les duvets, la rosée des nuits, les parcelles de brion que le vent détache du flanc des frênes et des ormes.

Réveillé de sa longue torpeur, l'ours, auprès des ravines ou des ruisseaux, épie la carpe qui monte et, d'un coup de patte adroit, il lance dans la mousse des rives la victime choisie. Le rusé compère s'installe ensuite sur un rocher confortable et savoure le fruit de son adresse, en ayant soin de rejeter hygiéniquement les arêtes dont l'absorption pourrait l'étrangler.

Le chevreuil, qui paraît savoir que les lois du pays le déclarent intuable jusqu'en novembre et qui constate que le

verglas n'entrave plus sa course, quitte les *ravages* d'hiver et les inaccessibles altitudes pour vagabonder dans les bois francs: il se forlonge parfois jusqu'à l'entrée des *déserts* où l'herbe drue et le trèfle naissant lui font oublier les jours où les pousses amères des résineux constituaient l'unique apport de son maigre viandis.

Des lacs redevenus libres s'élève, quand vient l'aurore, une buée transparente que le soleil absorbe; et lorsque le soir, en apaisant la brise, fait cesser le clapotis rythmé des eaux, la truite, en bondissant, fait s'arrondir et grandir de longs cercles moirés qui brisent le reflet des rives et du ciel bleu.

Les nuits comme les jours sont pleines de mélodie reposante et de silence ineffable, de lumière suave et d'ombre:

*Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.*

De ce qui précède, il ne faut cependant pas conclure que la venue de Mai, à la ville, passe complètement inaperçue.

Ce serait de l'exagération, c'est-à-dire de la blague. Mais à la ville, la transformation printanière s'accuse moins encore dans les arbres et les plates-bandes de nos squares que dans les atours et les toilettes de nos jeunes; la résurrection des fleurs est en majeure partie remplacée, chez nous, par la résurrection bien autrement épatarouflante des accoutrements et des modes qu'on croyait à jamais défuntisés.

C'est ainsi qu'à l'époque où, là-bas, reverdissent les fougères, reviennent les mouettes blanches et recommencent à murmurer les sources, nous voyons, à Montréal, réapparaître vieux gibus remis à neuf par une brossée d'ammoniaque et souliers couleur pattes de canard; jupes éteignoirs et jupes cloches, plissées, brochées et godées, baguettes piquées, et bordures frangées, paillassons et parmes, toréadors et taquets, chaperons et cache-peignes, tapabors et coqueluchons, floches et plumes, chiffres et loquettes, aigrettes et torsades, enrubannures et papillottes, soutachures et passe-poils, engrelures et chenilles, oiseaux paradisiaques et choux de tulle, manches gigotiformes et manches fourreaux, cachemires et lustrines, satinades et molletons, tartalanes et masulipatans, froufroutant, frichfrichant et miroitant, chatoyant et tapageant, scintillant mais aveuglant, irradiant mais invitant, dans les brun et les mauve, les pourpre et les vert pomme, les vermeil et les vieil-or, les chamoisé et les serin, les gris-héron et les fraise-écrasée; fleurant l'iris et la lavande, l'armoise et la citronnelle, l'ambre et le patchouli, le géranium et le corylopsis, le tout en une débauche de variations, de modifications, de rapprochements et de fricassages telle que la nature, à moins de vouloir se suicider, n'aurait jamais le toupet d'en faire le tiers autant.

Lorsque j'aurai cinquante ans, c'est-à-dire exactement dans vingt ans et un jour, je dirai carrément ce qu'aujourd'hui je pense non moins carrément, à savoir qu'entre ces deux résurrections printanières, je penche volontiers vers l'autre – celle qui, sous les feuilles et les grands bois fleurant la sauvagine, éparpille des fleurettes innommées qui marquent

d'étoiles blanches, de gouttes d'or et de pleurs de sang le vert
vivant des longues fougères et des mousses soyeuses.

Feuille de Noël

Décembre est venu.

Dans la forêt toujours verte et vivante des sapins lourds, des pruches et des cèdres, les chênes et les trembles, les saules, les tilleuls et les frênes, les merisiers et les ormes ne sont plus qu'une forêt morte et le moindre ornithochtone – rouge-gorge, roitelet ou verdier, bouvreuil ou loriot, pinson, bergeronnette ou mésange, pivert, mauvette ou pierrot, linotte, engoulevent ou colibri, – se laisserait d'y chercher encore ce qu'il peut falloir de feuillage et de pénombre pour défendre une nichée contre le soleil, les regards et les rosées matutinales. C'est décembre. Sur le vert assombri des sapins toujours vivants, des épinettes et des pruches, quelques grappes attardées (cormes, akènes ou druses, baies, samares, cenelles ou chatons, appendus aux rameaux tors des sorbiers ou des aubépines, des aulnes, des alisiers ou des charmes) se découpent en d'étranges floraisons de sang cristallisé d'indigo, de rouille ou de cuivre tordu.

C'est l'automne et c'est décembre – et c'est la neige qui déjà tourbillonne longuement dans le silence attristé des nuits sans lune et des jours sans hirondelles, des soirs sans crépuscule et des matins sans aurore. C'est l'hiver qui revient.

Fougères, saxifrages et mousses, hydrastes, joncs et sagittaires, brions, lycopodes et prêles, lavandes, capillaires et liserons, graminées, salsepareilles et ginsengs, violettes, aïrelles, balsamines et roseaux, claytonies et calchiques,

bluets et perce-neige, primevères, celladones et menthes, trèfles, chanvres et mourons, pimprenelles, anémones et mélilots, myrtes, pariétaires, sensibles, renouées et tanaïses, tout n'est déjà plus. C'est décembre.

Et c'est à peine si, de distance en distance, et malgré les neiges qui s'amoncellent et poudroient silencieusement, on pourrait voir encore quelque brin de phléole roussie, quelque hampe de jusquiame ou quelque tige d'armoise s'immobiliser en son étui de givre ou se denteler de grésil. Sur toutes ces choses qui furent des bruissements et des parfums, des couleurs, des fleurs et des herbes vivantes, la neige, comme une pluie de blancheur et d'oubli, de silence et de miroitements, tombe et demain sera l'hiver.

Et pourtant – malgré la brise et la neige et décembre, malgré l'hiver qui revient – une dernière feuille, au sommet d'un vieil érable rugueux et moussu, reste encore, persiste et demeure quand même, toute épuisée de sève et toute frêle, toute morte et toute enluminée de vermeil et de vermillon, d'azur et de lilas diaphane, et si lumineuse, en sa parure de feuille morte, qu'un lapidaire la croirait faite d'améthyste, d'ambre et de rubis, de chrysolithe, d'escarboucle et d'émeraude, de corindon, de turquoise, d'opale, de saphir, de cornaline, et si jolie qu'un artiste la prendrait pour une étoile fanée si les étoiles tombaient, comme les feuilles, pour achever de mourir, et si rayonnante qu'un poète pourrait dire qu'avant de se résigner à n'être plus, les fleurs du voisinage, églantines et violettes, liserons et boutons d'or, avaient voulu léguer quelque chose de leurs éphémères splendeurs à cette feuille oubliée – comme il arrive, chez les humains, que ceux qui partent laissent une parcelle de leur âme à ceux qui restent.

* * *

Mais devait advenir ce qui devait advenir; si bien qu'un soir, la pauvre feuille d'érable à son tour disparut et s'en fut, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, toute lumineuse et toute morte, en un tourbillonnement suprême.

Et ce fut un étrange périple où passèrent pêle-mêle les océans de neige et les océans d'azur, les continents et les nuits, les aurores et les déserts, les collines et les abîmes, les ormes et les bruyères, les bosquets et les ruisseaux, les javeaux et les ravins, les granits et les sables roux, les plages et les jungles; cependant que, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, l'humble feuille passait, avec la bise qui chante sans savoir combien triste est ce qu'elle chante.

Et l'étrange périple dura nul ne saura jamais combien d'heures ni combien de jours et de nuits; car l'espace est à la bise, et les feuilles qui tombent vont tomber où la bise, plus tard ou plus tôt, ira les faire tomber.

Et c'est ainsi qu'après avoir longuement plané dans tout cet infini de ciels inconnus et d'espaces immenses, l'humble feuille, un soir, allait, comme un papillon que des ailes épuisées ne supportent plus, s'écraser quelque part en quelque plaine anonyme, lorsqu'un dernier caprice ou qu'un dernier soubresaut de la bise la fit s'engouffrer en tourbillon dans une caverne sombre, et la jeta, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, sur les genoux d'une humble femme qui reposait dans cette caverne, auprès d'une crèche où vagissait un nouveau-né. C'est le sort des feuilles mortes de tomber où la bise qui les cueille va les faire tomber.

Et voici qu'après de cette crèche où vagissait son nouveau-né, la Vierge priait et songeait silencieusement lorsqu'elle vit, dans son extase, une lourde croix qui se dressait, tout là-bas, sur un Calvaire. Une larme s'échappa de sa paupière mi-close et roula, comme une perle fluide, sur la feuille morte. Un archange se pencha, en souriant, pour cueillir cette feuille et ce pleur éblouissant, et prit son envol pour aller les lancer ensemble dans l'infini d'un ciel d'azur.

Et ce soir-là, lorsque les vieux mages chaldéens, Melchior, Gaspar et Balthazar, sortirent tous trois pour interroger le firmament, ils virent à l'horizon resplendir une planète qu'ils ne connaissaient pas. Dès lors, ils comprirent qu'un Homme-Dieu venait de naître quelque part, du côté de la Palestine; ils avaient vu son Étoile dans la nuit.

C'est drôle, mais...

C'est drôle, mais...

Voici donc l'hiver et tout le tremblement.

L'hiver, c'est drôle, mais ce n'est pas drôle.

Quand on a du crédit et qu'on niche dans une chambrette de 70° Fahrenheit – c'est drôle.

Quand on pagnote dans une bicoque où les engelures pénètrent à pleins trous – ce n'est pas drôle.

Quand, emmitouflé dans la tiédeur d'épais édredons, on savoure, au réveil prolongé paresseusement, une bolée de chocolat tout chaud – c'est drôle.

Quand on n'a rien que des toiles d'emballage pour couvertures et que la théière gèle sur le poêle – ce n'est pas drôle.

Quand on a des sous-vêtements de cachemire, des galoches doublées, un col en mouton de Perse et les accessoires – c'est drôle.

Quand on n'a rien qu'une robe d'indienne sur la charpente, deux petits bas de coton dans ses bottines et le reste à l'avenant – ce n'est pas drôle.

Quand on a du sirop et des élixirs, des pastilles et des cachets pour soigner une modeste grippe et qu'on peut s'attarder au lit jusqu'à l'octave de sa convalescence c'est encore drôle.

Quand on n'a que de l'eau du robinet pour toute tisane et qu'en sortant pour aller mendier on tousse des gouttes de sang pâle – c'est moins drôle.

Quand, à trois heures du matin, lasse mais heureuse, on revient du bal au bruit joyeux des clochettes secouées en cadence par le trot allègre d'un bon petit cheval canayen – c'est drôle.

Quand, à trois heures du matin, grelottant, on s'éveille sans pouvoir se rendormir et que, les genoux dans les bras, on se rapetisse dans sa misère en attendant le soleil – ce n'est pas drôle.

Quand, alourdi par l'atmosphère des intérieurs à calorifères, on va se balader pour donner à la bise l'occasion de faire courir plus vite le sang des veines – c'est drôle.

Quand, traînant sa pauvreté de porte en porte à la chasse aux croûtes, on ne sait plus comment tenir son panier tant les mains nues sont gourdes et bleues – ce n'est pas drôle.

Quand, en une partie de plaisir, on se bouscule follement dans la blancheur des bancs de neige en attendant qu'un réveillon délicat réunisse les appétits autour d'une table opulemment encombrée – c'est drôle.

Quand, rendu au bout de son rouleau, on s'affaisse sur le trottoir parce qu'on grelottait trop pour s'apercevoir qu'on mourait de faim – ce n'est pas drôle.

Et je songe à ce que pourrait faire tout le joli monde, pour qui l'hiver est drôle, s'il songeait lui-même aux pauvres vieilles, aux pauvres mères, aux pauvres mioches, aux pauvres diables pour qui l'hiver n'est pas aussi drôle.

La vieille horloge

Tic-tac. Je suis la vieille horloge familiale. Et j'ai vu, tic-tac, trois générations naître et mourir. J'ai vu naître des enfants qui sont morts avant d'avoir connu ce que c'est que vivre, tic-tac, et j'ai vu mourir des aïeules qui mouraient de savoir trop ce que c'est que vivre – tic-tac. J'ai vu Louison aimer Lise, et lui dire qu'elle était jolie – tic-tac – et Lise est morte, tic-tac, de n'avoir pas vu Louison revenir des forêts vierges du Nord.

Puis j'ai vu les pommiers s'enneiger de floraisons blanches, tic-tac, ce pendant que mon vieux maître fendait de lourdes bûches d'érable et de merisier sur un tas de copeaux.

Et voici, tic-tac, qu'un soir d'automne, j'ai dû voir tic-tac – le vieux prêtre blanc de la paroisse, en surplus blanc et en étole violette, donner à ce vétéran du labeur et de la loyauté la suprême bénédiction qui pardonne au nom du Christ – tic-tac.

Et j'aurais voulu pouvoir sourire, car je venais de voir – tic-tac – une âme doucement blanche – tic-tac qui montait dans le bleu lumineux du ciel.

J'ai, par surcroît, vu la bonne vieille ménagère canadienne – tic-tac – préparer savamment des tourtières et des tartes à la ferlouche, ce pendant que le vent de décembre gémissait, tic-tac, afin qu'au retour de la messe de minuit – tic-tac – les enfants, jeunes et vieux, pussent réveillonner sans avoir à se dépenser silencieusement pour les autres au coin du feu.

J'ai vu les sourires et les caresses et les détresses et les orgueils et les joies, hélas! et les deuils – tic-tac. Et parfois, plutôt que d'être l'horloge en bois de chêne et de rose, j'aurais voulu – tic-tac – qu'on me donne un coeur pour aimer et pour souffrir, car j'ai vu les sourires qu'on sourit à deux, et les pleurs qu'on pleure à deux – tic-tac – et les caresses qu'on savoure à deux, et les détresses qu'on sanglote à deux, et les orgueils dont on frissonne à deux, et les joies que l'on déguste à deux – tic-tac – et j'ai compris que mon désir n'était qu'un rêve inaccessible parce que mon sort est de marquer la vie, c'est-à-dire – tic-tac – cette minute qui s'effrite entre ces deux éternités qui s'appellent – tic-tac – Hier et Demain.

Et le jour va venir – tic-tac – où la vieille horloge familiale cessera d'être à son tour, car je suis le Temps qui se compte – tic-tac – et j'ai compté que tout meurt tic-tac – même les horloges qui mesurent la vie de ce qui meurt.

Et je prévois – tic-tac – l'heure où des mains inconnues me mettront dans le grenier – tic-tac.

que les jeunes guerriers disent être la Rose-des-roses, rêve, au bord silencieux des eaux sombres, ce pendant que les fougères s'effondrent d'avoir vécu, que les nids se taisent et qu'Automne chante, infiniment triste.

Elle, que sa mère a plongée, toute naissante, dans la blancheur glacée des sources d'eau vive, Rose-des-roses rêve, ce pendant que les sèves et l'amour, l'espoir et la vie cessent de vibrer et de s'épanouir dans les ormes et les fleurs, dans les chênes.

Elle, que les vieux sages de la tribu vaillante voient encore, dans le tourbillon de fumée d'opale qui monte et qui reporte leur souvenir aux jours des randonnées héroïques et des amants généreux, elle rêve, ce pendant que les sorbiers, les peminas et les saules se teintent de vermillon, d'or et de violet, pour achever de mourir.

Elle, que les femmes de la tribu vaillante regardent avec une crainte jalouse en songeant qu'un jet de ses yeux sombres est plus redoutable au coeur des guerriers que la flèche du chasseur et que la dent des fauves, elle rêve au bord des eaux mélodieuses, ce pendant que les mouettes blanches ne reviennent plus, de leurs grandes ailes immaculément déployées, strier de blancheurs, de reflets d'albâtre et de mirages d'argent, la surface immobile de nos grands lacs d'azur.

Elle rêve aux prouesses des jeunes hommes rouges qui, lorsque les feuilles recommencent de tomber, s'en vont braver l'ours et le caribou pour en rapporter victorieusement les puissantes dépouilles, ce pendant que le vent d'automne gémit ses lourds sanglots dans la ramure des pins qui survivent et des érables qui s'effeuillent.

Elle rêve des lys, des liserons, des clavaliers et des viornes qui parfument en fleurissant, lorsque les mauves reviennent, de leurs ailes immaculément éplorées, strier de blancheurs et de mirages la surface immobile de nos grands lacs mélodieusement bleus.

Ce pendant que tout meurt: car c'est l'automne qui gémit dans la ramure effeuillée des cormiers et des ormes.

Automne des coeurs, automne des choses, tout meurt: les roseaux et les ormes, les jasmins et les lys.

Pivoines et boutons d'or, clochettes-des-bois, anémones et renoncules, charmes, clématites et bouleaux dont l'écorce d'argent brille, dans le silence des soirs bleus, comme un reflet d'âme ou de lune – car tout meurt et c'est l'automne.

Et la sève et l'amour et l'espoir et la vie cessent de vibrer dans les chênes – tout retourne à la mort: et l'iris aux chatoiements d'arc-en-ciel et l'amaryllis, et les pavots languides et les marguerites au coeur d'or, car c'est l'automne qui gémit ses lourds sanglots dans la ramure immortelle des épinettes noires et des sapins verts.

Aubépines et glaïeuls, saxifrages, églantiers, véroniques et coquelicots, pervenches et mélisses, cytises, ajoncs et lupins, tout retourne à la mort, ce pendant que l'automne, sur toutes ses splendeurs qui vont mourir, épand d'épaisses jonchées de feuilles mortes.

La fille des vieux guerriers rouges rêve au bord silencieux des eaux vives; et tandis que, dans la lourdeur noire de sa chevelure, un rayon de lune met un rayonnement, un reflet d'espoir en son âme de vierge met des auréoles de lumière, ce pendant que tout meurt sous la jonchée bruissante des feuilles mortes qui tombent, teintées de vermillon, d'or et de violet.

Ah! ces lourds sanglots que l'automne gémit dans la ramure effeuillée des grèves et dans les mélèzes qui survivent!

Tout meurt, et l'hirondelle n'égrène plus ses chants joyeux dans le silence ému des nids, des crépuscules et des sources d'eau vive – tout retourne à la mort; les brions et les mousses, les prêles et les algues rouges et vertes, brunes et bleues, dont les formes grêles se berçaient à la cadence endormeuse des eaux toujours mobiles ou paraient d'arcs-en-ciel immobilisés la nudité glauque des granits submergés.

C'est l'automne qui triomphe et qui chante dans les sapins verts et la ramure effeuillée des érables.

Ce pendant que la fille des vieux guerriers rouges rêve dans le silence qui monte des sources d'eau vive et des jonchées de feuilles mortes.

Elle rêve qu'il doit être doux d'aimer à deux.

Et le vent d'automne gémit ses lourds sanglots dans les feuilles mortes qui tombent, parées de carmin, d'or et de violet.

Et tandis que les vieux chefs et les jeunes guerriers, lassés de gloire, d'orgueil et de carnage, s'endorment dans les derniers reflets sanglants des feux du soir, Rose-des-roses, dans cette infinie tristesse de l'automne, des feuillées qui se fanent, des nids qui se taisent, et dans l'éclat des soirs qui retombent en éblouissements d'or fauve sur l'onix immobilisé des eaux qui reposent, Rose-des-roses s'en va silencieusement chercher dans le gazouillis frêle des sources un silence qui comprenne son coeur et l'émoi de son coeur.

Et les fougères qui s'effondrent de froid, les mousses qui se dorent de mourir et les bruissements mystiques de la forêt

infinie reposent son coeur et l'émoi de son coeur en lui faisant croire qu'aimer, c'est vivre.

Et le vent d'automne gémit dans les ormes qui s'effeuillent et dans les pins immortels.

Et tandis que, dans la lourdeur noire de sa chevelure, un reflet de lune met un rayonnement, un reflet d'espoir en son âme de vierge met des auréoles de lumière – ce pendant que le givre aux rameaux lourds des sapins verts déjà s'irise en étoiles de feu dans un rayon de lune.

C'est l'automne.

Elle rêve qu'il est beau d'aller, par-delà les monts bleus, les forêts immenses et les torrents tumultueux, braver le caribou, l'ours ou l'orignal – et son rêve, infiniment doux, revoit le fils aîné des vieux chefs, dont le torse nerveux affirme sa jeune majesté dans l'embrasement des feux du soir.

Ce pendant que les grandes mouettes blanches ne reviennent plus, de leurs ailes déployées, strier de blancheur et de mirages immaculés la surface immobile des lacs bleus: car c'est l'automne qui chante, infiniment triste, dans les feuilles qui tombent, teintées de carmin, de violet et d'or fauve.

Elle rêve aussi, peut-être, au jeune guerrier blanc dont le pourpoint cramoisi s'égaie de dentelles blondes et dont la moustache noire provoque, mais dont le regard si doux a des sombreurs d'infini – ce pendant que les sources gémissent, que le chevreuil attristé brame longuement au perdu, que les frondaisons tombent et que les soirs se prolongent; car le vent d'automne est venu dépouiller les chênes de leurs nids et les coeurs de leurs joies.

* * *

Et voici que le ciel, déjà sombre, s'assombrit davantage et que la neige, toute éblouissante de blancheur et de pureté, s'éparpille en lourds lambeaux – s'éparpille au vent qui passe, qui gémit et qui chante dans les chênes et les pins, les ormes et les érables.

Et bientôt, tout est neige. Tout est éblouissement blanc; car c'est l'automne qui passe et c'est l'hiver qui vient.

Et voici que, dans le bruissement silencieux de ces neiges qui tombent, qui tombent, elle, cette extase des printemps que les jeunes guerriers rouges disent être la Rose des roses, Rose-des-roses, dans la blancheur immaculée des neiges, voit onduler doucement les formes diaphanes du dieu des neiges, du dieu dont le regard a des reflets d'azur infiniment doux.

Et le dieu des neiges sourit à la vierge brune et rose, ce pendant que l'automne gémit ses derniers sanglots dans la ramure des pins immortels et des érables qui s'effeuillent.

Et le dieu des neiges lui dit:

« Ô ma petite colombe toute pure et rose, viens! Je veux te rassasier d'amour. Mon coeur a plus d'amour que tu n'en peux souhaiter. Viens! que je t'absorbe en moi pour que tu ne sois jamais plus que moi, car aimer, c'est devenir amour et je suis celui qui t'aime d'amour...

« Laisse le vent d'automne gémir l'angoisse de ses agonies dans la ramure alourdie des sapins verts et des ormes qui s'effeuillent; oublie le jeune guerrier dont le galbe féroce se farde d'ocre roux et d'orgueil. Demain, ce jeune guerrier rouge qui, ce soir, chantait son triomphe sur l'ours noir et sur les torrents silencieux, le jeune guerrier rouge, qui fait gémir et chanter tour à tour ton coeur de vierge et de colombe, aura

vendu son âme et sa fierté pour de l'eau-de-feu, pour une couverture de laine grise ou du plomb de chasse – et la honte qui germera de ses souvenirs sera telle que tu ne saurais plus l'aimer sans épouser son infamie.

« Je sais que le vent gémit, et gémit des longues plaintes qui chantent, dans la ramure des pins; ce pendant que la neige tombe et retombe sur l'endeuilement des choses et des nids, des fougères et des sources, des sources d'eau vive. Mais viens, Rose-des-roses; je suis l'amour et l'extase infiniment douce de l'amour.

« Ah! ce vent d'automne! pourquoi faut-il qu'il soit le sanglot qui passe et pleure, plutôt que le rêve qui triomphe et l'amour qui ravive? Viens! car j'ai rêvé d'être celui qui t'aime comme tu rêves d'être à celui qui t'aime.

« Regarde, douce Rose, regarde le fils des guerriers blancs se vendre pour des bijoux et de l'or, pour des dentelles et des sourires, et tu n'en voudras plus. Moi seul te reste et te demeure à jamais, moi, le dieu des vierges – et ton Fiancé des neiges. »

* * *

Et sous le grand ciel blanc qui neige silencieusement ses neiges immaculées, la vierge brune et rose, malgré les sanglots lourds de l'automne qui chante dans la ramure alourdie des sapins de neige et des érables de neige, à travers les ravins de neige et les vallons de neige, dans la forêt de neige et par-delà les monts de neige, la vierge brune et rose suit le reflet d'azur et d'aurore qu'elle sait être le dieu des neiges et son Fiancé des neiges.

Elle s'en va au-delà des monts bleus et des torrents qui chantent, sans repos et sans hâte, comme une biche qui cherche sa voie, lasse sans être lasse, car l'amour ne se lasse jamais. Et pourtant si lasse que les biches et les louves s'arrêtent de tristesse pour la regarder suivre ainsi, de jour en jour, dans le froid de l'hiver et le sanglot des bises, l'ombre azurée de son Fiancé des neiges.

Et lorsque, enfin, la corneille revient moucheter de noir les firmaments pâles du printemps, je ne sais quel vieux guerrier rouge, en passant, croit voir, dans la courbure d'une source enverdée de mousse et de fougère, la forme doucement immaculée d'une vierge qui dort, toute bonne et rose, d'avoir longtemps suivi son doux Fiancé des neiges.

* * *

Cependant, l'hirondelle revient, toute blanche et bleue, toute frêle, apprendre partout dans les prés et les bois, aux ravins sourds, aux rameaux des chênes, l'hymne vibrant des renouveaux, des retours, des espoirs et des résurrections.

Et le vent d'hiver ne gémit plus dans les pins qui survivent et dans les sapins verts.

Ah! ce chant d'hirondelle! chant qui s'égrène et s'émiette en un rythme pressé dans les feuilles naissantes, dans les rameaux qui bourgeonnent et dans les choses qui vont revivre!

L'hirondelle chante l'amour et la vie – la vie qu'il est doux de vivre dans le silence ému des nids, dans l'opale cendré des crépuscules, dans la fraîcheur des sources, et des mousses, et des frondaisons nouvelles – et toute blanche et bleue, toute frêle, l'hirondelle chante le retour: retour des

herbes et des nids, des mousses et des lys, des viornes et des feuilles nouvelles.

Ce pendant que l'érable et le frêne géant s'embrument d'un duvet rose et tendre. C'est la poussée des feuilles neuves qui demain chanteront dans la brise des soirs et des grands matins bleus.

Ah! ce bruissement des feuillages qui chantent silencieusement dans un rythme d'eau qui tombe sans qu'on la voie tomber!

Ah! ce chant d'hirondelle qui s'égrène et s'émiette en joyeux alleluias dans les herbes qui poussent et dans les rêves qui montent! Et qui chante l'amour et la vie, les retours aux vieux nids et les rêves d'azur et les azurs lumineux dont se pare la beauté des longs soirs et des matins roses.

Et le givre, aux rameaux lourds des sapins verts, ne s'irise plus en étoiles de feu dans un rayon de lune: l'hirondelle est de retour!

Et la sève et l'amour et l'espoir – et la vie monte, vibre, s'épanouit et chante dans les herbes, dans les joncs, dans les chênes.

Tout renaît de la mort: et les ormes et les mousses et les perce-neige.

Tout recroît et revit: et les aulnes et les saules et les lourds peupliers dont la feuillée tremble sans cesser jamais de trembler.

Ah! Rose-des-roses, n'entends-tu pas chanter, renaître, embaumer et fleurir tes perce-neige? Tout renaît de la mort: et l'iris aux chatoiements d'arc-en-ciel, et les lys et l'amaryllis au calice rose et la clochette-des-bois. Car l'hiver s'est replié sur lui-même, et le givre, aux rameaux lourds des sapins verts, ne s'irise plus en étoiles de flamme dans un

rayonnement d'étoiles. Et tout renaît ainsi: pivoines et boutons d'or, anémones et renoncules, charmes, clématites et bouleaux dont l'écorce de neige glacée brille dans le silence des soirs bleus, comme un reflet d'âme ou de lune.

Ah! Rose-des-roses, est-ce qu'en la lourdeur noire de ta chevelure, un reflet de lune met encore un rayonnement? Est-ce qu'en ton âme de vierge brune et rose un rayon d'espoir met encore des auréoles de lumière? Entends-tu l'hirondelle qui passe et chante, toute blanche et bleue, dans la calme beauté des grands soirs d'or et de carmin? N'entends-tu pas chanter les sèves qui montent dans la nervure palmée des lierres et des guimauves, des liserons et des vignes, dans le stipe bronzé des fougères naissantes et dans l'enchevêtrement des buis aux baies de sang vermeil?

L'hirondelle est de retour et tout revit; tout revit de la mort et renaît de l'hiver: aubépines et ciguës, saxifrages, églantiers, véroniques et coquelicots, pervenches, jasmins et lavandes, ajoncs, cytises et mélisses. Tout chante et tout vibre; et les pavots languides et les marguerites au coeur d'or et les lupins et les orchidées dont les fleurs auront demain des ailes de papillons roses,

L'hiver n'est plus dont les lourds sanglots gémissaient la détresse de ses agonies dans la ramure des grands pins immortels et des érables effeuillés.

L'hirondelle est de retour. Angéliques et bleuets, sensitives et glaïeuls, avec les centaurées, les sauges, les serpolets et les cormiers, les merisiers en fleurs et les ormes, tout chante, tout revit de la mort. Tout vibre: les liards et les bromes, les osiers, les roseaux et les aulnes.

Ah! Rose-des-roses, sans toi que peut être le printemps? Pourquoi ne reviens-tu pas quand tout chante de vivre, quand

tout chante d'aimer et que les grandes mauves blanches sont elles-mêmes revenues, de leurs ailes immaculément blanches, strier de blancheurs et de mirages la surface azurée de nos grands lacs silencieux?

L'hirondelle est de retour.

Ah! ce chant d'hirondelle, qui s'émiette et s'éparpille en un rythme pressé, dans le silence ému des nids, dans le bleu cendré des crépuscules roses, dans la fraîcheur des sources et des frondaisons nouvelles, ce pendant que tout ressuscite de la mort: les brions, les prêles et les algues, les algues brunes et rouges, vertes et bleues, porphyres, corallines et laminaires dont les formes grêles se berceront encore à la cadence endormeuse des eaux mobiles et pareront encore d'arcs-en-ciel immobilisés la nudité glauque des roches submergées.

Rose-des-roses, qu'as-tu fait de ton coeur s'il ne sait plus vibrer quand tout chante l'amour et la vie, l'espoir et les éternelles résurrections?

Regarde: la biche frissonne d'émoi lorsqu'à l'orée des clairières elle entend le cerf bramer longuement au perdu dans la brume pâle des matins ensoleillés. La louve, elle-même, en sa triste tanière, éprouve des attendrissements de brebis, et, sur les granits chauffés de soleil, la couleuvre va se confier avec des candeurs de colombe – car l'hirondelle est de retour.

Ne songes-tu jamais plus aux premiers guerriers rouges de ta tribu vaillante et ne songes-tu jamais plus que, de t'avoir perdue, leur coeur saigne plus douloureusement que si la flèche du chasseur ou la dent des fauves l'avait déchiré? Pourquoi ne reviens-tu pas lorsque les roses et l'hirondelle, les liserons et les grandes mauves blanches sont de retour?

Ah! Rose-des-roses, ne songes-tu jamais plus au jeune guerrier blanc, dont le pourpoint de feu s'égayait de dentelles blondes et dont le regard avait des douceurs d'infini? De ne plus te revoir, son regard s'est terni de douleur et son âme n'est plus qu'un abîme d'où monte une éternelle angoisse. Pourquoi ne reviens-tu pas, lorsque l'hirondelle et les roses, les liserons et les mauves d'argent sont de retour?

* * *

– Non! répond une voix invisible, et si douce qu'on dirait le soupir d'une colombe ou la voix d'un rayon de lune. Non! jamais plus je ne vous reviendrai, car je suis à celui qui me veut et qui m'aime d'un amour de feu, d'azur et de rêve. Et son baiser de flamme a rassasié mon coeur de sa faim d'être aimé. Je ne vois et n'entends ni l'hiver ni les fleurs, ni les sources ni les mousses, ni les roses, ni les coeurs qui me pleurent. Rose-des-roses je suis, et je suis à celui qui m'a donné d'aimer. Et je suis la colombe d'amour, toute blanche et rose, et dans mon nid de roses, sous la caresse immaculée de mes ailes blanches et roses, repose tout mon amour. Car je suis la colombe de mon beau dieu des neiges, mon Fiancé des neiges.

* * *

Depuis lors, dans les bois infinis où chantent les grands pins immortels et l'érable sonore, le chasseur qui repose, le soir, en écoutant bruire le silence des choses, éprouve qu'une âme toute blanche et rose plane dans l'harmonie mystique de la forêt canadienne; il croit voir, dans la buée d'opale qui

monte, comme un rayon de lune, du sein des sources d'eau vive, la forme immaculément blanche et rose d'une vierge aux regards infiniment bleus.

C'est la fiancée du dieu des neiges qui passe, dans le silence étoilé des grands soirs et dans le parfum de la forêt endormie.

Chapitre II

Quelques contes

La « Missing-Rib »

Conte triste, mais scientifique

C'était en 1891, et j'atteignais les environs de ma troisième climatérique.

J'avais alors de multiples amis. Dans le groupe à tous les points de vue respectable d'iceux, je réservais une mention pour le moins honorable à John Liversois.

John – un Canadien français comme vous et moi, qu'on avait baptisé John sans, bien entendu, le consulter, parce que sir John était alors l'homme du jour et le grand saint de notre calendrier politique, – John, dis-je, me devançait bien de 50 mois en âge. Nous étions pourtant l'un et l'autre comme le pouce et l'index de la même main, comme la confiture et le pain d'une même tartine⁷, comme l'oseille et la mousse dans un pacage négligé; que dis-je? comme les deux lobes qui s'épanouissent gracieusement en corolle sur le même limbe d'une fleur bilabée,

Parmi toutes ses caractéristiques, John s'était emberlucoqué de darwinisme, qu'en bon disciple il interprétait à sa façon – ce qui faisait dire posthument à ce pauvre Darwin des inouïsetés auxquelles le fameux naturaliste n'aurait probablement jamais eu l'audace de songer de son vivant.

⁷ Dans cette alléchante image, c'est naturellement moi qui suis la confiture.

Mais que sert-il d'être disciple, s'il n'est permis d'attribuer au Maître la paternité de tout ce qui naîtrait inviable sans le secours sauveur de ce parrainage?

Avec le gros des transformistes, John admettait bien que l'homme, généalogiquement, descend du singe; et nous prétendions que John avait un air ancestral assez prononcé pour ne trouver nulle part mieux qu'en un miroir des arguments capables de désébranler ses convictions. Mais génériquement (John était très fort sur le distinguo) il prétendait que cette descente devait plutôt s'appeler montée, sans quoi c'eût été du progrès de salicoque, c'est-à-dire de l'évolutionnisme à reculons.

Pour que, disait-il, l'évolution soit réelle, il faut que le produit (p minuscule) soit plus grand que le producteur (P majuscule), ce qui réduit algébriquement le darwinisme à la formule: $p > P$. Autrement, nous retombons dans le domaine où Pasteur cherche à prouver que la génération spontanée n'est qu'une balançoire antiscientifique, et nous attaquons le darwinisme dans ses oeuvres vives.

En face de ces formules et de ces syllogismes, nous, les amis de John, répondions généralement en chœur, en nous agriffant à n'importe quelles saugrenuités, dont plusieurs ne manquaient pas de coloris. Ces polémiques, comme au reste toute polémique bien comprise, ne convertissaient personne et recommençaient de plus belle au premier à-propos.

Quant à la femme – et nous en parlions passablement: j'ai déjà dit l'âge que nous avions – John établissait sa genèse d'une manière qui l'eût fait passer pour hérétique aux yeux des pontifes du darwinisme intégral. D'après lui, la femme ne descendait, c'est-à-dire ne remontait que médiatement (et non plus immédiatement, comme l'homme) du gorille, du pungo,

du tamarin, du ouistiti, du cynocéphale, du macaque, de l'ourang-outang ou de la guenuche. Il n'admettait même pas qu'elle eût pu descendre-remonter d'un fagotin de théâtre forain (comme l'a prétendu certain cynique qui voulait se venger de sa belle-soeur), « puisque, disait John, avec beaucoup de sens à mon sens, le fagotin n'est pas un produit naturel de la monade générique de Darwin, mais un produit purement artificiel, anormal et factice de ce qu'on nomme euphonomiquement civilisation et que moi (John, par bouts, était fielleux) j'appelle la perversion. Or, la civilisation, qui transforme le singenature en fagotin pour amuser les imbéciles, est une entreprise humaine. L'homme n'existant pas, la civilisation, née de l'homme, n'existe donc pas non plus; d'où je conclus que le fagotin, né de la civilisation pervertissante, n'existait pas avant l'homme et, par voie de conséquences, doit être écarté des origines probables de l'espèce humaine ».

John admettait ainsi, avec l'ensemble vulgaire des orthodoxes, que la plus attrayante moitié du genre humain vient directement d'une côte du premier homme. Au reste, il choisissait volontiers la côte la plus rapprochée du coeur (mon ami frisait les 25-26 ans); et, pour expliquer cette origine sans recourir au surnaturel, il nous citait différents phénomènes d'ostéogénie préhistorique, des cas d'exostose renversants, des caprices de spina-ventosa merveilleux; et toute cette ostéologie, rattachée par des mots de dix perches, un peu de grec et de latin, des gestes triangulaires, un peu de rose et beaucoup de bonne volonté, finissait par constituer une femme assez bien tournée, Dieu merci, mais trop sommairement toilettée pour que je puisse la présenter en public.

De cette première théorie, John en déduisait une autre qui nous ravissait tout particulièrement. Nous étions, qu'on y songe, à l'époque du « prima barba frisat ».

L'homme, disait-il, pour être lui-même, doit être complet, ce que nous concédions d'emblée. J'en conclus qu'il ne peut et ne saurait être complètement heureux, c'est-à-dire heureusement complet, tant qu'il n'a pas retrouvé sa côte, sa côte à lui, sa vraie côte, la seule qui puisse s'adapter au vide que l'homme éprouve constitutionnellement au côté gauche de la poitrine.

Nous applaudissons des mains et des pieds.

Et John, après avoir, pendant une grosse demi-minute, savouré silencieusement son triomphe sous le prétexte hypocrite de rallumer sa pipe, ajoutait que si les sociétés savantes, notamment celles de la Grande-Bretagne, faisaient d'énormes sacrifices pour découvrir dans les forêts africaines quelques traces du « missing link », c'est-à-dire du singe-intermédiaire, qui rattache généalogiquement ensemble les vrais mylords et les vrais babouins, chacun de nous devrait, en loyal sujet britannique, ne s'épargner aucune démarche pour trouver la « missing-rib », c'est-à-dire la côte-complément dont la découverte seule peut assurer le bonheur de chacun de nous.

Notre apôtre de la « missing-rib », au reste, était sincère, et faisait plus de besogne, à lui tout seul, pour trouver sa côte à lui, que toute son école ensemble – ce qui n'est pas peu dire.

Or, un soir – c'était au bal, si j'ai bonne souvenance – John fit, par hasard, la connaissance d'une exquise Québécoise (exquise, au reste, est redondant, puisqu'il est bien entendu que, à Québec, « elles » sont toutes exquis); et

notre évolutionniste crut bientôt éprouver, au côté gauche, certaines titillations symptomatiques.

Il avait trouvé sa côte, sa vraie, sa côte à lui, la seule, *et coetera*.

Inutile de dire que nous sûmes bientôt tout ce que l'exquise trouvaille avait d'exquis, de charmant, d'affable, de suave, d'angélique et d'*et coetera*. John ne nous en parlait qu'avec une langue trempée dans le sirop d'érable et le triple extrait d'héliotrope blanc.

Cela dura trois mois, au cours desquels notre savant amoureux nous empruntait souvent de 50 à 75 cents et faisait des dépenses folles en chocolats, colifichets, tickets de tramways et billets de spectacle – après quoi, le fer lui paraissant suffisamment chaud, il risqua une demande en mariage.

La belle Québécoise lui rit exquisamment au nez et lui fit entendre, avec autant de grâce, qu'elle était la côte d'un autre.

Depuis lors, John vit en veuf et n'éprouve plus, pour le darwinisme, même mitigé, qu'un indéracinable dégoût.

À quoi tient la science?

Le docteur Tsukiakabi, un Canayen comme Laurier et moi, malgré la japonaiserie de son nom, n'était pas un de ces vulgaires médecins qui donnent automatiquement des ordonnances comme un quelconque distribue des prospectus au sortir des églises.

Non! pour lui, la Science était la Sci-en-ce; et plutôt que de sacrifier un principe, il eût comblé, en quarante-huit heures, tous les vides du cimetière de la Côte-des-Neiges.

Or, un jour, le docteur Tsukiakabi, après avoir bu deux tassées de café noir, pour se rajeunir le cerveau, se fit le raisonnement suivant:

« Aussitôt après la naissance, et plusieurs mois après cette importante opération, les êtres vivants n'absorbent généralement aucune autre nourriture que du lait.

« Et, pourtant, ces tendres êtres ne végètent pas seulement d'une façon satisfaisante; ils résistent à la maladie, soit organique soit microbienne.

« J'en conclus que le lait n'est pas seulement un aliment complet, mais *encore* et j'oserai dire *surtout* un agent anti-morbide.

« Et comme, avec les sottises lois de morale surannée qui nous régissent, un homme ne peut continuer à s'abreuver à même sa nourrice après l'âge de huit ans, et que, d'autre part, l'analyse chimique nous permet de découvrir bien peu de différence entre le lait de la femme et celui de la vache normale, j'en conclus qu'en traitant mes malades avec du lait,

exclusivement, j'obtiendrai des cures merveilleuses et ferai faire à la Sci-en-ce un grand pas, sinon un grand saut vers le perfectionnement. »

Hisce positis, le docteur Tsukiakabi, qui était méthodique, choisit, parmi ses nombreuses victimes, un brave apprenti tailleur qui s'en allait des poumons, et lui dit:

– Dorénavant, mon garçon, vous ne prendrez plus autre chose que du lait, comme remède, comme nourriture ou comme breuvage. Du lait, rien que du lait! C'est compris, n'est-ce pas?

L'autre – en vertu de cette étrange anomalie qui pousse un malade à croire quand même son médecin – obéit.

Il embaucha donc un laitier qui, tous les matins y compris le dimanche, lui versait, en passant, un gallon de lait, et il s'enfilait ça, très orthodoxement, en guise de pain, de beurre, de soupe aux pois, de côtelettes, de pudding, de lager beer, de marmelade musculine, d'iodure de manganèse et d'huile de pied de boeuf.

La cure dura six mois.

Et le malade guérit!

– Je l'avais dit, conclut le docteur Tsukiakabi. Nous allons publier une thèse.

Afin de ne rien laisser à l'arbitraire et de procéder selon ses principes, c'est-à-dire méthodiquement, le savant prit soin de prélever un échantillon du lait qu'on servait à son malade, et l'analysa aussi méthodiquement. Les réactions chimiques et le microscope lui démontrèrent, hélas! que ce lait était en abondance frelaté, qu'il contenait une révoltante proportion de sous-carbonate de chaux, autrement dit de blanc d'Espagne; et sa méthode infallible lui donna bien vite à

conclure que son coquin de client devait à cette vulgaire craie, en toute évidence, de se porter si bien.

Désespéré de recevoir un tel coup de pied dans le ventre, le docteur prit son scalpel et s'ouvrit une veine.

P.-S. – Afin de venir au secours des personnes qui voudraient pousser l'impressionnabilité jusqu'au point de se trouver mal après avoir lu cette histoire, nous nous empressons d'ajouter que le savant Tsukiakabi n'est pas mort, mais qu'il a renoncé depuis cette aventure à pratiquer la médecine et, qu'ayant apporté dans l'industrie l'esprit méthodique que nous lui connaissons, il est devenu rapidement contremaître dans une manufacture de caoutchoucs.

Casse-tête arabe

Soucieux de me mettre au diapason des journaux littéraires, je viens à mon tour vous soumettre une devinette. Voici:

En ce temps-là régnait le sultan Abdelkader-ben-Laahmar-Maboul-ben-Aloufould-Bouzian-ben-Moukalah-Baroud-Shrak-ben-Abderrhaman. C'était une brute.

Les loisirs que lui laissait un harem de cent-quarante-sept moukéras se consumaient à breveter des trucs pour tyranniser les mécréants qu'Allah et son prophète avaient placés sous la semelle de fer de sa babouche citrin. Et tous y passaient: depuis le mokazni au burnous écarlate jusqu'au plus négrillon des moutchatchous; depuis les caïds aux haïks de laine fine frangés de soie jusqu'au plus enguenillé meskin que les poux rongent autour des tombeaux blancs des marabouts, aux aurores couleur de gorges de chameaux chantées par Loti en son *Fantôme d'Orient*.

La matraque bâtonnait des épidermes depuis le second jusqu'au quatrième chant du muezzin, le cimenterre s'ébréçait quotidiennement sur des épines dorsales, les chacals, les hyènes et les corbeaux étaient gras comme des femmes de l'Abyssinie.

C'était superbe.

Un seul avait déjoué jusque-là les infernales machinations de ce sultan sanguinaire: c'était le calife El-Adi-Yalariff-ben-Lafia-Zalamett-ould-El-Schroup-ben-Laioun, un vieux founard.

Mais voici qu'un jour, en se rinçant les doigts après avoir mangé du couscous, le sultan eut une idée merveilleuse et poussa, joyeux, un reconnaissant: Amd'Allah!

Il avait trouvé.

Il fit venir, par un de ses goums, le calife El-Adi-Yalatiff-ben-Laioun, et après lui avoir permis de baiser le bas de sa gandourah blanche, lui tint à peu près ce langage:

– Bismillah! Dès maintenant, fils de chien, tu diviseras le cimetière de la Médina Kebir en deux sections égales. Dans la première, qui sera bénie, tu ordonneras d'enfouir tous les sujets d'Allah qui seront morts sans avoir transgressé la loi de l'Alcoran; dans la seconde, qui sera maudite et abhorrée, oudnim al bouk! tu ordonneras d'enfouir ceux qui se seront, avant de mourir, souillés de quelque crime flétri par la Loi. Va! et si tu transgresses, tu mourras toi-même, car Allah est Allah et Mohamed est son prophète... Sidna Mohamed raz Allah!

Et le calife s'en fut.

* * *

Il advint bientôt que quatre frères nés d'un même père s'assirent ensemble sous la tente de poil pour savourer le thé parfumé au schibah.

Et voici que l'un des quatre avait malintentionnément mis du poison dans la liqueur d'ambre.

Et tous les quatre moururent.

La chose fut bientôt connue du sultan féroce et du calife perplexe, sans qu'on pût savoir au juste lequel des quatre avait empoisonné les autres et lui-même.

Cependant, il fallait que le coupable fût enterré dans le cimetière maudit de la Médina Kebir.

Le sultan riait dans sa barbe.

Et le calife était morose comme un clou rouillé...

Et le lecteur est invité à trouver comment le pauvre diable de calife dut s'y prendre pour se tirer d'affaire et conserver sa tête dans le capuchon de son burnous noir. Et il observera, pour lui rendre la besogne plus ardue, que les ministres d'alors n'avaient pas, comme les nôtres, la facilité de se démettre pour ne pas affronter une solution.

Surprises du reportage

Souvent femme varie,
Bien fol qui s'y fie.
(Henri IV).

Je filais le parfait amour.

Et je n'invite personne à me jeter la pierre, parce que, s'il fallait lapider tous les mécréants qui sont passés par là, les montagnes Rocheuses n'y suffiraient pas.

Laissons donc les pierres se pulvériser aux intempéries des saisons en attendant que nos épiciers en fassent du poivre moulu. Et continuons.

Elle était blonde.

Du moins à cette époque. Chacun sait que les choses ne sont point aussi stationnaires que la statue de Nelson, et que la chevelure de ces dames varie de couleur suivant la mode. En quelques années, la même personne peut être blonde trois fois, brunette quatre fois, « châtaine » par intervalle, et...

Continuons.

Quand je la vis pour la première fois, c'était au bal. Un bal très chic, avec des lumières éblouissantes, des toilettes éblouissantes, une musique éblouissante – un rêve de bal, un bal de rêve.

Elle était en blanc teinté de rose. Elle fleurait tous les lilas de mai, tous les mugets de juin. Ses yeux bleu sombre resplendissaient de tous les rayonnements de leurs vingt ans. Son sourire avait des coquetteries. Le paradis de Mohamed n'a jamais promis houri plus séduisante à l'adorateur d'Allah.

Continuons.

Je fus ensorcelé.

Ne vous récriez point; vous vous seriez, comme moi, laissé capter si, dans ce bal d'éblouissements, vous aviez vu sa toilette blanche teintée de rose, ses yeux bleu sombre, son sourire de vingt ans.

Je lui récitai des réminiscences de madrigal.

Elle me trouva pas bête.

Continuons.

J'achetai un dictionnaire de rimes pour lui scander des acrostiches.

Elle se nommait Rose-Alba. Je traduisais par Rose-Blanche, et ça rimait sur *pervenche*, sur *qui penche*, sur *étanche*, sur *franche*, sur *épanche*.

On voit ça d'ici.

Je lui dactylographiais ma flamme sur vélin lavé d'héliotrope. Elle trouvait mes innocences d'un délicieux extatique. Autrement dit, nous filions le parfait amour.

Très en cachette, par surprise, parfois, je l'embrassais...

Continuons.

Le jeudi soir, j'allais la voir.

Je me faisais joli, joli, joli; je mettais un faux-col d'une hauteur proportionnée à mes sentiments, m'ornais de bottines couleur pattes de canard, empruntais le mouchoir de soie de mon frère.

Elle se faisait jolie, jolie, jolie; elle frisait sa flavescente chevelure, se frictionnait la figure avec une peau de chamois attendrie à l'huile de coco, s'adoucissait de poudre de riz, et revêtait ce qu'elle avait de mieux.

Elle m'attendait.

Je trouvais qu'elle embellissait de jeudi en jeudi, et lorsqu'elle mit pour la première fois des manches à gigot, je lui demandai si c'était pour cacher ses ailes d'ange.

Nous filions le parfait amour, que je vous dis.

Et j'étais à cette époque reporter.

La guerre menaçait d'éclater entre l'Angleterre et le Transvaal.

Ambitieux de servir de l'inédit, mon journal, qui portait le flambeau du progrès dans un des plus beaux comtés de la province, s'avisa de publier l'opinion des gros bonnets de la circonscription, sur ladite guerre en perspective.

« Nos intelligents lecteurs, disait-il, seront, nous n'en doutons point, fort aises de connaître, sur un sujet aussi palpitant, l'appréciation des experts militaires les plus distingués du comté. »

C'était original; cela devait poser les interviewés: cela fit fureur.

Déjà M. le Maire, cinq ou six députés plus ou moins en activité, neuf ou dix docteurs, des avocats, des juges de paix, des marguilliers, des notaires, des conseillers, des inspecteurs d'école, des épiciers, des hôteliers, avaient émis leur façon d'envisager les choses, et expliqué techniquement les péripéties de la future campagne; la grandissime majorité prédisait aux Boers une « tatouille » hors concours.

C'est moi qui interviewais.

Ce que j'en ai fait exécuter, en cette circonstance, de mouvements tournants, de charges à la baïonnette, de capitulations et de recours au drapeau blanc!

J'étais presque au bout de mon rouleau, et n'avais plus que trois ou quatre menus stratégestes à consulter, lorsque je conçus l'idée d'aller interroger mon futur parent, le père de

Rose-Alba – un brave homme retiré de l’agriculture avec \$18,000.

– Cela lui fera plaisir, pensais-je, car chacun sait qu’un futur beau-père ne peut être dur pour un aspirant gendre qui l’imprime dans les gazettes.

Et je m’en fus.

Il était neuf heures du matin.

Heure indue, si vous voulez; mais un journaliste n’a point d’heure, et ne fait rien d’indu.

* * *

J’arrive et je fais battre le marteau.

Mon coeur veut battre aussi comme le marteau, mais je lui rappelle que le reporter, étant un être impersonnel, ne doit pas plus avoir de coeur que d’heure.

Mon coeur se ferme.

La porte s’ouvre, et dans la pénombre de l’antichambre, j’aperçois une jupe déséquilibrée qui traîne à terre du côté gauche, une figure fripée, un mantelet veuf de ses boutons, un tablier plein de traces de doigts, une tête toute embroussaillée de papillottes, de papillottes, de papillottes.

Et tout cela, c’était Rose-Alba.

* * *

Elle ne s’y attendait pas!

* * *

J'éprouvai, dans les sphères cardiaques, une espèce d'égratignure. C'était mon amour qui se suicidait.

* * *

J'interviewai le bonhomme tout de travers.

Je lui fis dire des horreurs, des ineffabilités, des inouïetés.

Je lui fis affirmer sur son salut éternel et sur la tête de son enfant que les Boers étaient trop forts pour les Anglais, que les généraux Gatacre, Buller, White et French n'étaient que de la *pénille*; qu'ils allaient conduire l'Angleterre au désastre; qu'il faudrait 500,000 hommes et tous les canons du Royaume-Uni, non pour arriver à Prétoria, mais pour empêcher le Transvaal de s'emparer de la Colonie-du-Cap; et que sais-je encore?

Le rédacteur en chef avait confiance en moi; je filai mon article aux compositeurs sans le faire viser: il parut tel quel.

Et ce fut une stupeur, un désastre, un épouvantement, une fin du monde!

Et pas moyen de s'excuser en avouant une coquille ou une légère erreur typographique: je leur en avais fourré deux colonnes!

Huit jours après, le journal tombait.

* * *

Depuis, bien des choses se sont passées.

L'impossible se réalise.

White, French, Gatacre et Buller ont subi des échecs, qui rendent la situation passablement critique et ce que, dans

mon dépit, je faisais dire à mon ex-futur beau-père, menace de se réaliser.

Aussi le bonhomme s'est-il senti grandi de quarante-sept pieds et salue-t-il maintenant ses compatriotes de toute cette hauteur. Le journal, qu'on croyait à jamais défunt, annoncera bientôt à ses lecteurs qu'il n'était qu'en léthargie. Il m'offrira sans doute une honnête augmentation.

* * *

Quant à Rose-Alba, je cessai de l'aller voir, le jeudi soir.

Et si par hasard, nous nous croisons, elle me fait un visage de fer-blanc auquel je riposte par une face de même métal: je ne file plus rien.

Prestige de l'écriture

Mimine a six ans.

Je, naturellement, profite des vingt et quelques années qui nous séparent pour la gâter dans les grands prix.

Née pendant que je voyageais en Afrique, elle avait déjà quatre ans lorsque je revins et n'a jamais pu se déterminer à me tutoyer. Elle me considère un peu comme un étranger. Ça m'amuse.

Petite bonne-femme curieuse, Mimine aime volontiers griffonner; elle a des instincts de chroniqueur – ou d'artiste – à sa façon.

Les figures de bonshommes, les silhouettes, binettes, profils, têtes d'animaux l'intéressent fort et, souvent, Mimine vient me demander des dessins qu'elle s'efforce ensuite d'imiter. Elle me soumet ses essais, puis demande de nouveaux modèles, puis recopie, puis revient, et caquette, dame!

Si les points d'interrogation n'existaient pas, elle en inventerait.

– Qu'est-ce que vous écrivez?

– Pourquoi qu'les vitres gèlent fleuries?

– Voulez-vous m'pléter vot'canif?

Et patati et patata.

Le tout, avec des minauderies qui me font lâcher de grosses besognes sérieuses pour subir, comme un grand bébé, toutes ces tyrannies.

Le jeudi, Mimine, qui va régulièrement à l'école comme une grande demoiselle, a congé. Ce jour-là, mon bureau lui appartient plus qu'à moi.

Hier, elle était, comme d'habitude, en train de papillonner dans mes paperasses, lorsque je lui dis:

– Aujourd'hui, la poulette, j'ai beaucoup, beaucoup d'ouvrage. Tu vas aller jouer dans la chambre voisine, parce que je veux être bien tranquille.

Et Mimine s'en fut dans la chambre voisine, résignée.

Et je me mis à travailler.

Au bout d'une petite heure, la soeurette reparut tout doucement, mit sur ma table un bout de papier, et puis s'enfuit.

Je dépliai ce message et lus:

« Mon cher ami Gaston je vous aime de tout Mon coeur et Mon prochain comme vousmame pour l'amour de Dieu faite moi des désin Marie Germaine de M... »

Des épîtres comme ça, nommez-moi le romancier capable d'en inventer?

Et naturellement, ce fut Mimine qui triompha.

Gold cure

Conte de Noël

Narcisse – une bonne bête – avait, en hantant de mauvais lurons, contracté l’habitude de boire du whisky blanc. Et ça l’embêtait.

Pourtant, il ne pouvait plus s’en passer, et en était rendu au point de se négliger terriblement, de porter des faux-cols crasseux et de ne plus cirer ses bottes.

Puis, les bourgeois lui faisaient des gros yeux. Ces messieurs, qui votent pour la prohibition parce qu’ils achètent leurs fines liqueurs par caisses, n’ont pas besoin d’aller s’accoter le ventre sur les comptoirs d’auberges et n’aiment pas davantage que leurs employés sentent la tonne. Cela discrédite la maison.

Narcisse essaya donc douze espèces de *pledges*. Rien n’y fit. Il assista même à maintes réunions de tempérance, où des orateurs fameux s’acharnaient à démontrer les avantages de boire l’eau du limpide réservoir de Montréal. Dès qu’il en sortait, le pauvre diable allait se griser comme un reporter, c’est-à-dire comme trente-six Polonais.

Or, un jour, dans le numéro de Noël d’un journal américain (on m’a demandé un conte de circonstance, n’est-ce pas?), le malheureux lut l’annonce d’un brave médecin qui assurait qu’en suivant sa *gold cure* pendant quelques jours, le buveur de whisky le plus *intoxicated* se trouvait radicalement guéri et ne pouvait plus sentir cette drogue infecte, néfaste et avilissante.

Résolu de se sauver de l'ivrognerie, Narcisse s'en fut chez le docteur yanki, et se vit incontinent enfermer dans une chambre terne. On lui administra des injections qui lui rendirent les bras comme ceux d'un dévoré par les punaises, et, deux fois par jour, un subalterne lui flanquait sur la peau du dos, à l'aide d'une pompe foulante, un jet d'eau glacée en comparaison de quoi la grenaille d'une mitrailleuse aurait semblé du sirop de framboise.

Narcisse en eut pour dix-sept jours et \$143.50. Depuis ce temps-là, effectivement, il n'a jamais pu voir un verre de whisky sans frissonner d'horreur. Il ne se soûle plus qu'au gin.

Ohé! les reporters

Mon ami Léon Burendot avait – c'est incontestable – la bosse du journalisme.

Et, n'eût été la malchance, il serait devenu très fort. Mais il eut de la malchance.

Il débutait le samedi. On l'avait mis au reportage – un métier de chien. Il raconta quotidiennement, lundi, mardi, mercredi, les rafles de la police, les incendies, les condamnations du tribunal, les accidents du travail; il courait de-ci de-là, recevait un cigare à droite, une engueulade à gauche. En somme, satisfait, d'humeur rectotone. Il avait confiance en son étoile.

Un jour – le jeudi – le secrétaire de la rédaction lui remit une carte et lui dit:

– Burendot, vous irez à l'endroit indiqué sur cette carte, et rédigerez un rapport de ce qui s'y passera.

– Bien, monsieur.

Et, en dégringolant l'escalier qui l'acheminait vers son lunch, Léon lut, sur le billet de faveur:

« Jeudi soir, le 10 janvier, M. Galsoin, député, prononcera, à la salle no 4 du Monument National, une conférence sur les États-Unis. »

– Jeudi, se dit Léon, en fourrant la carte dans sa poche, jeudi! Mais... c'est ce soir! Est-il chameau, le chef, de m'imposer cette corvée sans plus d'avis! Et le bal de Mademoiselle Flakerty, que vais-je en faire!

Il luncha distraitement, en pensant.

Après avoir longuement pensé, il avisa:

– J’irai, dit-il, au bal Flakerty, et je rédigerai au jugé mon rapport de la conférence. Diable! les États-Unis, c’est connu, et mon Galsoin est assez populaire pour que l’on sache d’avance ce que sera sa conférence.

Le soir venu, Léon se mit sur son trente-six et s’en fut au bal Flakerty. Un succès complet.

Le lendemain – vendredi – il remettait avec un aplomb boeuf, au secrétaire de la rédaction, un rapport d’une colonne sur la conférence de M. Galsoin.

Tout y était: salle comble, style élégant du conférencier, diction châtiée, gestes gracieux, humour et considérations philosophiques, délicates allusions aux dames présentes et aux difficultés survenues entre Washington et Londres à propos des pêcheries, etc.

Léon avait même eu soin de parsemer la conférence de quelques bourdes, afin de donner au travail de M. Galsoin plus de vraisemblance. J’ai dit que mon ami avait la bosse.

Le secrétaire lut l’article, crayonna des points sur les i et des majuscules au commencement des phrases, mit en tête trois ou quatre gros titres, et le tout fut tiré à 43,721 exemplaires.

Léon Burendot se frottait moralement les mains et, *in petto*, se disait:

– L’ai-je roulé, le patron!

Le lendemain – samedi – Léon passa à la caisse, empocha l’enveloppe de son salaire et allait se payer un verre d’eau minérale et retirer ses faux-cols des mains ensavonnées de Yoc-Sing, lorsqu’un quelconque vient lui dire:

– Burendot, le chef veut vous parler.

Léon s’en fut vers le chef.

– Monsieur!

– Ah! c’est vous! Eh bien! vous avez la permission de ne plus jamais remettre les pieds au journal.

– Mais monsieur, comment...

– Dehors!

Et Léon Burendot déguerpit en se scrutant l’âme.

Arrivé chez lui, il avait la cervelle farcie de points d’interrogation

? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

Il s’accouda à sa table de travail pour songer derechef, et aperçut, entre autres choses, la carte de M. Galsoin. Machinalement, la relut: « Jeudi, 10 janvier, M. Galsoin »... Jeudi, 10 janvier. Puis, levant les yeux, de plus en plus machinalement, il aperçut son calendrier bloc-notes qui disait: Samedi, 6 janvier.

– Hein! 6 janvier? Mais alors, jeudi dernier, c’était...

* * *

Et depuis ce jour, Léon Burendot, mon ami, lit tous les matins son calendrier pendant treize minutes. Mais il ne journalise plus.

Les bottines du bonhomme Noël

Mon ami me dit:

« C'était donc la nuit de Noël. Ma femme revenait de la messe de minuit. Et, aussitôt après le réveillon, nous montâmes, avec toute une avalanche de paquets qu'il fallait mettre, sans vacarmer, au pied du lit de Marichette, notre grande fille de quatre ans.

« Marichette, couchée depuis huit heures, devait dormir comme une petite bûche. Toutefois, de peur que la lumière ne l'éveillât et ne lui révélât le secret du petit Noël, je m'en fus, à tâtons jusqu'à sa couchette, en marchant doucement, doucement, sur la pointe des pieds pour ne pas faire craquer mes chaussures.

« Tout réussit à merveille. Je plaçai mes paquets au bon endroit, ne culbutai aucune chaise et me retirai, toujours doucement et toujours sur la pointe des pieds.

« Le lendemain matin, ce fut un réveil en musique. Marichette, joyeuse comme un pinson, turlutait, gazouillait, riait, monologuait, apostrophait ses joujoux, croquait des bonbons, – une débauche! Et cela dura des heures.

« Après le dîner, je me promenais dans le corridor en fumant bourgeoisement une vieille pipe quand, à la porte de la chambrette où, depuis des heures, elle s'amusait, Marichette parut, un polichinelle sur la poitrine, le bec tout rose de sucre d'orge. Elle me regardait silencieusement

marcher tout en semblant paralysée dans une profonde réflexion; et ce petit manège dura bien quelques minutes.

« Puis:

– Dis, papa!

– Eh bien, Marichette?

– Veux-tu marcher sur le bout des pieds?

– Pourquoi?

– Mais oui: comme ça, tiens!

« Et Marichette elle-même se mit à marcher sur la pointe des pieds.

« Piqué de curiosité, je me mis donc à marcher sur la pointe des pieds.

« Marichette était de plus en plus songeuse.

– Ça, c’est drôle! dit-elle enfin.

– Mais quoi donc?

– Eh ben! papa, cette nuit, le Petit Noël a venu dans ma chambre; je l’ai entendu.

– Eh bien?

– Eh ben! le Petit Noël marchait juste comme toi. Ses bottines craquaient tout bas...

– Et voilà, conclut mon ami, comment je fus trahi. »

* * *

Cela prouve, conclus-je à mon tour, que les femmes, qu’elles aient quatre ou soixante ans, sont toutes les mêmes; et j’hésite à croire que, dans vingt ans, le mari de ton aimable et perspicace fillette puisse jamais, en revenant du club à trois heures du matin, savourer le bonheur de monter les escaliers sur la pointe des pieds, sans être entendu.

Comment j'ai rencontré Chamberlain

M. Chamberlain est en voyage on ne sait trop où.
(Les journaux).

Il faisait soir et surtout froid, un de nos bons gros froids raffinés qui n'entendent pas le badinage et au prix desquels le froid le plus classiquement noir de la classique Sibérie n'est que froidelet, – un froid à faire s'éterniser aux entours des calorifères la jeunesse quelque peu poupine, tisanière et froidureuse d'aujourd'hui, mais qui, pour un vieux dur-à-fendre dont « l'extrait de baptême » remonte à 1870, paraissait, avec ses neiges immaculément blanches et son foisonnement de reflets adamantins, une féérique et rajeunissante résurrection des *bordées* d'antan.

Flâneur, je déambulais, et déambulant, je songeais. *Car que faire en flânant, à moins que l'on ne songe?* Mais à l'inverse du poète Horace à qui les largesses de Mécène permettaient de songer, en flânant, à des riens inavouables – *Nescio quid nugarum*, – moi, qui n'ai jamais eu de Mécène, je songeais plutôt dans le grand, je spéculais sur l'avenir du Dominion; j'épiloguais sur le récent discours d'Elihu Root à Chicago; je trouvais que les Chicagais auraient effectivement besoin qu'on leur multipliât ces robustes parénèses; je ripostais enfin, devant un plaid factice, aux niaiseries contenues dans les derniers fascicules du *Hansard*.

Au sein de ces vastes pensers, je m'autotracassais surtout d'une chose, et cette chose, c'est le silence qui, depuis que les Japonais et les Russes s'entr'éventrent (au nom de la

civilisation, toujours, et ce des deux côtés, naturellement), s'est subitement fait autour de Sir Joseph Chamberlain.

Les journaux m'avaient bien dit que le grand homme se reposait, qu'il était quelque part en Égypte, en train de s'intéresser à la culture des oignons, du lotus ou du trèfle « berseem »; qu'il en avait pour une couple de mois, *et coetera*. Les journaux, je les sais trop par coeur pour me laisser engluer à leur cailletage, et ce départ, cette fugue subite sur l'inconnu, me chiffonnait.

Je supposais donc un tas de choses. Las de supposer ainsi sans rien trouver d'adéquatement rassurant, je me dis, en intervertissant un vers de La Fontaine jusqu'au point d'en contre-forgier un alexandrin d'une vingtaine de pieds:

– On ne mange toujours pas souvent quand on suppose tant de choses.

Sur cette réflexion, je pénétrai dans une *beanery* sinon fashionable – on n'est pas Horace – du moins confortable de la place Jacques-Cartier.

Ils étaient là sept ou huit habitants de Longueuil, de Saint-Paul-l'Ermitte ou d'ailleurs, attroupés par habitude – c'était veille de marché, – et qui, pétulamment, parlaient de la poudrerie, de la politique, du prix des avoines, de la guerre et peut-être aussi des « créatures », attendu qu'on n'est pas de bois. Je demandai démocratiquement une « bean » et m'en fus installer mes grègues en un coin, loin du brouillement des voix et de la fumée des pipes.

J'étais à peine assis que, derrière un écran cache-tout de papier gros bleu qu'on avait ouvert en zigzag au fond de la salle, j'aperçus un quidam, lequel, l'air maupiteux et pas chez lui, rêvait à je ne sais quelle tristesse devant un flacon de catsup, un vinaigrier, un poivrier, un moutardier et les reliefs

indescriptibles et d'ailleurs historiographiquement négligeables d'une dînée d'occasion. Reconnaissons que pareil horizon est peu susceptible de générer une folle allégresse.

D'emblée, je découvris que ce personnage était exotique; des oreillères de velours marron, un paletot tout au plus fin d'automne, un parapluie, un chapeau de feutre couleur cendre et poussière, et pas de « clagues » – tout cela par un thermomètre de 27 degrés au-dessous du *freezing*. Le monsieur ne venait décidément pas de Longueuil ni de Saint-Paul-l'Ermitte, et je le pris d'abord pour le protagoniste, le Beau ténébreux ou le brigand-gentleman de quelque mélodrame américain.

Il se sera, me dis-je, échappé de la récente grillade du théâtre Iroquois et vient au Canada se rafraîchir de sa bien légitime suée.

C'était, on l'avouera, plausible, et l'inconnu se prêtait à l'hypothèse: face glabre, épaules carrées mais sans charnure, buste torticolaire, tête grisonneuse, c'était complet.

Soudain, par un phénomène de télépathie dont l'analyse nous mènerait loin, l'homme pressentit que je le regardais, et, machinalement, se mit un quelque chose à l'oeil droit. Ce quelque chose était un monocle, et dans cette rondelle de cristal de roche, je vis trotter en éclair un regard, rien qu'un, mais un de ces regards qui, secs, fouilleurs, vrillants, sont tout un homme et parfois tout un monde.

J'éprouvai un étourdissement; mais bien vite je me détendis en ressort, et, marchant droit sur l'inconnu, je lui dis en bon français: « Sir Joseph Chamberlain, on vous la souhaite... »

Et c'était bien lui, venu pour mesurer *de visu*, dans le recueillement d'un incognito, sans tambours ni trompettes, sans fla-fla ni discours, sans banquets ni cavalcades, les progrès de son impérialisme dans la province de Québec.

La confabulation fut plutôt courte: l'ancien grand homme se rend compte qu'il est coulé chez nous. Il est surtout dégoûté de Strathcona, de Hugh Graham et du colonel Denison, qu'il n'a pu s'empêcher de traiter de « cynical bluffers » (texte), et il s'émerveille de voir combien les Canadiens français sont plus lents à s'encoqueluchonner d'impérialisme qu'on ne l'est à Londres à s'enjaponaiser.

Je ne prononçai qu'une fois, deux au plus, le nom d'Henri Bourassa, et je crus lire entre les lignes de certaine grimace muette qu'il était inopportun d'insister.

Je ne poussai pas non plus le manque de tact jusqu'au point de demander au visiteur ce qu'il pensait de nos frimas. La présence d'un parapluie dans le léger bagage du gentleman me révéla tout ce que l'on peut apprendre en l'espèce.

Je laissai donc savamment la conversation s'alanguir et retournai bientôt à mes « beans », tandis que, face à face avec le catsup, le vinaigre, le poivre, la moutarde et les reliefs précités, M. Chamberlain continuait silencieusement à ruminer cette pittoresque parole d'Abraham Lincoln: « You can fool some people all the time; you can fool all the people some time, but you can't fool all the people all the time ».

Bientôt je le vis rajuster les gorgettes de ses oreillères de velours marron, jeter un long regard affamé sur mon gros capot d'étoffe du pays et se ruer dans le froid et la nuit du dehors, la tête fonçante et le corps en C majuscule.

Du côté de cet *exit*, je crus entendre bruire ce qui sonnait bigrement comme l'écho d'un *goddam* remarquable. J'en ai depuis conclu que, ce soir-là, le gentleman n'était pas d'humeur à frivoler.

Et je ne l'ai plus revu ni reoui.

Noël au village

Camille avait d'autant plus volontiers accepté de son ami Sylvain l'invitation d'aller passer huit jours à la campagne que les Avents, interrompant la série des bals, des five-o'clock, des réceptions et des fêtes mondaines, rendaient, pour un désœuvré comme lui, le séjour de la ville triste comme un jardin sans fleurs, comme un foyer sans cotillon.

Et ce lui fut toute une révélation.

Son goût des déplacements, commun à tous ceux dont la vie est sans but, l'avait bien, jusque-là, conduit de New-York à Paris, de Londres à Saint-Pétersbourg, où sa distinction et la fortune lui avaient partout ouvert les salons les plus aristocratiques; il avait aussi bien, sous prétexte de villégiature, flâné les mois ensoleillés de juillet et d'août dans les places d'eau les plus fréquentées, Ostende, Alexandria, Blankerberghe, Étretat, Brighton, Old-Orchard et autres lieux où l'on doit se ganter pour pêcher l'ablette ou mettre manchettes blanches pour manier la raquette de tennis; mais il ignorait absolument la campagne, la bonne vieille campagne sans façon de son pays canadien. Et voici qu'il fut tout émerveillé d'y rencontrer du monde civilisé et de voir que Sylvain, sa jeune soeur Lucienne, et le vieux docteur, leur père, pussent ne pas sécher de spleen dans cette antique maison de pierre, perdue à l'orée des forêts vierges, à deux longs milles d'un village sans théâtre, sans cercle et sans tramways.

Et, cependant, je ne sais quoi de reposant qui régnait en cette retraite révélatrice le charmait, et la jolie Lucienne, dont la jeunesse égayait la vieille demeure comme un gazouillis d'oiseaux dans une ruine, la jolie Lucienne prétendait que monsieur Camille finirait bien par s'appivoiser avec la sauvagerie du paysage et par s'énamourer des grands bois de résineux qu'on voyait, à l'horizon, denteler de bleu noirci les ciels grisonnants de décembre. Lui se laissait vivre paresseusement, trouvant toujours quelque bon motif pour aller de moins en moins battre les savanes avec son ami et chasser la perdrix balourde, le lièvre imprudent ou le chevreuil dépaysé par les premières neiges. Il s'endormait à l'heure des poules, s'éveillait très tard et savourait, avec toute la volupté d'un gourmet, la nouveauté d'une existence faite de tranquillité.

Le gai parler de la jeune fille l'amusait surtout, et il admirait toute la distance qui la séparait avantageusement des pauvres marquissettes de serres-chaudes chez qui les convenances, la passion d'éblouir et de captiver quand même détruisent les grâces naturelles de l'esprit et du coeur pour leur substituer des charmes frelatés et des qualités d'apparat.

* * *

Or, voici que le 24 décembre arriva. Et, tantôt, après le dîner, en causant de tout, en causant de rien, mademoiselle Lucienne, avec l'adresse insoupçonnée de la candeur, avait, après bien, bien des petits détours, invité Camille à l'accompagner, ainsi que son frère, à la messe de minuit.

Comme un novice, il avait dit oui et s'était laissé prendre, lui, le rusé diplomate qui gardait toujours en réserve un bon

prétexte pour faire à sa tête et ne pas donner de coups de canif dans le règlement de vie facile. Il s'en voulait et se sentait humilié d'avoir été de la sorte attrapé par cette fillette que Sylvain nommait plaisamment sa petite Ursuline.

– Et que diable vais-je aller faire là? se demanda-t-il vingt fois dans la soirée. Une messe nocturne dans leur vieille église doit être terriblement banale! S'ils allaient au moins faire de la musique! Allez-y voir! Décidément, mon vieux Camille, tu n'es pas fort!

Mais il avait promis; il était pris et ne pouvait plus reculer. Il fit donc un bout de toilette avec l'arrière-pensée d'éblouir les villageois, et il n'eut pas l'air trop maussade en prenant place dans le grand sleigh qui les conduisit à la messe.

Il faisait d'ailleurs un temps de rêve. Le ciel azuré resplendissait de toutes ses étoiles, et la lumière de la lune nouvelle faisait miroiter partout les menus cristaux de neige et chatoyer la moire blanche dont s'ensevelissaient les landes et les coteaux.

Puis le cheval était fringant. Sylvain n'aimait pas à sommeiller en route, et ce fut à toute vitesse que l'on parcourut, en un nuage de neige sèche, soulevé par la voiture, le chemin qui sinuait parmi les grands sapins dont les rameaux engivrés se recourbaient en palmes de diamant.

Et Lucienne, comme grisée par la brise qui carminait ses joues et mettait des rayonnements en ses yeux noirs, Lucienne parlait, parlait, parlait comme une petite folle, disant à son grand ami les beautés du paysage, le charme aigu des soirs d'hiver, les moeurs rustiques des campagnards, et que sais-je encore? pendant que Sylvain s'amusait à dépasser, au grand trot de son petit cheval canadien, les traîneaux des

habitants qui, comme lui, s'en allaient vers l'église, de toute l'allure lasse des chevaux de ferme secouant la sonnerie des grelots de cuivre ou des clochetons de nickel.

Le village apparut bientôt avec ses toits encapuchonnés de neige que panachaient de longues spirales de fumée blanche ses fenêtres illuminées vaguement, ses chiens qui poursuivaient la voiture en aboyant, ses groupes d'hommes qui parlaient politique ou bois de corde en attendant le « tinton »; et, piloté par Lucienne, Camille s'installa confortablement dans le banc du « docteur », non loin d'un grand poêle de fonte où l'érable sec et le merisier rouge se consumaient en répandant, par tout l'édifice, une chaleur doucement endormeuse.

* * *

La pauvre église s'était parée de toute sa modeste élégance. Sur le maître-autel pleuraient vingt cierges de vraie cire – dix de plus qu'au grand jour des plus grandes grand-messes ordinaires. Un éblouissement! Et dans un coin du chœur, tout illuminé de lampions rouges, verts, blancs et bleus, sur un peu de paille dorée, un Enfant-Jésus, tout rose, tout blond, tout frisé, vêtu de toile immaculée, souriait. Et, de chaque côté de la crèche, deux sapins authentiques où quelque modeste artiste avait cousu de grosses fleurs de papier multicolore – roses, verveines, et peut-être chrysanthèmes – chefs-d'oeuvre inconnus des jardiniers terrestres, mais qui disaient au petit Dieu des roses, des verveines et des chrysanthèmes la foi d'une âme et la candeur d'un petit.

L'humble temple se remplit bruyamment de toute la population du village et des concessions – bonnes vieilles tout emmitouflées de *capines* et de *crémones*, jeunes gars cravatés de cramoisi, paysans encapotés d'étoffe grise, fillettes coiffées de rubans inconcevables et de plumets criards. Puis, le vieux prêtre, qui célébrait la Noël pour la quarantième fois à l'autel de son Dieu, murmura les prières liturgiques d'une voix tremblée, tandis que, sous la baguette de la maîtresse d'école, un choeur mixte, de toute la puissance de son enthousiasme, entonnait la messe de second ton, la *Nouvelle agréable*, le *Ça bergers, assemblons-nous*, et *Les anges dans nos campagnes*, le tout accompagné des trois moins mauvais violons du canton.

La foule était recueillie. Il régnait comme une atmosphère de prière et de foi sous l'humble voûte.

Et Camille, après s'être amusé à étudier les types originaux qui s'offraient à son observation, sentit petit à petit tout un monde de pensées nouvelles envahir son âme. Il éprouva comme un sentiment d'admiration pour ces humbles, absorbés autour de lui dans une méditation pieuse. Puis, par un lent retour sur lui-même, il se demanda si tous ces petits ne valaient pas mieux que lui, dont la vie blanche et sans utilité s'usait à ne rien faire et se rouillait en un désœuvrement d'égoïsme et d'incurable ennui.

Et en songeant aux durs labeurs que ces oubliés de la fortune s'imposent généreusement pour apporter un peu de bien-être aux leurs, il comprit que, pour remplir l'infini de son âme et combler son existence, l'homme doit aimer, c'est-à-dire s'oublier soi-même afin d'augmenter le bonheur de ceux qu'il aime.

Et voici qu'il se prit à envier la félicité calme de ces paysans.

Et lorsqu'il les vit, à l'élévation, s'agenouiller pour adorer le Dieu qui leur faisait la vie si dure, mais qui leur donnait du moins de se dévouer et de vivre toutes les douleurs voluptueuses d'un amour fait de sacrifices, il sentit comme une vague de sanglots se soulever en son âme qu'il avait gardée close jusqu'à ce jour; et lorsque, après l'adoration, Lucienne, par hasard, se tourna légèrement vers lui, elle crut voir comme un pleur qui hésitait au bord de sa paupière d'homme qui n'avait jamais pleuré.

* * *

Le retour, après la messe, fut silencieux.

Camille rêvait, et toute émue sans savoir pourquoi, Lucienne se taisait. Le gai réveillon lui-même manqua d'entrain; les tourtières appétissantes, les beignes dorés, même le vin de gadelles noires, préparé savamment avec de la cannelle et de la muscade, ne purent dérider le pauvre Camille. Ce fut en se traitant de rustre et de mal-civilisé qu'il se retira dans sa chambrette en prétextant un mal de tête...

N'empêche qu'un mois plus tard, il était tout joyeux, en conduisant à la vieille église, où s'était éveillé son vieux coeur de trente ans, la jolie Lucienne en toilette de mariée.

Gâteau des Rois

J'étais en frais de vous écrire, au sujet du gâteau des Rois, une profondément savante dissertation sur cette coutume dont nos pères mieux que nous savaient égayer le retour, lorsque me revint en souvenance une anecdote à laquelle, d'ailleurs, vous n'êtes point obligés de croire.

L'ami X (s'il pense que je vais lui faire l'honneur de le nommer!) nous avait, une foule de gais lurons, invités à manger chez lui le traditionnel non moins qu'épiphanesque gâteau des Rois.

Point de dames, plus de sans-façon.

Il était convenu que, au lieu d'un roi et d'une reine, nous aurions deux rois. Nos principes démocratiques s'accommodaient de l'arrangement, car nous savions que, avec deux rois, l'un et l'autre s'occuperaient trop à s'entremassacrailler pour trouver le loisir de s'occuper de nous.

Salle scintillamment lumineuse – table exquisement fine – menu appréciable – gaîté.

Et l'heure vint d'attaquer le gâteau, une fière pâte de gâteau, morbleu! tout engivré de sucre, tout enguirlandé, tout orné de festons et d'astragales.

Quelque chose de superlatif.

Et X..., avec un petit air drôle et un immense couteau, fit les parts toutes égales – toutes assez satisfaisamment plantureuses pour renfermer au moins une des deux fèves qu'il fallait découvrir dans sa tranche pour savourer une

tranche de royauté. Et chacun se hâtait pour arriver premier, excepté X... qui venait de sortir pour commander le champagne; et chacun se regardait de travers avec un petit air d'envie; et chacun mordait à belles dents la belle pâte embaumante, quand, soudain, dans cette salle scintillamment brillante, retentirent, messieurs et dames, le plus formidable *Torrieux* qui se puisse ouïr.

Ce pendard de X..., en guise de fèves, avait fait fourrer, dans son sacré gâteau, deux dents de goret. Si bien que, tout compte fait, on trouva dans nos assiettes quatre dents: deux de goret et deux de chrétien.

Et nous étions toujours en république.

Évolution scientifique

En ce temps-là (c'était, pour le moins, avant le déluge, et vous n'étiez pas encore, mon cher, au monde), vivait un grand savant; un grand, vous m'entendez.

Le nom de famille de ce phénomène était suivi de si multiples majuscules (dont la moins turbulente désignait au moins une présidence honoraire), et tellement vaste était le prestige du personnage qu'on croyait couramment qu'une éclipse ne pouvait se produire et que les champignons n'osaient germer sans son consentement.

Or, il advint qu'un jour, par voie de courrier, ce savant reçut une modeste supplique escortée d'un colis de la dimension approximative et similiforme d'une botte de paille.

La supplique émanait d'un paysan des alentours et, dégagée de ses enrubannures, disait:

Illustrissime, et coetera. J'ai l'honneur de vous soumettre les tiges, racines, feuilles et graines d'une plante qui fréquente profusément mes herbages, et je serais fort aise de savoir si ladite est bonne à quelque chose ou s'il me la faut traiter en intruse.

Le savant dépaqueta la plante-mystère, sortit ses loupes et ses canifs et, pendant dix minutes, disséqua scrupuleusement tiges et graines, feuilles et racines, après quoi nous l'aurions pu voir fixer quelques notes sur l'ivorine de ses tablettes.

Il prit ensuite une poignée des graines de cette plante qu'il offrit telles quelles à son chien.

Le caniche n'en voulut point.

Nouvelle note.

Il en présenta alors à ses poules qui, justement, sortaient de table avec un jabot archibourré. Les donzelles, n'ayant plus envie, refusèrent la pitance.

Nouvelle note.

Ces deux expériences convinquirent le savant qu'il avait agi philanthropiquement en s'abstenant de mordiller ces graines comme il en avait, de prime abord, éprouvé la velléité.

– Ma vie, se dit-il, est trop précieuse pour la risquer sur ces graines suspectes.

En dernier ressort, il fit jeûner son cheval pendant quarante-huit heures, après quoi, pour en avoir le coeur net, il servit à la bête affamée les tiges, les racines, les feuilles et les graines inconnues.

La brute – je parle de l'équidée – se rua spécifiquement, c'est-à-dire brutalement, sur toute cette végétation et, dit-on, mangea tant qu'elle en prit toute une indigestion compliquée de météorisation galopante – on n'est pas cheval pour rire – et creva.

Trois jours plus tard, le paysan des alentours recevait du savant une lettre de dix-sept pages, ainsi résumable:

Monsieur, et coetera. Ce que vous m'avez récemment soumis est une plante annuelle ou bisannuelle; à racine fibreuse; à tige dressée, noueuse et creuse; à feuilles planes, linéaires, glabres, à ligule courte et tronquée; à épi subtétragone, allongé, à rachis velu sur les bords et à chaque

dent, à épillets nombreux, imbriqués, glabres ou pubescents; à glumes ovales, ventruées, tronquées, mucronées, carénées seulement au sommet; à glumelle inférieure longuement aristée ou simplement mucronée ou même mutique: la supérieure obtuse; à caryopse libre, oblong, ovoïde, non bossu sur le dos. Étamines 3. Ovaire poilu au sommet. Stigmates 2, plumaux, subsessiles, et coetera. Un chien et des poules à qui j'ai offert les graines de cette plante ont refusé d'en manger. Un cheval qui, poussé par la faim, a consommé tout ce que vous m'aviez envoyé, vient de mourir après avoir enduré des douleurs atroces, et coetera.

Au reçu de cette missive documentaire, le paysan des alentours crut que la tête allait lui partir des épaules et mit bientôt le fer et le feu, la herse, la charrue, l'extirpateur et la pioche dans ses herbages afin d'exterminer jusqu'à l'ombre des radicelles d'une plante aussi terrible.

– Ah! t'es une mucronée, hein? Un coup de pioche! Ah! t'es une subtétragone et t'as des rachis dans les dents, hein? Attrape ça, pestaille! Ah! t'as des glumelles qui sont même mutiques, et tu fais crever les chevaux avec ton caryopse plumeux et ton dos non bossu? Eh bien! tu ne feras plus crever personne!

Et allez donc!

Ce fut un beau massacre dans tout le pays et bientôt la plante, pour croître encore un petit brin par-ci par-là, dut se cacher dans les haies ou fréquenter les seuls champs des cultivateurs les plus traîneux de la région...

Plusieurs siècles s'écoulèrent au cours desquels les savants qui s'aventuraient à parler de cette herbe citaient religieusement, mécaniquement et surtout commodément la

description du maître, rapportaient les expériences faites aux dépens des poules et du chien de l'illustre pontife et narraient, avec une encre coupée de larmes attendries, la mort tragique du cheval que le Grand-Homme avait stoïquement sacrifié sur l'autel de la Science. Si bien que, de génération en génération, le monde resta convaincu que cette dite plante était de *la poison vif*,

Sur ces entrefaites survint le déluge qui, conséquemment, coupa le sifflet aux savants et supprima jusqu'aux traités de botanique – ce qui força le monde à reprendre *ab ovo* toutes les expériences du passé. Et c'est grâce à ce grand cataclysme qu'aujourd'hui les graines de cette même herbe, qui jadis avait tant effarouché l'espèce humaine en faisant crever le cheval d'un illustre savant, servent à faire des brioches, du pain, du macaroni, de la galette et des pains de Savoie, et que la plante elle-même se cultive à peu près universellement sous le nom de Froment.

Chapitre III

Quelques vers

Étude du soir au collège

Ballade

Passez devant mes yeux, auteurs que je révère,
Poète, prosateur, troubadour et trouvère.
Voyez-vous le soleil, penchant à son déclin,
Parer des derniers feux les ormes du jardin?
Je veux qu'un rêve heureux me montre votre gloire,
Vos longs habits d'azur, ou de nacre ou de moire;
Je veux, en reposant, écouter votre histoire.

Passez sans crainte et sans effroi,
Comme des chevaliers passent dans un tournoi...
Puis voilà mon esprit qui divague et s'épanche
 Dans un vieux souvenir,
 Et ma tête se penche
 Pour dormir.

Pas de devoirs! C'est l'heure!... Et la chanson immense
Des hôtes du pupitre en doux accords commence;
J'entends des sons divins comme ceux de Pathmos
Et les tendres accents des vierges de Lesbos
Qui parlent tour à tour à mon âme endormie,
Sans jamais l'éveiller de leur douce harmonie.
Tous passent; tous parents, ils se tendent les bras:
Aristote, debout, du pied règle leurs pas;
Et leurs voix, résonnant comme un timbre sonore,
Doucement me disaient: Dors, Gaston, dors encore!
 Enfants! soyez pieux,
 Disait le vieil Homère,

C'est moi qui suis le père;
Je créai pour la terre
Et l'Olympe et les dieux.
Ayez reconnaissance!
Venez tous en cadence
Et mêlons à la danse
Nos chants mélodieux.

Et leurs voix, résonnant comme un timbre sonore,
Doucement me disaient: Dors, Gaston, dors encore.

L'athlète a triomphé
Aux plaines de Mégare,
Chantons, disait Pindare;
Que la muse s'égare
Au Parnasse éthéré!
Viens, Rousseau; viens, Horace;
Vous êtes de ma race
Et marchez sur ma trace
Tous: «*Io triumphe!* »

Et leurs voix, résonnant comme un timbre sonore,
Doucement me disaient: Dors, Gaston, dors encore.

Louons, ô fiers Troyens,
La rive fortunée
Où notre destinée
Et le pieux Énée
Nous font rois des Latins!
Chantons avec Ovide
Phaéton dont la bride
Versa l'astre splendide
À côté des chemins.

Et leurs voix, résonnant comme un timbre sonore,
Doucement me disaient: Dors, Gaston, dors encore.

Voici des chants nouveaux:
Dante en un bond sublime
Des cieux touche la cime,
Puis descend dans l'abîme
Des esprits infernaux;
Milton montre la tombe
De Satan qui succombe
Et qui roule et retombe
Dans les sombres cachots.

Et leurs voix, résonnant comme un timbre sonore,
Doucement me disaient: Dors, Gaston, dors encore.

Chantons tous ces marquis
Et la noblesse fière
Que décrit La Bruyère,
Que fait rire Molière
À la cour de Louis.
Voici le grand Corneille,
Racine qui s'éveille,
Et Boileau qui surveille
Ces deux rivaux amis.

Et leurs voix, résonnant comme un timbre sonore,
Doucement me disaient: Dors, Gaston, dors encore.

Mais soudain, à la fois,
Sur le vent qui la porte,
S'élance une cohorte,
Qui de prose s'escorte,

De poètes sans choix;
Écrivains aux corps grêles
Et dont les accents frêles
Comme des flots de grêles,
Me mettent aux abois...

Et puis... frappant sur son timbre sonore,
L'horloge au surveillant me permit d'échapper;
Et mes livres dormant dans mon pupitre encore,
Je me mis à la suite et descendis souper.

Solitude des soirs

Au fond des grandes forêts de là-bas, auprès d'un lac épandant l'onix de ses eaux profondes qu'immobilise le repos des choses, un « chantier de bois rond » fait tache noire dans la transparence de la nuit. Sur le seuil, qu'effleurent quelques touffes de mignonnettes et de pensées polychromes, un jeune défricheur regarde et songe, tandis que s'éteignent les derniers tisons d'un feu de terre neuve, allumé dans la tourbe.

La lenteur des soirs bleus tombe dans le silence
Où chantent des sapins, des ailes et des fleurs;
Sans brise, sur les nids, la feuille folle danse;
Les étoiles d'opale ont des beautés de pleurs...

Asseulé dans la nuit dont la paix m'environne,
Je songe à l'au-delà qui peut sourire encor;
Et mon âme, moins lasse, aime, espère et pardonne,
En un rêve d'oubli qui la berce et l'endort.

Comme un acier bruni, le lac aux reflets sombres,
Tremble en anneaux d'argent quand la truite bondit;
Les lourds sapins y vont baigner leurs lourdes ombres
Avec les monts lointains que l'espace noircit.

Et je rêve des yeux noirs comme ces pensées
Que l'Été, de son aile, endeuille de velours;

D'un sourire plus doux que l'éclat des rosées
Que le fil de la Vierge enlace en son parcours...

Sur les feuilles, Septembre a mis des mordorures,
Derniers coups de pinceau d'un artiste divin;
La flamme qui languit orne d'enluminures
Les nacres et les ors et les rouges carmin...

J'attends l'âme inconnue où mon âme, à toute heure,
Sans se lasser jamais pourrait se regarder;
Je voudrais qu'une main de sa caresse effleure
Un front où la tristesse aime tant s'attarder...

Dans la tourbe qui fume en agrandissant l'âtre
Où l'ombre, dans la cendre, étend des larmes d'or,
Le brin d'herbe qui brûle et s'affaisse, blanchâtre,
Semble dire : « L'amour est plus fort que la mort »...

Et mon rêve pressent l'extase qui peut être
Dans les doux pleurs qu'à deux l'on savoure et
/ l'on boit,
Et voici que je sais où le bonheur, peut-être,
Attend que j'aille à lui pour s'incliner vers moi...

La lenteur des soirs bleus tombe dans le silence.

* * *

*Les dernières gerbes d'étincelles d'or s'affaissent dans la
cendre grise et la grande nuit plane, immobile, sur l'envolée
des rêves et le repos des choses.*

Dires d'automne

Sur les érables bruns où l'automne commence
À dire en teintes d'or que l'été va mourir,
La brume, en flots d'argent, plus lentement balance
Son néant de tristesse où pleure un long soupir.

Vague automne d'azur, d'écarlate, de soufre,
Pour t'embuer de deuil, pourquoi me dépouiller?
Ta tristesse est la mienne; en mon âme qui souffre,
Il est plus de sanglots que tu n'en peux pleurer.

Beati mortui

Pour Novembre

Heureux ceux qui sont morts et qui dorment en paix
Leur sommeil sans retour, leur sommeil sans souffrance,
À l'ombre d'un vieux saule aux sévères attraits,
À l'ombre d'une croix qui parle l'espérance...

Heureux ceux qui sont morts et qui dorment en paix!
Un rêve de bonheur sans fin berce leur âme.
Du repos éternel l'idéale splendeur
Répand sur leurs espoirs son ineffable flamme:
Ils attendent en paix, sans souci ni douleur...
Un rêve de bonheur sans fin berce leur âme!

Ils dorment, nous souffrons... Ah! je voudrais mourir!
Nous sommes pèlerins, ils ont fini la route;
Nous aimons en pleurant, ils aiment sans souffrir;
Ils ont la récompense et nous avons le doute.
Ils dorment, nous souffrons... Ah! je voudrais mourir!

Candeur

I – Requête de Rosette à Notre-Seigneur l'Enfant-Jésus

Petit Jésus, c'est demain fête:
Nous célébrons le jour de l'An;
Et mon petit coeur s'inquiète
De te voir dans le dénûment.
...Veux-tu venir?

Comme cette étable est vilaine!
Qu'il y fait triste et que c'est noir!
Si tu voulais, j'en suis certaine,
Tu viendrais chez nous dès ce soir.
...Veux-tu venir?

Là-bas, si jamais quelque traître
Allait rôder, qui l'enverrait?
Chez nous, il n'oserait paraître:
Notre chien Trim l'étranglerait.
...Veux-tu venir?

Maman, qui t'aime, serait fière
De te garder jusqu'au printemps
Au moins. Avec mon petit frère
Tu dormirais en des draps blancs.

...Veux-tu venir?

Je te donnerai mes poupées:
L'une a des yeux bleus comme toi;
Et nous passerions nos journées,
Moi près de Toi, Toi près de moi.
...Veux-tu venir?

Aux pigeons roux, devant nos granges,
Nous émietterions du gâteau...
Tu me parlerais des Archanges
Et de ton Ciel qu'on dit si beau.
...Veux-tu venir?

II – Réponse à Mademoiselle Rosette

Petite soeur, j'ai lu ta lettre,
Tu m'y promets plus d'un bonheur,
J'irai! maman veut le permettre
Et près de toi... j'aurai moins peur,
Petite soeur.

Garde pour toi joujoux, poupée,
Gâteaux, bonbons, rubans et fleurs:
Mon âme, pour être abreuvée,
Veut ton amour et veut des coeurs,
Petite soeur.

Il me suffit que tu sois bonne
Pour le pauvre, le miséreux,

Et que la charité rayonne
Comme une étoile, dans tes yeux,
Petite soeur.

Il me suffit que je repose
Sur toi comme en un reposoir
Et que tu sois comme une rose
Mourante, près d'un ostensor,
Petite soeur.

Et puis un jour, chère âme blanche,
En mon beau Ciel bleu tu viendras,
Et près de moi, douce revanche,
Avec maman tu resteras,
Petite soeur.

Et je veux même que saint Pierre
Ne soit pas trop, trop, trop fâché
Si ta poupée et ton p'tit frère
Entrent par dessus le marché,
Petite soeur.

Épiphanie

En ce temps-là, trois rois mages
Sont venus de l'Orient
Présenter féaux hommages
À Notre-Dame et son enfant.

Dans la nuit et dans la neige
Une étoile en firmament
Les dirige et les protège,
Ah! c'est miracle, assurément.

Leur liesse fut si grande
De trouver ces douces gens
Que céans firent offrande
De myrrhe, d'or et puis d'encens.

Pour moi qui n'étions point mage,
Mais rien qu'un pauvre pastour,
À tous deux j'offre en hommage
Et ma complainte et mon amour.

Lassitude

Vers sans rimes

Loin du livre sans sève où l'âme apprend le doute;
Par-delà les mots noirs et les pages de neige;
Loin des thèses d'ennui, des mensonges savants,
Des phrases sans chaleur et des synthèses mortes,
Un lambeau de feuillée absorbe mon regard;

Et mon coeur, angoissé de ne trouver jamais,
Rêve du jour, des lys et des sources cachées
Où l'étoile se mire en un rideau de mousse;
Il rêve de l'azur et des tombers de soirs
En l'opale tremblant des montagnes bleuies;

Il rêve des grillons dans les herbes soyeuses,
Des lacs morts où la truite en sautant met des rides;
Il rêve des torrents, des bois, des gazouillis,
Du pleur mystérieux, qu'auprès d'un nid sous feuille,
La femme en un soupir savoure en s'attardant...

Loin du livre sans sève où l'âme apprend le doute,
Par-delà les mots noirs et les pages d'albâtre,
Un lambeau de feuillée absorbe mon regard.

Et j'entends une voix qui murmure en mon rêve:
« Cherche encor, – mais ailleurs: ce n'est pas pour douter
Que Dieu te donne un coeur. »

Chansons sur le mode ancien

Chanson d'automne

Que si la mort est la raison suprême,
Pourquoi des nids, pourquoi des fleurs,
Et si l'amour doit triompher quand même,
Pourquoi des pleurs, pourquoi des pleurs?

Refrain

Rose chérie,
Si le but est la vie
Pourquoi la mort,
Rose chérie,
Pourquoi la mort?...
Si le but est la mort,
Rose chérie,
Pourquoi la vie,
Si le but est la mort?

J'ai vu des nids, quand le printemps rayonne,
Pleins de bruit d'aile et de chansons,
Je les ai vus, lorsque gémit l'automne,
Sans oisillons,... sans oisillons.

(au refrain)

Aux bois, j'ai vu la violette naître,
Pour embaumer discrètement;
Puis je l'ai vue, un matin, disparaître,
Subitement,... subitement.

(au refrain)

Que si la mort est la raison suprême,
Pourquoi des nids, pourquoi des fleurs?
Et si l'amour doit triompher quand même,
Pourquoi des pleurs, pourquoi des pleurs?

(au refrain)

Sais-tu pourquoi

Lorsque l'automne vient tacher de mordorures
Les ormes et les pins, les buissons et les bois;
Que les oiseaux frileux désertent nos ramures
Et cherchent vers le sud des ciels qui sont moins froids.

Refrain

Rose, sais-tu pourquoi
Tu souris ou soupirez;
Rose, sais-tu pourquoi?
D'où viennent tes sourires
Et tes heures d'émoi,
Rose, sais-tu pourquoi?

Lorsque, dans nos buissons, refleurissent les roses,
Que les oiseaux émus rebâtissent leurs nids,
Que le printemps revient ranimer toutes choses,
Et les pins et les lys et les ormes brunis.

(au refrain)

Lorsque, tout près de toi, mon coeur doucement chante
L'hymne infiniment doux des amours éternels,
Que mon regard ému, sur ta bouche charmante
Rêve de voir frémir des serments solennels.

(au refrain)

Lettre ouverte

(À un jeune auteur qui s'est permis de pondre un volume de prose décadente et de me le soumettre.)

Ô toi qui,
Quel que soit ton nom,
Ton sexe,
Ton innocenterie ou ton expériencerie,
Ton hypocondrie, ton rhumatisme ou ta neurasthénie,
Quels que soient tes nerfs...
Ô toi qui,
Quel que soit le dieu,
Le démon,
La gueuse ou la sainte,
L'ange ou la colombe
Qui t'inspire...
Ô toi qui,
Stimulé par la fringale,
Par l'âme,
La mouche du coche ou la tarentule,
Ou quelque autre arachnide...
Ô toi qui,
Quand Mai engazonne mes plates-bandes,
Quand mes lilas s'efforcent d'embaumer
(Et réussissent!)
Quand mes exquises grappettes de muguet
De vertes deviennent verdâtres,

Puis plus pâles,
Puis encore plus pâles,
Puis laiteuses,
Puis blanches,
Puis tellement embaumantes
Qu'on leur ferait la cour
Comme à des marquissettes coquines
Dont la beauté s'enneige
De poudre d'égrisée...
Ô toi qui,
Lorsque las de penser,
Las de tout,
Las de moi,
Je cherche un oubli,
Un souvenir vrai,
Un mot bleu,
Un coeur maladivement doux...
Ô toi qui me soumets ton livre,
Veux-tu,
Veux-tu te taire?...
Fais-moi cette aumône.

Chapitre IV

Aperçus

Apologie du calumet de paix

Les antiques Peaux-Rouges, avant de se lancer dans une aventure un peu risquée, rassemblaient le conseil des Sachems. Quand tout était prêt pour la délibération, le plus ancien de la bande écrasait deux ou trois feuilles de pétun sec dans le fourneau d'un calumet de paix, y plaçait un tison, tirait lui-même cinq ou six « touches » en silence, puis passait l'ustensile à son voisin. Lorsque toute l'assemblée s'était convenablement boucanée, les conseillers donnaient tour à tour leur avis.

C'était merveille, dit l'Histoire, de voir avec quelle sagesse se prononçaient ces rudes enfants de la nature.

* * *

Comme au temps des Iroquois et des Algonquins, l'homme, de nos jours, s'embarque périodiquement en des aventures pas mal roides; mais il n'a pas su conserver ces coutumes primitives des Peaux-Rouges et personne, avant d'agir, ne fume plus dans les vieux calumets enguirlandés de poils de porc-épic. C'est dommage.

Toute bizarre qu'elle paraît, cette coutume indienne avait du moins l'avantage de procurer aux intéressés le temps de la réflexion; les idées se groupaient, la raison triait dans le tas, et les velléités de lâcher des sornettes s'éparpillaient dans la *campe*, avec la fumée bleue. Et le résultat était appréciable.

En principe, le raisonnement, chez un animal aussi raisonnable que l'homme, doit se trouver à la base de toute action sérieuse, d'autant plus que le succès d'une entreprise dépend, le plus souvent, de la façon dont elle est préméditée. En pratique, ce n'est pas toujours ce qui se produit. S'il est vrai d'entendre, avec Montaigne, « journallement dire à des sots des mots non sots », il est aussi vrai qu'on voit journallement faire, par des gens d'esprit, des choses qui surprendraient moins dans le programme d'un idiot. Aussi me demandé-je pourquoi cet homme intelligent, qui sait par expérience avec quelle facilité déplorable il se laisse emporter par l'irréflexion, n'a pas, à titre de palliatif ou d'antidote, conservé la primitive coutume de fumer le calumet de paix.

* * *

Et pourtant, on fume aujourd'hui plus que jamais; le pétun s'est même insinué jusque dans les dentelles dont s'agrémentent les tentures de nos salons fashionables, et les jeunes filles, qui n'ont apparemment rien de commun avec les Peaux-Rouges, ne reculent pas du tout devant une cigarette. Mais, sous prétexte de civilisation, nous manoeuvrons au rebours de l'Algonquin pittoresque ou de l'Iroquois belliqueux; et tandis que ces braves sauvages pétunaient pour réfléchir, nous, les civilisés, nous pétunons pour ne pas réfléchir.

Chez l'Indien, le calumetage était une cérémonie majestueuse autant que salubre; chez nous, la fumée n'est que distraction frivole.

Le barbare avait une intention: voir mieux; les raffinés que nous sommes grillons des cigarettes, mâchonnons des londrès apocryphes ou culottons des pipes sans trop savoir ce que nous faisons.

* * *

Aussi, ce sang-froid magnifique, ce calme royal, cette admirable possession de soi, que l'usage judicieux du calumet savait développer parmi les autochtones, ne se retrouvent-ils plus guère qu'à l'état de phénomène dans notre civilisation; et la raison, qui devrait conduire la boutique, cède assez souvent la place au caprice et désarme devant l'impétuosité d'une lubie, d'une toquade ou d'un entichement.

Même au milieu du danger le plus imminent, les Iroquois et les Algonquins conservaient toutes leurs ressources pour se tirer d'affaire, parce qu'ils s'étaient habitués, dans leurs conciliabules, à se dompter eux-mêmes, c'est-à-dire à conserver assez d'empire sur « la bête » pour l'empêcher de perdre la boule à l'apercevanche d'une souche dont l'ombre s'allonge sur la route ou d'une chemise qui claque au vent sur la corde à linge.

Chez nous, le passage intempestif d'une souris de rien du tout fait syncoper ces dames, ou l'apparition du moindre lièvre à l'orée d'un bois détraque nos sportsmen; la main tremble, l'oeil s'embrouille et, quand le coup part, le plomb, au lieu de culbuter le gibier, va faucher les feuilles ou se loger dans les gigues du chien de monsieur.

Il est vrai qu'avec un peu de sel ammoniac on se remet vite d'une syncope; mais cela ne robustifie pas le système

nerveux, et la même souris n'a qu'à revenir pour que la démolition recommence...

* * *

La réhabilitation du calumet s'impose. Pour développer cette thèse au point de lui donner les proportions d'une préface d'encyclopédie, je pourrais démontrer l'utilité que présenterait un usage plus commun du calumet de paix dans les centres divers où s'élabore l'avenir des peuples; mais une pareille amplification m'entraînerait en des considérations si profondes que je n'en pourrais sortir.

Je glisse donc sur la politique, le journalisme, le commerce, les beaux-arts et les sciences, où, pourtant, le calumet rendrait d'éminents services. Comme j'écris d'abord pour des lecteurs de mon âge, je me bornerai à leur demander pourquoi le jeune homme qui pense à se marier ne commence pas par consommer deux ou trois bonnes livres de pétun bien fort, c'est-à-dire par méditer, aussi profondément que froidement, sur l'importance de la démarche qu'il songe à faire et sur la multitude des conséquences qui pourront en découler.

Le mariage n'est pas seulement la création d'un « at home » confortable où l'époux domine en petit autocrate. C'est avant tout la création d'une famille. Or, la famille est le principe des nations qui seront ce qu'est leur principe, comme le fleuve se ressent jusqu'à la mer de ce que fut sa source. Et cette famille, c'est-à-dire les enfants qui naîtront ne deviendront pas toujours ce qu'est leur père; ils deviendront ce que leur mère voudra qu'ils deviennent. C'est elle, et non lui, qui, dès le berceau, leur façonne à jamais la

pensée qu'ils garderont dans l'existence et qui, malgré les études et les influences, se maintiendra sans se modifier, pour embaumer ou pour empester au passage.

De sorte qu'aux époques où la femme, oubliant son beau rôle civilisateur, préfère la salle de danse au foyer domestique, le théâtre à l'oratoire, et la bicyclette aux délices du nid, les lois les plus énergiques peuvent se multiplier sans beaucoup d'efficacité; elles n'arrêteront guère le courant qui précipite les générations vers l'avachissement.

Les désunions dont on peut quotidiennement constater la progression proviennent d'un même principe, principe négatif qui est l'absence de réflexion. Le caprice, l'engouement, la curiosité, l'ambition, l'amour-propre, un regard habile, un sourire savant, quelques paroles adroites, une simple fleur, une toilette, une enjolivure, voire un parfum, une liasse de dollars ou la position d'un beau-père, tout est argument, tout décide, tout détermine, excepté l'essentiel.

Dix mois plus tard, le diable est généralement dans la cabane. Monsieur se claquemure en son cabinet et fume sa pipe, non pas à l'iroquoise, mais à la civilisée, hélas! et non plus pour méditer, prévoir et choisir, mais pour se distraire, s'emboucaner l'âme et chasser le cauchemar qui lui bourdonne au front comme un vol de maringouins.

C'est l'événement de tous les jours, et nous serions étonnés d'apprendre la quantité de tabac que l'on consomme ainsi, pour se distraire, ou pour oublier...

* * *

Il faut regretter, des antiques Peaux-Rouges, cette coutume du calumet de paix qui donnait le loisir de se reconnaître et qui laissait aux envies de faire des blagues la facilité de s'éparpiller dans la *campe*, avec la fumée bleue.

Les Yankis tels que je les connais

Le pays des Yankis n'est pas seulement la suave patrie des journaux à 50 ou 60 pages, des représentations théâtrales à bord des trains rapides, des colonels qui n'ont jamais vu une cartouchière, des bals et mascarades où l'argent dépensé pour les cosmétiques et la poudre de riz suffirait à payer le loyer d'un Irlandais pendant 732 ans; ce n'est pas seulement une agglomération de quelques millions de vertigineux dont le premier père, au lieu de manger la première pomme que chacun sait, dut plutôt se faire piquer par une tarentule; c'est encore le pays où le snobisme, le jingoïsme, l'égoïsme et le chauvinisme prennent des dimensions telles que la moitié suffirait à tuer un honnête homme et deux chevaux. Pour tout dire, les Yankis sont renversants.

Quand un homme ordinaire est orgueilleux, ou plutôt vain, ce n'est pas gai; mais chez l'Américain qui s'en donne la peine, l'orgueil n'est plus un vilain défaut, c'est une frénésie, c'est un délirium, c'est du génie; et il en vit comme il en crève. Le fils reçoit ça du père qui remet ce capital à sa géniture après en avoir dévoré les intérêts comme s'il se fût agi d'un pari. La petite fille est orgueilleuse avant même que d'avoir soupçonné l'existence du fruit de la science, et le moribond, qui n'a plus que cinq ou six soupirs avant d'arriver au dernier, trouve encore le tour de recommander à son héritier, après le suprême *shake-hand*: « Surtout, soigne bien mes funérailles, something great. Some... » Et fttt! il s'éteint.

Chez les autres mortels, la vanité a parfois des nuances qui peuvent s'appeler présomption, flagornerie, jactance, amour-propre, ambition désordonnée, arrivisme effréné, entêtement, injustice ou fierté. Chez l'Oncle Sam, pas de spécialité: tout se fusionne comme la graisse et les fayots dans une platée de *pork-and-beans*. On est vaniteux comme on est Turc, parce qu'on a ça dans le sang.

De là le surmenage auquel on se livre, puisque la caractéristique de la vanité est l'impatience. De là ce contentement hautain dont certains semblent détenir le monopole.

Au grenier comme au boudoir, dans le vestibule, les escaliers, le drawing-room, la salle à manger, la cuisine, le cabinet de toilette et l'écurie, dans le subway et les ferryboats, au théâtre, au bal, à la ville, au bar, ou au bureau, au bain de mer, depuis la statue de Bartholdi jusqu'au moindre potager clôturé de fil de fer, toujours et partout se respire cette atmosphère saturée d'odeur de cigare, de sueurs, et de Lilly-of-the-Valley, qui montre combien l'Oncle Sam se gobe, combien il est heureux d'être lui-même, combien il se considère comme le plus dégourdi de sa famille et combien ses frères devraient être enchantés de se faire éclabousser par la boue qui jaillit de ses bottes de vingt dollars.

On dirait un nouveau Nabuchodonosor attendant son Holopherne pour entreprendre la conquête de l'univers, cependant qu'il me semble, à moi, mûr pour se mettre à brouter.

Ce sentiment désordonné se traduit forcément par de petites persécutions tout à fait typiques à l'égard de ceux qui commettent le crime de se croire aussi malins que ces malades. Aussi fallait-il admirer, la semaine dernière encore,

avec quelle richesse d'expressions quelques journaux de New-York et de Boston flétrissaient comme une trahison nationale certaines paroles innocemment prononcées par un quelconque Mister Monck à qui l'évidence avait fait dire que, pour trouver des ouvriers convenables en diverses industries, il fallait venir les chercher au Canada.

Voilà un crime qui, là-bas, ne se pardonne pas. On absout la banqueroute frauduleuse; on reçoit au salon le caissier qui déménage avec \$500,000 dollars, ou la jolie femme qui change de mari plus souvent que de bloomers; l'attentat inexpiable est le refus de reconnaître, quand même et malgré tout, la suprématie de l'Aigle américain sur tous les autres volatiles politiques de l'univers. Et je crains fort que si Mister Monck ne trouve pas les bottes du Petit Poucet pour déguerpir en vitesse, ses compatriotes entichés ne trouvent, eux, une jolie corde pour le suspendre indéfiniment aux rameaux de l'Arbre de la Liberté.

L'aventure de ce Monck m'en rappelle une autre, non moins authentique. Il y a quelques années, le directeur d'un syndicat de gazettes plus ou moins encyclopédiques, après avoir écrit tout ce qu'il pouvait écrire et bien d'autres choses encore pour démontrer la supériorité de ses périodiques, crut avantageux de publier par tranches la biographie des principaux *foremen* de ses incomparables ateliers typographiques qui se dénomment « chapelles » dans l'argot de l'Union.

Il commença donc: Louis-Philippe S..., foreman de la chapelle du *Herald*, né à Québec (Canada), etc.

Le lendemain, deuxième biographie: Pierre-Georges C..., foreman de la chapelle du *News*, né à Moncton (Canada), etc.

Troisième, Léon-François V..., foreman de la chapelle du *World*, né à Saint-Jérôme (Canada), etc.

Quatrième, Paul-Victor M..., foreman de la chapelle du *Star*, né à Montréal (Canada), etc.

Cinquième, Édouard-G. H..., foreman de la chapelle du *Sun*, né à Hull (Canada), etc.

Sixième, Pamphile T..., foreman de la chapelle du *Chronicle*, né à Sorel (Canada), etc.

Il allait continuer ainsi jusqu'à la gauche lorsqu'il reçut d'un abonné l'avertissement que voici:

Cher monsieur,

Je vous conjure, au nom de l'ombre de Washington, et du noble oiseau à tête chauve, notre emblème de Liberté, attendez au moins, pour continuer les biographies de vos foremen, que nous puissions en former un qui soit né aux États-Unis et qui brise le monopole des Canadiens français.

Parmi tous ceux que les Yankis voudraient envoyer au Diable Vert, nous occupons, on le voit, à peu près la première place.

Les qualités solides, la supériorité morale, les vertus positives des Canadiens français, leur force d'endurance, leur courage au travail, leur intelligence primesautière et leur peu d'exigences, sont autant de raisons qui poussent quelques neveux de l'Oncle Sam à se défier de nous comme des Chinois, et les invitent aussi à chercher, dans une législation tout à fait couleur locale, un moyen de nous flanquer à la porte après avoir pris le meilleur de ce que nous pouvions leur donner.

La langue que nous parlons n'est pas plus que le reste de nature à nous attirer les bonnes grâces des rois de la Gomme à mâcher ou des princes du Bacon. Elle est trop polie pour qu'ils puissent s'élever jusqu'à la parler; et leurs journaux nous apprenaient, ces jours derniers, comment un certain Goodel, à la législature du Michigan, a cru nécessaire de présenter un projet de loi pour défendre aux hôteliers et restaurateurs de cet État d'employer, dans la rédaction de leurs menus, un autre idiome que celui de Barnum...

Mais il faut rapporter l'aventure qui incita le sieur Goodel à tenter cet effort de patriotisme.

De passage à Chicago, l'envie le prit de se payer un bon dîner dans le meilleur restaurant de la ville. Le menu, comme d'habitude, se trouvait rédigé en français, puisque la clientèle se recrutait presque exclusivement parmi les étrangers civilisés. Mtre Goodel, qui sait cette langue comme un caribou comprend l'hébreu, fit une tête à photographier lorsque le garçon lui présenta tout bonnement la carte. Ne voulant quand même pas passer pour un Malpèque, le nouveau venu désigna cinq plats qu'il choisit au hasard. Le garçon avait souvent affaire à des excentriques et, blasé d'ailleurs comme la plupart des garçons de table, il ne fit aucune remarque, mais s'en fut à la cuisine et revint bientôt mettre devant le dîneur cinq plats de pommes de terre accommodés de cinq façons différentes.

Le Goodel ne broncha point. Mais il comprit qu'il avait fait son choix dans un groupe excessivement varié des mêmes aliments et, pour sortir des pommes de terre et commander une portion différente et plus substantielle, il alla tout au bout du menu et en indiqua le dernier article. Il avait

commandé au garçon, qui les lui apporta sans mot dire, des cure-dents.

Voilà pourquoi certains Yankis sont mal endurants.

Dans ce qui précède, j'ai dû, vous pensez bien, faire abstraction de nombreuses et distinguées exceptions, pour ne juger qu'en masse et taper dans le tas. Il serait injuste de croire que tous les Américains partagent indistinctement ce chauvinisme et ces défauts. Nous avons, aux États-Unis, des amis généreux qui savent apprécier à leur juste valeur les qualités solides de nos ouvriers canadiens et qui sont les premiers à flétrir cet esprit méprisable et mesquin qu'ils appellent un « outgrowth of nativism ». Et cette amitié désintéressée d'une élite remarquable par ses talents et ses vertus, par son esprit de travail et sa persistance à la tâche, est, comme tout ce qui vient de là-bas, *the best in the world*.

Paradoxes génésiaques

...de ligno vitae
(S. Jean, *l'Apocalypse*).

Nous progressons, c'est entendu. Depuis 1800 surtout, le monde a franchi plus d'espace que pendant les soixante siècles antérieurs.

Hier encore, l'économie sociale, par exemple, n'existait pas. Voici qu'elle émerveille aujourd'hui l'univers par l'ampleur de ses aspirations humanitaires et qu'elle semble sur le point de voir se réaliser bientôt ses trois grands rêves: l'émancipation de l'ouvrier qui, virilisé par la conscience de sa dignité personnelle, est las d'être traité comme une brute et prétend vivre en intelligent; la création probable d'une haute cour internationale où les générations, honteuses de s'entre-déchirer dans le carnage des batailles brutales, viendront demander justice à l'impartialité de la sagesse chrétienne; l'unification sociale qui brisera les limites conventionnelles des frontières ensanglantées, pour fusionner les multitudes en un Tout harmonieux qui sera l'Humanité...

La science positive ne sait plus le nombre de ses victoires et l'Inconnu, devant sa curiosité, se dévoile, se révèle et n'étonne plus; il se manifeste tel que pressenti – logique, c'est-à-dire humain.

Déjà la pensée, rapide comme l'éclair, se transporte instantanément d'un hémisphère à l'autre... Tout à l'heure, l'aveugle verra sans lunettes, le sourd ouïra sans tympan artificiels, on s'embrassera par le téléphone et, dans les hôtels

bien tenus, commis perruquiers et waiters seront remplacés par des boutons électriques.

Vous désirez un cigare? Bouton 9, première rangée.

Vous voulez vous faire raser? Bouton 332, pour barbe simple, 337 pour barbe, coupe de cheveux et shampooing.

Vous avez faim? Bouton 0191 et frrr! votre estomac se verra *subito* consolidé par huit pouces cubes d'ozone, de peptozone, de bif-steakozone ou de quelque autre variété d'aliments perfectionnés.

Demain, c'est la suppression du mal de mer; c'est l'installation d'un service de dirigeables entre Montréal et les deux pôles; c'est la faillite définitive des directeurs de funérailles et la victoire de l'automobilisme aérien.

Demain, c'est l'extermination solennelle du microbe pesteux et l'adoption d'une boîte à scrutin photographique rendant impossible la fraude électorale; demain, c'est le règlement de la question scolaire dans toutes nos provinces; demain...

Mais suffit, pour aujourd'hui. Un chroniqueur doit savoir un peu de tout; il doit d'abord savoir s'arrêter à point. Je ne voulais, d'ailleurs, que démontrer notre progression. Et c'est fait.

* * *

Cette marche en avant me semble moins une découverte « qu'une reprise de possession ».

L'humanité ressemble au pauvre déséquilibré chez qui le crime ou quelque émotion subite a paralysé momentanément le souvenir et qui se réveille, un jour, guéri, pour renouer

petit à petit les liens qui rattachent hier au présent, ce qui fut à ce qui est.

Cette activité, qui redouble d'énergie par le succès, sans éprouver l'étonnement de son succès, prouve la véracité du récit biblique en prouvant la réalité d'un état de perfection primordiale où libre, c'est-à-dire que, savante, l'intelligence humaine possédait spontanément tous les secrets de la nature.

La science moderne n'invente pas; elle se ressouvient.

* * *

Si tout effet découle d'un principe, si le parfum vient du lys et si le frais gazouillis vient des vieux nids, je me demande d'où peut bien venir cette recrudescence d'énergie vitale et de curiosité scientifique.

Nos aïeux étaient des hommes comme nous. Pourquoi n'ont-ils pas trouvé, comme nous?

Le crâne des anciens était même souvent plus vaste que le nôtre, et les ossements que le déblayeur extrait parfois des entrailles du sol permettent aux modernes émules de Cuvier la reconstitution d'êtres robustes et forts. Des ruines éparpillées dans les deux mondes, vieilles tours armoriées des époques féodales, amphithéâtres géants où, rassasiée de pain, Rome allait s'enivrer de sang, dolmens druidiques parmi les landes grises de la rude Bretagne, villes ressuscitées des solitudes mexicaines, partout, du sein de ses tombeaux et de ses décrépitudes, la vieille humanité de jadis murmure à l'humanité d'aujourd'hui: « Je suis ton vieux passé; mais tu restes moi-même, et le sang de tes veines est celui dont j'ai rougi les ronces de mon exil ».

Il faut chercher ailleurs le pourquoi de cette excitation contemporaine, et l'esprit s'attarde parfois à penser que nos savants modernes, pour qui la nature n'a plus de secrets, ont retrouvé, peut-être sans trop s'en douter, ces fameux fruits dont parle la Genèse et dont l'absorption promettait de si merveilleux résultats.

* * *

La recherche de ces fruits, dont la panacée moyenâgeuse ne fut qu'une variante, a, presque à toutes les époques, passionné quelques chercheurs plus ou moins ardents.

On s'est moqué d'eux; mais la manie s'est perpétuée, plus forte que la caricature, et aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, on serait étonné de connaître le nombre exact de ceux qui croient encore en l'existence d'un « quelque chose » capable de ranimer presque spontanément l'homme et de devenir pour lui, non pas un remède, mais « le remède ».

Comme il va de soi, ces recherches devaient conduire à celles de l'emplacement de l'Eden, et, depuis quelques mois à peine, trois « spécialistes », entre autres, ont réclamé le monopole de cette découverte.

Le premier déclare que l'antique paradis terrestre était situé quelque part en Asie, et qu'il s'est enlisé dans les sables charroyés par le simoun. Il le prouve.

Le deuxième veut que les fontaines qui fredonnent aux alentours de Cachemire et dans les contreforts des montagnes de l'Hindoustan pittoresque aient reflété le premier sourire d'Ève la brune. Il le prouve.

Le troisième – un Américain, va sans dire, – tranche définitivement la question et fait « naître » le premier homme aux États-Unis. Il ne le prouve pas.

Adam, premier citoyen de la République américaine! Quel titre... pour Adam!

De prime abord, je crus qu'il s'agissait d'un nouveau tour de snobisme yanki. À la réflexion, l'hypothèse m'a semblé tout aussi rationnelle que les deux autres.

Les trois ou quatre grands fleuves que Moïse fait sortir de l'Éden, et qu'on cherche vainement ailleurs, ne sont pas difficiles à trouver sur la carte de notre hémisphère, et l'un d'eux se dirige même, d'une façon assez sensible, d'une région qui rappelle le mystérieux « pays de l'or » du récit biblique.

Et puis, notre aïeul Adam eût été bien délicat de ne pas trouver à son goût les splendeurs naturelles de notre Amérique, ses forêts, ses lacs, ses collines, ses cascades, ses immensités, le chant de ses oiseaux, ses fleurs, son ciel; et je sais quelque part, chez nous, certain petit bosquet si beau, lorsque Mai sourit, si poétique et si gracieux que je défierais bien le reste de l'univers de pouvoir exhiber un petit coin plus paradisiaque.

Regardez-moi les Yankis eux-mêmes, les progrès qu'ils ont accomplis depuis un siècle, leurs cités nées d'hier, leurs richesses inouïes, leurs industries sans nombre, leurs inventions merveilleuses et leurs projets effarants, leur criminalité comme leur activité plus développées que chez aucune autre nation; considérez surtout leur esprit d'indépendance et d'émancipation qui rugit sous le joug et le brise, et vous avouerez vous trouver en face d'un phénomène assez problématique si vous n'attribuez à la nature du sol

américain, à son climat peut-être, à ses fleuves, à sa flore et à sa faune, une influence encore inconnue, bien que nous en constatons les multiples effets.

Il ne faudra pas nous étonner outre mesure si quelqu'un vient nous apprendre un jour, avec preuves à l'appui, que Noé, pour construire son arche, est allé quérir du bois dans les forêts du Michigan, que le serpent tentateur s'est retiré dans les plantations de la Louisiane, et que le fruit... Nom d'un petit bonhomme, j'allais le nommer!

* * *

La découverte, passée, présente ou future, ne manque pas de surprendre un peu tout le monde et de se présenter sous un aspect tout différent de l'attente universelle. Et voici, sommairement esquissé, l'échafaudage de syllogismes sur lequel s'équilibre mon dernier paradoxe, puisque c'en est un.

Chez l'homme dégénéré par l'atavisme et les abus de toutes sortes, la sensibilité, plus émoussée par les excès, doit être plus faible que chez l'homme parfait. Il faudra donc, chez le premier, une impression beaucoup plus forte pour provoquer un effet moindre, alors que chez le second l'ensemble sera d'autant plus impressionnable que la perfection sera plus absolue.

Ce qui pouvait déterminer, chez Adam, des commotions terribles et la mort, ne produirait donc, chez l'homme dégénéré, qu'une réaction relativement insignifiante pour ne devenir préjudiciable que par accumulation. Et même, d'après cette étrange loi de l'affinité, qui commande au mal d'attirer le mal, à l'abîme d'appeler l'abîme, au désordre de précipiter le désordre, il est évident que plus un organisme est

dévoiyé, plus il se sent porté vers ce qui peut le dévoyer davantage, et plus il savoure comme un délice le poison qui le tue.

Vires acquirit eundo. C'est le principe des progressions qui préside, en physique, à la chute des corps et, dans le monde moral, à l'entraînement désastreux qui fait qu'un enfant rétif, abandonné par un sentiment d'amour mal compris à son minuscule caprice de bambin, s'en ira, de dégringolade en dégringolade, aboutir au bague ou sur l'échafaud.

En revanche, le remède, c'est-à-dire la réaction, doit produire un effet tout contraire et se fera d'autant plus repoussant que le poison se sera fait lui-même plus familier.

J'en appelle à l'expérience de tous les malades et de tous les médecins.

Par conséquent, le fruit de la science du bien et du mal pourrait être absorbé de nos jours avec d'autant plus d'impunité que soixante siècles d'égarements ont plus profondément acclimaté chez nous ses funestes effets, et ses conséquences seraient tellement lentes à se produire que nous ne saurions qu'avec la plus patiente perspicacité les rattacher à leurs causes véritables.

D'autre part, le fruit de l'arbre de vie – *lignum vitae* – dont l'absorption devait, chez Adam, redoubler l'énergie vitale de l'homme parfait et le retremper, pour ainsi dire, dans son immortalité, produirait chez nous une réaction si violente que tout l'organisme se révolterait et que cette révolte pourrait occasionner la mort.

Rien ne ressemble tant au poison que le contre-poison.

.....

Et c'est pourquoi lorsque, dans mes songes, mon regard contemple les énergies de mon siècle, ses ambitions que les siècles précédents n'ont pas connues, ses triomphes, qui paraissent ne vouloir même pas s'arrêter aux frontières de l'Infini, ses rêves d'avenir qui ressemblent tant au vieil idéal de l'Éden, je me demande si nos savants, qui connaissent tout, sauront reconnaître un jour, parmi notre règne végétal, ce qu'ils cherchent depuis soixante siècles: la vie.

Pour la médaille

Les extravagances, je crois bien qu'on les a toujours aimées.

Pourquoi?

Parce que c'est extravagant, parce que c'est neuf, antimonotone, épatant, criard, renversant, étrange, bizarre, saisissant; parce cela fixe le regard et saute aux yeux; parce que cela fait qu'on vous regarde, qu'on demande votre nom, qu'on s'occupe de vous, qu'on vous remarque.

Être remarqué! Pour y parvenir, tout moyen semble légitime, depuis la pneumonie jusqu'à l'interview, inclusivement.

Par exemple, Madame Grattator-Lachine reçoit, disons le mardi. Ses deux chères amies, la vaporeuse demoiselle Valenlis et la boulotte Pralixtine Poivrensac viennent lui rendre visite. Mais bernique! la bonne leur répond que Madame est atteinte de la grippe, et que l'on redoute même une pneumonie...,

Les visiteuses déposent fébrilement leur carte dans le plateau (*silver plated*) et s'en vont tout aussitôt colporter la nouvelle que Madame Grattator est prise de pneumonie.

– Elle est atteinte de pneumonie! Quelle femme distinguée!

Monsieur Ramatard, esq., et député « pour » le comté de Comberton au Parlement fédéral, a passé dans un mutisme de carpe toute la dernière session qui a bien duré six mois, sans

trouver le plus futile prétexte de faire imprimer ses paroles aux frais du gouvernement.

Diable, comment faire? Puisque tout le monde a le droit de paraître ce qu'il n'est pas, il importe qu'un homme public n'ait pas tout à fait l'air d'une ganache.

À force de chercher, il rencontre par hasard un reporter.

– Psst! monsieur le reporter!

Monsieur le reporter s'arrête.

– Vous qui cherchez des nouvelles intéressantes, vous agréerait-il de dire... Mais permettez-moi de vous offrir un cigare. Auriez-vous, dis-je, l'obligeance, monsieur le reporter, de... Comment vous expliquer la chose? Oui, de dire que je travaille depuis plusieurs semaines à un certain projet de culture artificielle du blé d'Inde qui doit extraordinairement développer l'engrais rationnel du bétail canadien? Soyez sûr que vous feriez plaisir à mes amis de Comberton où votre journal devient de plus en plus populaire, et que vous rendriez aussi service aux cultivateurs de tous nos comtés ruraux. Si vous insistez, je vous fournirai quelques notes personnelles: je suis né le...

Et le soir, à table d'hôte, M. Ramatard, esq., et député fédéral « pour » le comté de Comberton, dira négligemment à ses voisins:

– Tout à l'heure, un reporter est venu m'achaler pour avoir entendu parler d'un certain projet de culture artificielle du blé d'Inde auquel je travaille... Je lui ai donné deux minutes d'interview. Dieu sait ce qu'il en fricotera.

Et les autres dîneurs:

– Interviewé! Il a été interviewé!

Et ils s'en iront répétant que M. Ramatard a été interviewé.

* * *

C'est une mode; il faut bien qu'elle suive son cours. Je crois même qu'elle ne disparaîtra jamais, puisque le travers qui l'alimente est immortel comme l'humanité.

L'homme veut être vu; il le veut aujourd'hui, comme il le voulait au commencement et comme il le voudra pendant les siècles des siècles.

J'en connais qui se feraient peindre les oreilles en vert pour sortir de leur banalité journalière et pour cesser, ne fût-ce qu'une heure, d'être Monsieur Tout-le-monde.

Pour y parvenir aussi, les dames se mettent des plumes sur la tête. Comme elles en mettent à peu près toutes, elles doivent s'étudier à disposer ces dépouilles volatiles d'une manière inédite. Il faut voir ça, le dimanche, à l'église, du haut du jubé.

Mon ami Georges a parié, l'autre jour, qu'on ne pouvait trouver deux femmes coiffées de la même manière. Il a gagné, comme vous pensez bien. Deux ou trois ans auparavant, il aurait perdu sa gageure puisque, suivant une autre mode, Mademoiselle Mimi se plantait dans les cheveux un morceau de chapeau pas plus grand que le fourneau de ma pipe avec, tout autour, des petits paquets de poil de castor et de minuscules bouts de ruban.

Ce sont d'insignifiants travers qui font sourire en sourdine. La vie n'est pas déjà si rose, et souvent... comment dire ça? Souvent, et même le plus souvent, Mimi n'a pas du tout l'air bête avec son p'tit morceau de chapeau pas plus grand que le fourneau de ma pipe.

Non, je ne veux pas dire que les plumes d'aujourd'hui sont mal placées. J'en ai même vu...

Ah! Jeannette, Jeannette!... Faut-il, en riant, corriger les moeurs et savoir que vous êtes de ce monde.

* * *

Au Maroc, la femme ne peut sortir que voilée dans son haïck – immense châle en laine blanche qui lui recouvre la tête et retombe jusqu'à ses pieds.

Eh bien! Vous croyez peut-être que cet encapuchonnement total et général impose l'uniformité, ou qu'une femme marocaine ressemble extérieurement à toutes les autres femmes marocaines? Pas le moins du monde. En les voyant, toutes uniformément éblouissantes de blancheur, se glisser parmi les chameaux et les mules pour se rendre au bain maure, le connaisseur se dit à coup sûr:

– Voici la fille de Si Mocktar, pacha de Laïoun; voici la bru du mokazni Ahmed-El-Bachir; voici la cousine du caïd Abdelkader; voici la belle-soeur de Mustapha-bel-Kassem; voici la nièce du cheik El-Adj-Abdallah-ben-Boanouar; voici la première femme du marabout Kaddour-ben-Ouarim.

Comment s'y prend-il, le connaisseur?

Demandez plutôt comment elles s'y prennent, et je vous répondrai que c'est tout simple. Ces dames ont la permission de laisser voir, nus dans leurs mignonnes babouches sans contrefort, leurs talons jusqu'à la cheville.

Or, on peut défier le chercheur le plus perspicace et le plus entreprenant de trouver, dans tout le pays, deux paires de talons de Marocaines ornés de la même manière et fleuris des mêmes tatouages.

C'est la mode, et personne n'y peut redire.

Ne vous rappelez-vous pas cette illustre dame qui donna, il y a quelques années, dans une capitale européenne, un archigrand bal où chaque invité devait porter le « costume » d'une bête – chat, chien, renard, coq, poule, perdrix, ours, pintade, perroquet, dinde, dindon, etc. Une basse-cour, sinon une ménagerie complète. En rapportant la fantaisie et la richesse de tous ces costumes, un journal se demandait quelle tête pourront bien faire les générations de l'avenir en apprenant que, dans ce bal inouï, Madame Une-Telle, leur aïeule, y personnifiait à ravir la Dinde.

J'ignore l'opinion de l'avenir et m'en bats l'oeil; mais je mourrai convaincu d'une chose; et c'est que Madame Une-Telle préférera qu'on se rappelle son rôle de Dinde plutôt que de sentir le silence de l'oubli s'appesantir sur son nom.

Je ne cite qu'un fait, entre cent, entre mille. Il serait facile d'épiloguer sur les hommes qui ne manquaient pas de participer à ce bal ultra-fashionable, et de tirer d'édifiantes conclusions des déguisements animaux qu'ils adoptèrent pour la circonstance. À distance, je les vois assez bien, pour ma part, en chameaux.

* * *

La manie peut aussi devenir périlleuse; et j'en sais que cette frénésie de se faire remarquer pousse à risquer leur vie plutôt que de résister au désir qui les démange.

Vous avez pu lire, comme moi, dans les journaux de la semaine dernière, qu'un ingénieur propose de construire, pour la prochaine exposition universelle, une espèce d'étui-cartouche en acier, de quelque trois ou quatre mille livres,

pour y enfermer une quinzaine d'individus avides d'émotions rares, et de laisser tomber le bibelot, d'une hauteur de mille pieds, dans un lac artificiel. L'inventeur de cette promenade inédite dégage d'avance sa responsabilité des accidents éventuels, mais promet une médaille commémorative en or à chacun des survivants.

Vous verrez que des amateurs et peut-être même des amatrices vont payer des sommes folles pour obtenir l'honneur et la distinction de figurer parmi les quinze passagers qui étrenneront ce nouveau véhicule, et que les demandes d'admission viendront des quatre coins du globe.

Pourquoi?

Pour la médaille.

Ici-bas, à peu près tout se fait pour la médaille.

Pourquoi ces équipages vernissés, argentés, enclochettés, engrelotés, enrobedecariolisés – et inutiles? Pour la médaille.

Pourquoi les coins de la moustache pointés vers le ciel, l'énorme chaîne d'or chamarrant le veston et le bedon, le chapeau de travers, les guêtres blanches et le monocle?

Pour la médaille.

Pourquoi ces rubis montés sur une brochette, ces diamants qu'on se visse aux oreilles, ces corsets qu'on s'enfonce dans les côtes au risque de faire craquer toute la boutique?

Pour la médaille.

Et mes réflexions, pourquoi? Pour la médaille aussi. Mais j'ai grand peur de ne pas la décrocher encore ce coup-ci. Trop de concurrence.

La paille et la poutre

Le plaisir de causer paraîtrait monotone
Si l'on ne se croyait permis
De dire à tout propos du bien de sa personne
Et, pour changer un peu, du mal de ses amis...

Telle est, en quelques lignes, la désignation des deux assises sur lesquelles repose à peu près tout le bazar social: médisance et vantardise.

L'une ne va, d'ailleurs, guère sans l'autre; une médisance est une vantardise mal déguisée.

Il est presque universellement admis aujourd'hui que, pour médire, il faut être invulnérable et qu'avant d'extraire la paille qui fait cligner de l'oeil à sa voisine, l'ophtalmiste a dû prendre la rudimentaire précaution d'essayer à domicile l'efficacité de ses collyres. Et voilà pourquoi les « oculistes » sont légion.

Cela pose à l'incontaminé.

Je censure, donc je suis pur.

Je soigne, j'ophtalmoscope, je prescris, donc je vois clair.

C'est évident.

* * *

Et c'est parfois assez vrai. Pourtant, « parfois » n'est pas l'éternité tout entière, et l'impeccabilité du censeur médisant, comme la clairvoyance du spécialiste, est une règle qui souffre des exceptions.

De là, manque de confiance chez le patient qui s'entête à ne pas guérir.

À ce propos, une historiette que j'ai rapportée de je ne sais quelle caserne.

Un sergent-major aperçoit un pioupiou mal ficelé dont le pantalon retombe de façon trop disgracieuse et forme, au bas des jambes, des plis semblables à ceux d'un accordéon qui s'entr'ouvre.

– Soldat!

– Présent.

– Votre pantalon traîne par terre. C'est-y que, des fois, vous n'auriez pas mis vos bretelles?

– C'est vrai, chef, je n'ai pas...

– Savez-vous donc pas que le règlement militaire vous oblige de porter des bretelles?

– Je le sais, chef.

– Eh bien! Quatre jours de consigne pour vous rappeler que vous devez porter des bretelles.

Un lieutenant passe, pimpant. Il entend vaguement la condamnation, et intervient.

– Sergent-major.

– Mon lieutenant.

– De quoi s'agit-il?

– Mon lieutenant, je viens de punir cet homme parce qu'il n'a pas de bretelles.

– Bien!... Mais vous, sergent-major, en avez-vous, des bretelles?

– Mon lieut... hem! Non, mon lieutenant.

– Deux jours de consigne pour vous rappeler le règlement qui vous oblige à porter des bretelles. Rompez.

Le sergent-major fut puni; mais il s'est longtemps demandé si le lieutenant en portait, lui, des bretelles.

* * *

Et c'est un peu ce qui se passe partout.

Deux chères amies se rencontrent, s'embrassent, en un clin d'oeil se passent en revue des pieds à la tête et de la tête aux pieds, éprouvent l'une et l'autre la même satisfaction de se reconnaître supérieure l'une à l'autre, puis, tout en causant fichus, rubans, chapeaux, lingerie et ce qui s'ensuit, trouvent le moyen de se rappeler l'une à l'autre que leur commune amie Philomène s'habille comme une autruche et qu'elle ressemble même un peu, de profil, à cette étrange couveuse des déserts africains. On ne sait que trop déjà que l'amitié de deux femmes est une conspiration contre une troisième; mais il serait vain d'insister.

Les deux amies s'amusez d'autant plus de leur découverte qu'elle diminue un tantinet Philomène et les augmente d'autant, elles. Diantre! pour découvrir qu'une femme a l'air d'une autruche il faut, n'est-ce pas, être plus dégourdie qu'une autruche.

Les bretelles... Autant rapporter encore un petit bout d'historiette.

L'autre jour, j'attendais le tramway. Comme moi, deux dames faisaient le pied de grue. L'une, toute rondelette, brune et rose, très chic, une mouche au coin des lèvres; l'autre, blonde et sévère, envoilettée de pâle, et le buste entouré d'une collerette que je pris charitablement pour du castor. Deux dames, quoi, pas deux femmes!

La toute-rondelette me parut boudeuse et je l'entendis confier, mécontente, à sa compagne:

– Ces conducteurs de tramway sont d'une grossièreté, ma chère! Figure-toi que...

Moi, je reconnus tout bas qu'il fallait être bien primitif pour ne pas montrer plus d'égards envers d'aussi gracieuses créatures, quoique ces pauvres diables de conducteurs, qui sont là, souvent par des temps de chien...

Un tramway paraît à l'horizon.

Je fais signe de la main; elles font signe de l'ombrelle. Le car stoppe. Elles montent. Je les suis.

La malheureuse voiture publique est remplie comme d'habitude, comme si elle le faisait exprès. Pas l'ombre d'une place.

En voyant entrer les deux dames, deux ouvriers spontanément se lèvent et les deux... dames s'asseoient en continuant de causer, sans plus se soucier de leurs deux galants ouvriers que des trois boules dorées qui surmontent symboliquement la porte d'un mont-de-piété.

Pas un soupir de remerciement chez celles que j'entendais tout à l'heure flétrir l'indélicatesse d'un conducteur de tramway, comme si les conducteurs de tramways étaient seuls tenus à la politesse.

Le car filait toujours, assourdissant. Les deux ouvriers et moi, debout et tous les trois impassibles, nous songions aux bretelles.

Après le carême

Alléluia!

Un je ne sais quoi de la glorieuse auréole du Ressuscité resplendit au front, monte du coeur. La joie, plus franche, semble devoir se maintenir à jamais, comme le ferme propos. Sa durée sera sans doute éphémère; mais sincère est la gaieté qui s'énonce, contenue, parce que véritable et sans arrière-pensée.

Chez les croyants et pratiquants, la satisfaction, souvent peu banale, d'avoir accompli la grande lessive spirituelle est encore rehaussée par le soulagement de sortir enfin de l'endeuillement quadragésimal. Si l'on peut dire que le carême contemporain est assez bon garçon, on peut tout autant observer que l'homme ne se soumet pas de très bonne grâce à la pénitence. Non que la pénitence soit pénible, puisqu'on endure bien davantage pour s'amuser; mais parce qu'elle est humiliante. Nous nous sentons toujours moins de dispositions à nous anéantir dans la cendre qu'à ressusciter et resplendir dans le triomphe. Et puis, on a renvoyé tant de charmants petits projets « après Pâques ».

* * *

Il ne faut pas trop calomnier ce pauvre carême. Même au simple point de vue mondain, il a des droits à notre reconnaissance. La science moderne, à mesure qu'elle s'épure, par une expérience plus douloureusement acquise,

ratifie de son approbation, ici comme ailleurs, les enseignements mystérieux et les salutaires pratiques du christianisme. Le jeûne, entre autres, s'est fait reconnaître d'utilité publique et concourt, avec le clystère et le bistouri, avec le cataplasme et les tisanes, à combattre la souffrance physique et à maîtriser la maladie.

Dans les hôpitaux des deux mondes, la diète se généralise et suffit souvent à ranimer un organisme qui de prime abord semblait lésé, mais n'était que morfondu par le surmenage et se mourait de trop vivre.

On meurt de suringestion et d'indigestion bien plus que de fringale. Les moines et les religieuses, par exemple, se portent d'autant mieux qu'ils sont plus abstinents; et voilà de même pourquoi nous les voyons s'éteindre en paix, très vieux et sans maladies – par obéissance et parce qu'il faut mourir. Ces bons résultats de la modération sont dans l'ordre, et puisque l'homme a péché dans son corps et dans son âme, la religion (*re-ligare*), qui est la voie du retour, provoque aussi le retour à la double santé du corps et de l'âme. L'efficacité de la pratique prouve la vérité du principe.

* * *

Ce dernier carême nous aura, entre parenthèses, démontré qu'il est possible de devenir quelqu'un dans les lettres et l'éloquence tout en demeurant canadien-français.

Les sermons que j'ai entendus, au cours de cette station quadragésimale, m'ont révélé au moins deux jeunes orateurs dont personne, trois mois auparavant, ne soupçonnait l'existence, et dont la parole et la science ont attiré, enthousiasmé et retenu des milliers d'auditeurs tout ébahis de

constater que d'aussi prestigieux prédicateurs se trouvaient chez nous.

Que cet exemple mette du courage au coeur de ceux des nôtres qui sont aussi nés pour devenir grands et qui malheureusement s'étiolent, inutiles, dans la banalité craintive et la routine subie.

Faut-il donc répéter que, dans notre province, ce n'est pas le talent qui manque. C'est le doute qui tue.

S'il pouvait exister, dans le monde intellectuel et moral, une maladie plus pernicieuse que le doute, le diable l'aurait inventée, puisqu'il s'y connaît.

La folie vaut mieux, parce qu'elle croit. Elle n'est que brutale, tandis que le doute est abrutissant. C'est à cette triste affection que nous devons, pour une grande part, notre disette.

Si tous les talents qu'a prématurément tués ce souffle d'enfer avaient rempli sans entraves la mission que la nature leur avait assignée, nous relèverions avec plus de fierté la tête devant l'étranger qui nous demande les noms de nos gloires littéraires et artistiques.

On doute et l'on est vaincu. La foi, dont l'Église n'a pas le monopole, se retrouve à la base de tout effort libre, et l'effort est la seule voie du succès. Partout, penseur, poète, philosophe, artiste, sociologue, politique, orateur, savant de toutes les sciences, vainqueur de toutes les victoires, l'homme, né de l'homme, ne peut réaliser son rêve et triompher que dans les affres du labeur, que dans le martyre des batailles. La vérité d'où vient la gloire souffre violence, mais l'héroïsme de la violence ne peut naître que d'un principe: Croire.

Celui-là qui, par son exemple, par ses travaux et ses succès aura su réveiller de sa torpeur l'énergie nationale et la tirer du doute qui l'engourdit, qui lui aura montré la possibilité du triomphe et le moyen de culbuter l'obstacle, qui aura allumé en des coeurs généreux la généreuse ambition de se produire et la patriotique émulation de donner au pays ce que le pays attend de ses enfants, celui-là pourra se croire utile et se rendre le témoignage de n'avoir pas en vain vécu.

Réflexions catastrophiques

Lorsque les victimes atteignent un nombre suffisamment étonnant, les catastrophes s'imposent à l'attention du monde et donnent parfois naissance à des théories qui paraissent sérieuses.

De nos jours, c'est un peu la mode de dresser des théories et chacun se pose volontiers en docteur: cela décore.

La vanité, l'ambition d'occuper une place dans l'opinion d'autrui, constitue l'élément le plus solide de ces conceptions plus ou moins philosophiques, puisque l'homme demeure, à l'âge mûr, ce qu'il était à l'école; il aime à secouer son gousset devant les copains pour faire sonner ses gros sous.

C'est dire que toutes les théories humaines sont discutables et qu'on peut les discuter sans sacrilège.

Les catastrophes m'ont laissé dans la mémoire deux pseudo-sentences en vogue et qui ne manquent pas de jeter les bonnes âmes dans l'anxiété du doute.

La première montre, dans ces événements tragiques, des châtiments dont la cause réside en l'ultra-naturel; la seconde, au contraire, reproche à Dieu de n'intervenir point pour sauver l'innocence et préserver d'une mort effroyable de respectables personnes dont les qualités et les vertus semblaient mériter un sort meilleur.

Que le dôme d'une église s'effondre à l'heure où les croyants sont réunis pour la prière et que trois ou quatre cents cadavres soient retirés des décombres; qu'une digue se rompe sous la poussée plus forte d'un fleuve grossi par la fonte des

neiges et balaie, irrésistible, tout ce qui s'oppose, maisons ou hangars, arbres et moissons, hommes et bêtes; que le feu dévore, avec le toit qui les abrite, quelques centaines de personnes se pressant à une vente de charité; qu'une longue rame de vingt wagons s'engloutisse en s'abîmant, avec les voyageurs, du sommet d'une rive escarpée ou tourne en bouillie dans une collision d'importance, vous entendez aussitôt les inspirés faire état de l'hécatombe pour consolider leurs argumentations particulières.

Les quelques canailles qui peuvent se trouver parmi les morts permettent aux premiers de dire: « C'est un châtiment et Dieu se venge »; et la pureté des autres victimes autorise les seconds à affirmer que Dieu n'existe point ou qu'il ne s'occupe en rien de l'homme, puisqu'il laisse ainsi périr des personnes susceptibles de servir sa gloire en même temps que l'humanité.

C'est une impasse. Pour contenter tout le monde, Dieu (y parviendrait-il davantage?) devrait, d'une part, préparer des accidents destinés à ne punir que les criminels de bonne marque et choisis pour la circonstance, et, d'autre part, prévenir, avec un soin jaloux, tout ce qui pourrait préjudicier à la vie des innocentes créatures.

Il faudrait donc isoler les bons des méchants, ou imprimer, au front de ceux qui sont condamnés à périr, un signe qui permette aux innocents d'éviter le sort des condamnés, ou encore afficher à la porte du temple, du bazar ou du wagon voué à la ruine, une pancarte qui avertirait les bons de ne pas entrer et qui presserait les méchants de retenir leurs billets. La chose semble difficilement praticable.

Les deux arguments sont aussi peu fondés l'un que l'autre. Dans l'un prédomine la crédulité toute pure en guise

de foi solide; dans l'autre le blasphème tient lieu de raisonnement.

En quelques circonstances, l'aveuglement inhérent au vice peut sans doute conduire un vaurien dans un coin où la mort le guette; mais la raison n'est plus suffisante pour évoquer le *digitus Dei*. C'est une conséquence naturelle d'un mouvement naturel, et Dieu n'est intéressé dans l'accident qu'à titre d'auteur de la nature.

D'autre part, le miracle n'est pas une mesure à laquelle Dieu soit obligé de se soumettre; et s'il lui fallait écouter tous les donneurs de conseils qui lui tracent une ligne de conduite, je me demande si, malgré sa toute-puissance, il parviendrait jamais à sauvegarder sa bonne réputation.

Au reste, ceux-là qui demandent le plus ardemment l'intervention miraculeuse sont souvent les mêmes qui ferment les yeux pour ne pas voir les miracles authentiques.

* * *

Faire intervenir ainsi le ciel dans nos petites aventures terrestres me semble d'assez mauvais goût. La raison proteste, et elle n'a pas tort.

L'absolutisme des lois naturelles est nécessaire à la liberté de l'homme; il concourt à rendre plus impérieuses et plus faciles les précautions qui doivent nous protéger.

Supposons que Dieu s'attache à guider les éléments au gré de sa vengeance et de son amour, et nous ne saurions plus quel parti prendre. Comme nous sommes tous plus ou moins en délicatesse avec l'éternité, nous verrions des guet-apens de tous côtés et nous nous attendrions sans cesse à voir quelque cheminée, mise en branle tout exprès, nous dégringoler sur le

crâne, ou bien, confiants dans le miracle probable ou possible, nous nous lancerions tête baissée dans une foule d'aventures extravagantes d'où nos pauvres anges gardiens seraient parfois bien en peine de nous tirer.

Dans de pareilles conditions, la prudence serait une absurdité, la prévoyance deviendrait impossible et la liberté, paralysée par l'incertitude, s'ankyloserait sur place.

La science elle-même, principe de tout progrès, serait immobilisée par l'impuissance de compter sur la stabilité des choses; et deux fois deux, qui font naturellement quatre, feraient trois ou cinq suivant l'occasion.

Quant à imputer à Dieu la responsabilité du mal ou de la mort imméritée du juste, c'est une théorie blasphématoire que la foi flétrit, comme la raison la repousse.

Bien sûr, l'intelligence humaine préférerait s'attribuer tout le bien réalisé, sans avoir jamais à se reprocher le mal dont répondrait le Hasard, la Fortune ou la Divinité; mais la Vérité, peu flatteuse de tempérament, détruit cette prétention commode et, par l'étude approfondie des causes, reconnaît que l'homme, imprudent, ignorant ou dévoué, demeure responsable des catastrophes dont il est victime. On n'a qu'à chercher pour trouver la crevasse négligée, la poutre pourrie qui cède, le chiffon pendu trop près des flammes et le signal incompris d'un malheur.

Sans doute, existe-t-il encore des forces insoumises dont le déchaînement normal multiplie les perturbations imprévues; mais l'homme, qui doit tendre à la perfection puisqu'il est perfectible, doit aussi s'appliquer à dompter les forces qui s'opposent à l'épanouissement de sa liberté parfaite, et il ne sera lui-même qu'au jour où, de victoire en

victoire, il sera redevenu le roi de l'univers. Il chemine vers ce but; mais la route est encore longue.

Le point

Guillaume II, le royal déséquilibré qui visait au sublime et n'atteignit qu'au grotesque, professait qu'avec la France il faut frapper vite et fort.

Cette théorie germanique a, naturellement, fait le tour de la presse, et les politico-journalistes en ont publié de multiples fantaisies, comme si l'Empereur des Teutons avait découvert une neuvième vérité. Sa découverte n'en valait pourtant pas la peine et, malgré son petit air croquemitaine, est indigne d'un chef. Tout au plus serait-elle concevable chez un troupier. Car un simple soldat, dans la mêlée, tape dans le tas, s'escrime ferme et cogne dur. Si le pioupiou ne culbute pas l'adversaire, l'adversaire le culbute, et c'est dans l'ordre. « Vite et fort » peut donc constituer la consigne du soldat. Mais chez le chef, qu'il soit prince ou caporal, la précipitation entraîne à des fautes qui mènent à la défaite, et le principe de frapper vite et fort ne peut manquer de conduire à d'abominables abus. L'histoire condamne ces deux conclusions, parce que la conscience populaire a de tout temps flétri l'oeuvre des imbéciles et des bourreaux.

Un chef digne de ce nom s'efforce, non pas de frapper vite et fort, mais de frapper juste, c'est-à-dire au point. C'est ce qu'ont fait tous les grands guerriers; et Guillaume II d'Allemagne pourrait, sans forfaire et sans trop se rapetisser, suivre les leçons d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Duguesclin, de Jeanne d'Arc et de Bonaparte.

Je n'insiste pas, puisque les extravagantes fanfaronnades du Kaiser à la moustache en bataille ne me soucient que moyennement. Le « point » m'intéresse davantage, c'est-à-dire la nécessité de frapper juste.

* * *

De tous les vainqueurs d'antan, nul peut-être autant que Bonaparte n'eut ce génie de frapper juste, de découvrir ce que j'appellerai le centre de gravité d'une position, de s'en emparer, de s'y maintenir et d'y vaincre – un contre tout le reste de l'univers. Le petit Corse ne faillit guère à cette tactique et Waterloo, loin d'être une exception, me semble au contraire une preuve de plus. N'eût été l'interprétation fautive ou coupable des ordres donnés, le vieux sol inviolé de la brumeuse Angleterre aurait inmanquablement et à son tour frémi sous le sabot du cheval de l'Empereur, comme l'Autriche et l'Italie, et les vieux décorés d'Austerlitz auraient sans aucun doute dormi leur glorieux sommeil parmi les tombes royales de Westminster. Et Dieu seul sait ce qu'il serait advenu, en pareille occurrence, du peuple canadien...

Voyez aussi Jeanne d'Arc, la gracieuse Pucelle, à qui la légende, le christianisme et la poésie ont fait une triple auréole de merveilleux, d'idéal et de sainteté, s'acharner, avec la persévérance d'une voyante, à grouper ses troupes éparpillées par la défaite et les maintenir compactes dans une seule et même ville. Étudiez avec attention les diverses positions occupées par les deux armées ennemies; considérez en même temps la géographie militaire de l'époque. Si vous avez la moindre notion de l'art de la guerre, vous constaterez avec étonnement que cette douce vierge dépourvue

d'instruction et bardée de fer avait trouvé, quoi? le point unique d'où dépendait la victoire.

Il ne s'agissait ni de frapper vite, ni de frapper fort, mais de frapper juste; et voilà pourquoi Jeanne-la-Sainte est aussi Jeanne-la-Guerrière. Au reste, ce n'est qu'en frappant juste qu'on frappe vite et fort.

Et demain, quand les royaumes et les peuples du vieux monde, exaspérés par la fatigue d'attendre, par la contrainte des haines accumulées, se rueront les uns contre les autres, avec l'horrible matériel de destruction que la science leur aura procuré, la victoire dépendra, comme toujours, d'un point unique. J'ose même croire que tout se passera comme il faut parce que, me suis-je laissé dire, la France ne doit pas disparaître.

* * *

Et ce point mystérieux ne se trouve pas seulement sur les champs de bataille. L'observation le découvre tantôt à droite et tantôt à gauche; mais c'est toujours lui qui détermine le triomphe ou la défaite, le revers ou le succès, partout.

Méditez, quand vous en aurez le loisir, l'esprit du christianisme. Vous verrez que son divin fondateur a établi son empire sur ce point mystérieux; il a su s'emparer de l'humanité par le seul sentiment qui ne meurt pas chez l'homme: l'amour.

On a vu, plus tôt et plus tard, des réformateurs puissants s'évertuer à asseoir leurs théories sur l'ambition personnelle, l'orgueil, le matérialisme, la soif de l'indépendance ou des richesses, la force brutale. Et tous sont tombés tandis que Lui demeure toujours fort, parmi la fragilité des autres forces, et

toujours Dieu, dans la succession des dieux éphémères que le caprice ou le dévoiement du peuple couronne un jour des lauriers de l'apothéose et qu'une autre réaction sentimentale culbute ensuite au sein des sanglots, de la disgrâce, de l'impopularité, de l'oubli.

* * *

Le même phénomène se produit partout, parce qu'il est naturel et jusque dans les arts.

Vous avez vu des tableaux et des marbres dont le détail, merveilleusement parfait, vous laissait indifférent jusqu'à ce qu'un véritable artiste fût venu, d'un coup de brosse, d'un coup de ciseau ou d'un coup de ponce, exprimer la vie de cette masse inerte et vous forcer à dire: C'est beau. Pourquoi? Parce que le coup de brosse, le coup de ciseau, le coup de ponce a été donné, non pas vite ni fort, mais juste. Au point. Tout l'art est là.

Tout de même dans les lettres, et je sais des livres et des bouts d'écriture bourrés de fautes et d'absurdités, qu'on relit sans cesse avec une joie toujours renouvelée, qui charment, tandis que d'autres, très correctement construits et écrits suivant toutes les règles de la grammaire et de la littérature, conservent essentiellement le don d'assoupir et d'ennuyer.

Et que si vous voulez en savoir la raison, cherchez le point.

* * *

Dans les simples affaires, même phénomène toujours. À côté d'un bûcheur, d'un acharné qui, malgré ses calculs, ses

combinaisons, ses recherches et ses ingéniosités, peut à peine joindre les deux bouts, vous apercevez un bonhomme qui n'a pas l'air de grand-chose, mais qui n'a qu'à s'occuper d'une affaire pour qu'elle réussisse au-delà de toute attente et qui parvient, en quelques années, à se bâtir une fortune dont les héritiers se chargeront plus tard d'apprécier les avantages. Pourquoi cette différence? Parce que l'un ne sait pas ce que l'autre sait: trouver le point.

* * *

Dans un ordre d'idées moins élevées, mais encore bien humain, reluquez-moi ce dandy qui a dépensé quelques centaines de dollars pour s'attifer splendidement et qui vous semble ficelé comme un chameau, tandis que, un peu plus loin, vous rencontrez un petit employé de rien du tout, qui fait tellement chic en sa modeste tenue que vous jureriez apercevoir le descendant d'un authentique marquis. Cherchez le point, comme lui l'a trouvé...

Voyez encore cette jolie brune qui fréquente bals et théâtres, conférences et villégiatures, pour trouver le fameux « idéal » et qui finit nonobstant par coiffer Sainte Catherine, alors que sa blonde voisine, qui ne se répand guère dans le high-life où l'on flirte et potine à outrance, sait dénicher, quand l'heure est venue, un brave homme de petit mari créé tout exprès pour elle... Cherchez le point, vous dis-je.

C'est parfois l'histoire de l'ambitieux qui court vainement après la fortune par monts et par vaux, tandis que son camarade l'attend avec patience dans son lit; et c'est parfois l'histoire de la bonne vieille tortue de La Fontaine qui s'en va sans arrêt jusqu'au bout, tandis que son agile compagnon, le

lièvre, trop confiant en sa course, s’amuse à gambader dans le serpolet, et perd la gageure.

En toute chose, croyez-m’en, il ne faut pas chercher à frapper vite et fort, mais juste – n’en déplaie à tous les Guillaumes – puisque le génie, dont on n’a pas encore pu déterminer le siège, pourrait bien résider en cette merveilleuse faculté qui permet, au bon moment, de trouver le point.

Après les fêtes

Le bonheur dit: Je cherche l'ombre.

Après quatre jours de jubilé, les grrrgrandes fêtes sont finies.

Chars historiques ressuscitant, pour l'édification des contemporains, ce qui fut la gloire des générations passées; allégories synthétisant d'une façon matérielle, et pas toujours perlée, l'immensité des progrès réalisés par une humanité qui cherche et par un pays qui grandit; guerriers de tout uniforme venus de toutes les garnisons et de tous les Invalides, vétérans glorieux à qui la cadence revigorante des fanfares militaires donne un renouveau de vigueur martiale; associations de toute sorte et de tout nom affirmant crânement leur existence et leur vitalité – tout a défilé. Tout, au passage, a recueilli les applaudissements des foules accourues pour voir et pour applaudir – et tout a disparu.

Les feuillages appendus ci et là, sur le parcours de la procession géante, en signe de liesse, se sont desséchés et sont tombés en tachetant de mordorures la monotonie des routes grises; les ornements disparates conventionnellement chargés de faire croire au peuple qu'il est en belle humeur, guirlandes de papier multicolore, lanternes multiformes, oriflammes, banderoles, écussons et drapeaux ont été jetés au dépotoir ou réemmagasinés pour une autre grrrgrande fête.

De vos jardins fleuris

*Fermez les portes;
Les myrtes sont flétris,
Les roses mortes.*

Depuis, Louissette, qui ne soupçonnait guère l'avenir, a fait comme les myrtes et roses. Elle est morte, tandis que, de chute en chute, sa chanson aboutissait au répertoire des boutiques et des orgues de barbarie. En voyant tout à l'heure nos rues encombrées des débris souillés de ce qui fit belles nos fêtes du jubilé, le refrain m'est revenu... Pauvre Louissette!

* * *

Les lendemains de fêtes ne sont pas gais; ils disent trop le néant de l'homme et son impuissance. C'est une humiliation, et nous n'aimons point danser sur ce pied-là. Durant les préparatifs, la prévision des joies possibles ranime l'énergie chancelante; tant que durent les fêtes, c'est l'oubli du « moi » perdu dans le brouhaha des tapages extérieurs; après, c'est la déception d'avoir attendu ce qui n'a pu venir. Tout compte fait, l'espérance valait mieux.

La couronne de lauriers, qui se bronze et se fane après avoir frangé d'une ombre de gloire le front du triomphateur, dit ce que disent les pétales de roses éparpillés au matin sur le parquet ciré des salles de danse, les tronçons de toile retenant encore, avec quelques lambeaux de papyrus, les restes d'une inscription louangeuse, et les étuis carbonisés des pièces pyrotechniques dont l'âme lumineuse s'est anéantie dans la splendeur sans retour d'un soir étoilé – que le bonheur réside ailleurs.

C'est pourquoi la vie, momentanément activée par l'espoir du mieux rêvé, reprend, quand tout s'est tu, plus lourdement son cours; c'est pourquoi la caravane lente est plus lasse au matin, lorsqu'au sein brûlant des sables sans horizons de verdure elle recontinue sa marche monotone, après l'ivresse fugitive d'une nuit poétisée par la danse endormie de l'armée légère, par le rugissement lointain des lions qu'énerve le reflet des feux d'alfa, la voix des chameliers rudoyant leurs montures ou la prière que clame en mineur le muezzin recueilli.

* * *

J'ai toujours admiré la persévérance avec laquelle on s'efforce, au cours de ces fêtes officielles, de se faire croire à soi-même qu'on s'amuse. S'il m'était permis de parler franc, je dirais que, pour ma part et pour tant d'autres que je connais, je ne m'embête nulle part aussi volontiers qu'à ces défilades organisées pour divertir les populations. Et s'il est une chose entre toutes propre à épater, c'est bien de constater qu'après avoir participé à l'un de ces spectacles d'où l'on revient d'habitude avec une migraine de huit jours, on ait encore le courage d'y retourner. Le phénomène serait inexplicable si, plus haut que l'ennui de recevoir des coups de coudes dans les côtes, des coups de talons sur les orteils ou des coups de soleil sur le crâne, ne planait l'illusion du petit triomphe possible et des louanges provoquées par un bout de ruban mis à point, un sourire gracieux, un regard caresseur, un joli profil, un buste cambré *secundum artem*, des mains de marquise, des pieds de cendrillon – toutes choses qui ne sont pas faites pour être ignorées.

Quant aux messieurs, il en va différemment. La galanterie leur commande d'admirer ce qu'on veut qu'ils admirent, sinon les rubans et les bijoux, les soies et les linons, les bouillonnés et les tulles, à quoi ils ne comprennent rien, du moins le sourire et le regard, les jolis profils et les bustes harmonieux, les mains fines et les pieds mignons. J'en sais même qui s'acquittent de leurs obligations jusqu'au point de reluquer le rebord dentelé des blancs jupons, mais si peu.

* * *

J'aurais mauvaise grâce d'insister davantage puisque j'ai rencontré, dans ces réjouissances publiques et dans la foule, trop d'amis et d'agréables connaissances pour longtemps continuer sur ce ton. Je tenais simplement à noter que le tapage ne fait pas le bonheur et que la joie paisible de causer quelques minutes avec Jeannette me semble mille fois plus désirable que l'émotion de se tenir durant trois heures debout sur le bord d'un trottoir à regarder des *ballounes* de feu monter dans le ciel noir.

Eh oui! j'aurais pu le dire plus tôt, mais je n'osais pas.

Journalisme exotique

Il est, sous le soleil,
Des choses bien étranges.

Entre la Chine et le Diable-Vert existe un pays charmant, tout jeune, si jeune qu'il n'a même pas encore de Conservatoire.

Le nom de ce jeune pays n'importe guère; je veux simplement, aujourd'hui, vous parler de sa presse. Car ce jeune pays possède une presse et cette presse, à part trois ou quatre journaux qui font ce qu'ils doivent, est bien la plus cocasse des presses qu'il soit possible d'imaginer.

Figurez-vous d'abord que la population de ce jeune pays se divise en deux camps ennemis, désignés par des couleurs; d'un côté les Jaunes, de l'autre les Violets. Les Violets prétendent avoir le monopole du vrai; et les Jaunes prétendent la même chose. Ceux-ci n'ont pas de programme, ceux-là veulent tout le contraire. Enfin, chaque parti possède un nombre plus ou moins considérable de journaux qui se chamaillent en conséquence.

Dans les discussions qui naissent fatalement d'une semblable divergence d'idées et de couleurs, les principes ne viennent que rarement sur le tapis. Au reste, la discussion des principes exige des études spéciales. Comme le pays est jeune encore, les fortunes y sont rares et, par suite, les moyens d'étudier sont aussi limités. Mais l'ignorance d'une question n'est pas une raison suffisante pour s'abstenir de la discuter; aussi le premier farceur venu s'avise-t-il, du jour au

lendemain, de dissenter de n'importe quoi avec n'importe qui: ce n'est pas tant une question de cervelle qu'une question de toupet.

Chez nous, Canadiens, nous pensons que la meilleure manière de prouver qu'on a raison, c'est d'être déraisonnable, et nous croyons de même que le mensonge qui ne se réfute pas n'est pas un mensonge. Là-bas, on simplifie: celui qui crie le plus fort est le vainqueur: c'est lui, comme on dit, « le coq ». Les coqs, là-bas, sont nombreux.

La disette d'arguments se compense d'ailleurs par la richesse du vocabulaire – je parle toujours du pays de là-bas – et la moindre polémique y dégénère d'habitude en joute, pas toujours propre, où l'on échange une foule de mots souvent très raides.

On se croirait naïf de s'abrutir à fureter dans les bouquins pour compiler des preuves quand il suffit, pour rouler son adversaire, de dire qu'on refuserait de le loger avec les chiens ou de le déclarer bon tout au plus à déterrer des glands avec son nez.

Jamais une discussion quelque peu soignée ne se clôt sans un échange d'épithètes écrasantes, et le *nec plus ultra* du genre consiste à accoler au nom de son rival un sobriquet vulgaire ou quelque surnom trivial. On l'appelle, par exemple, Ficelle, Pistolet ou Girouette, et les bornés de ce pays-là trouvent ça très drôle.

On comprend qu'en de pareilles conditions les affaires publiques fonctionnent à la va-comme-je-te-pousse, et que...

Mais revenons à nos moutons.

* * *

Dans les autres pays, par exemple chez nous, Canadiens, le journaliste est d'habitude un philosophe doublé d'un savant, docteur ès-multiples-choses et qui, progressivement, à force de répandre la science à plein journal, élève le peuple jusques à l'entendement des beautés immatérielles du Vrai, du Juste et du Beau. Dans le jeune pays qui nous occupe, il n'en va pas de même: le journaliste, qui n'a guère étudié la philosophie que dans Paul de Kock ou Montépin, s'attache surtout à se mettre lui-même au diapason de tout ce que la plèbe peut contenir de plus abject et, lorsqu'il a réussi, son âme est satisfaite; il appelle ça « démocratiser le journalisme ».

La pratique journalière d'une telle profession ne peut qu'ennoblir le caractère et je n'étonnerai personne en disant que chacun de ces « démocratisateurs », fort de sa glorieuse besogne, devient rapidement d'une suffisance telle qu'il se croirait volontiers le tailleur de la pierre angulaire sur laquelle reposent les univers et les mondes. À l'entendre, vous diriez qu'il donne quotidiennement à l'étoile du soir le signal de resplendir au sein des ombres embrumées du crépuscule ou qu'il a pour mission spéciale de secouer périodiquement le globe terrestre afin d'en précipiter les mécréants, comme fait un jardinier de ses pommiers qu'il entend débarrasser des chenilles.

Aussi ne faut-il pas brusquer ces messieurs, nom d'un petit mouton! L'intrus qui s'y frotte, quand il serait vieillard en cheveux blancs comme neige ou savant pâli par l'étude, est considéré comme un bâton dans une roue de bicyclette – et traité de même. Au reste, ces journalistes de là-bas ont des principes; il le disent, ils y tiennent, et c'est en vertu de ces principes que jamais un adversaire ne peut avoir raison, que

tout ce qu'il dit doit être sottise, tout ce qu'il fait, gaffe, et tout ce qu'il publie, ramassis de barbouillages indignes de l'approbation d'un honnête homme. Jamais journal Jaune-serin ne commettrait donc la bévue de reproduire, autrement que pour le dénigrer, le moindre article d'un écrivain Violet: ce serait se compromettre aux yeux du lecteur à qui, depuis des années, on s'efforce de faire comprendre que, seul, le Jaune s'alimente directement aux magasins généraux du bon sens, de l'intelligence et de la vérité. En revanche, tout ce qu'on a fait soi-même est bien fait et parfait.

Pour faire comprendre combien cette conviction est profonde, une historiette arrive à point:

Certain journaliste du pays situé, comme vous savez, entre la Chine et le reste, était donc un jour en train de culotter sa pipe lorsqu'un quidam vint lui dire poliment:

– Monsieur le rédacteur, vous avez récemment annoncé qu'un nommé Gédéon-Léandre-Alexis Goffinz a été arrêté pour assassinat, condamné, puis pendu.

– Hum!... attendez... oui! parfaitement : je me souviens. C'était...

– Eh bien! monsieur le rédacteur, ce Goffinz, c'est moi!

– Ah! curieuse coïncidence! Et vous voulez?

– Je voudrais vous prier de rétracter.

– Rétracter! s'écrie le rédacteur en déposant sa pipe, rétrrracter? Mais, mon cher monsieur, vous n'y pensez pas! J'ai des principes, moi, et je ne rétracte jamais, non jamais!

– Cependant...

– Inutile d'insister, Monsieur Goffinz, ce que vous me demandez est impossible. Seulement, hum! seulement, je puis, si vous voulez, publier qu'effectivement vous avez été

arrêté pour assassinat, condamné, puis pendu, mais que la corde a cassé...

* * *

Pour être cassants lorsqu'on les taquine, et solidement à cheval sur les principes, ces écrivains exotiques ne savent pas moins s'émouvoir à l'heure propice et manier l'éloge au bon moment: je dois même ajouter que lorsqu'ils louangent, le public en a pour son argent.

Le moindre débutant devient facilement sous leur plume l'émule d'Hugo, de Gustave Doré, de Coquelin, et si les temps modernes ne suffisent pas, Homère et Démosthène devront secouer la poussière de leurs tombes séculaires pour venir s'incliner et rendre hommage.

Certes, l'éloge est un stimulant. Encore faut-il qu'il équivaille au mérite: sinon, ça sent le boursoufflé lorsque ça n'empeste pas le saltimbanque ou la réclame payée d'avance.

C'est du moins ainsi qu'on raisonne chez nous, où l'on ne se gêne pas trop pour recommander par exemple aux piètres rimailleurs d'élever plutôt des poules. Dans ce curieux pays là-bas, ce n'est plus ça: on loue jusqu'à ce que tout en craque. Et si ça craque, dame, tant pis! C'est parce que ça devait craquer.

Les Jaunets, par exemple, se donneront ou recevront un jour pour mission de « boomer » (c'est leur mot technique) de *boomer* un jeune fabricant d'acrostiches qui « en » produit deux par semaine à l'aide du dictionnaire de rimes. Ils feront tant de vacarme autour du nom de leur nourrisson que les plus rassis se croiront obligés de concevoir que le pays est à peu près doté d'un grand poète.

De son côté, l'homme aux acrostiches se sentira grossir, s'achètera peut-être une canne, se fera graver des cartes de visite: la gangrène de la vanité se répandra dans sa cervelle et le pauvre finira par devenir pédant, c'est-à-dire la plus sale bête qu'on puisse trouver sous le soleil, à l'exception peut-être des coquerelles et des butors.

Et tout ça, parce que quelques journalistes flagorneurs n'ont pas voulu dire la vérité, signaler franchement, avec les qualités, les défauts que l'étude et le travail auraient pu corriger.

* * *

Je termine par une autre historiette. Cela se passe toujours là-bas, au jeune pays entre la Chine et le reste. Un jeune gaillard avait « appris » le violon. Poussé par son professeur, il avait joué dans un concert d'amateurs, puis dans un autre concert d'amateurs. La presse du pays l'entreprit et fit tant et si bien que le jeune homme, tout au plus de force à faire braire une ânesse, se crut mûr pour Paris. Il s'en fut donc en la Ville-Lumière avec une grosse liasse de coupures de journaux glorifiant ses arpèges. Il comptait, avec un tel bagage, entrer tout droit à l'Opéra. Trois semaines plus tard, son père recevait un bout de lettre... « Le chef d'orchestre à qui je me suis présenté m'a dit que je ne savais même pas tenir mon violon et m'a conseillé de scier du bois. En conséquence, envoyez-moi \$150 pour le retour. »

Et voilà!

Je sais combien les choses bizarres qui se passent en lointains pays ont des charmes pour ceux qui n'ont pas voyagé. Cela permet de comparer. Je n'hésite donc pas à

croire qu'après aujourd'hui vous éprouverez une grande joie de constater que vous lisez un journal écrit ailleurs que dans cet étrange pays situé quelque part, entre la Chine et le Diable-Vert.

Nos caniches

Une gentille chroniqueuse nous racontait, l'autre jour, l'aventure survenue à un couple de fiancés. La jeune promise avait un chat qu'elle aimait fort; le jeune futur avait un chien qui le suivait partout. Au cours d'une visite, le chien du futur se prit de querelle avec le minou de la promise, et lui flanqua tant de dentées que les trois quarts en étaient de trop. Le tout se termina par une prise de becs de raisonnables dimensions, c'est-à-dire que la jeune fille envoya son futur au balai, et que le futur jura ses grands dieux de ne plus revoir la demoiselle.

L'aventure est morale, puisqu'elle montre combien les apparences peuvent jouer de vilains tours. Le mieux est de constater que notre société, qui veut paraître au plus haut point policée, se laisse gagner par l'exemple venu de Londres ou de New-York, et manifeste chaque jour davantage, pour les quadrupèdes, une amitié qui va parfois jusqu'au grotesque.

Les chiens surtout, les infects caniches et les puants barbets, deviennent la coqueluche des gens qui singent les modes exotiques jusqu'en leurs détails les plus baroques, et l'heure viendra sans doute où nous aurons, nous aussi, des coiffeurs, des modistes, des tailleurs, des valets en livrée, des docteurs, des croque-morts et des cimetières de chiens.

N'est-ce pas culbutant?

Je conçois, en mes heures de tolérance, qu'une célibataire mal résignée à son infortune s'efforce d'oublier les affres de

l'asseulement et dorlote comme sa géniture un angora ronronnant et soyeux; je conçois encore qu'une vieille radoteuse, en vertu du proverbe, recherche ses semblables jusqu'au point de s'énamourer d'un perroquet bavard, et que cette sympathie de perruche à perruche s'accroisse à mesure que se fusionnent les caractères. Mais je ne puis admettre que des fiancées, des nouvelles mariées, des petites mamans toutes neuves, des dames pas vieilles filles et pas radoteuses du tout, se mettent en frais de bichonner de sales toutous, de leur prodiguer des caresses à rendre jaloux le fiancé le plus rudimentaire ou le mari le plus glacial, et de répandre sur tout cela des baisers qui tournent en fricassée de museaux.

* * *

Il faut avoir des égards pour les animaux. Ils sont nos serviteurs et méritent, à ce titre, qu'on les traite convenablement. J'applaudis même aux efforts dirigés en ce sens contre l'instinctive brutalité de l'homme, et j'admire les lois qui menacent de prison le maquignon stimulant sa rosse au moyen de poivre rouge ou le gamin courtaudant son bouledogue pour le rendre plus apte à la bataille.

Le dernier des insectes lui-même, à mon avis, mérite le respect de l'homme, parce qu'il existe, et parce que le seul fait d'exister comporte le droit de vivre dont on ne peut frustrer même un insecte sans des motifs recevables. Mais ce respect et cette déférence ne se comprennent que dans la mesure où ils permettent à la brute d'être plus complètement libre de vivre sa vie propre et de s'occuper plus paisiblement de ses fonctions dans l'univers.

Qu'on laisse donc au chien le soin d'aboyer aux maraudeurs, de garder les troupeaux, de débouquer le chevreuil ou d'aider les vidangeurs à supprimer les carcasses diverses qui déparent la splendeur de nos jardins publics. C'est son métier, comme c'est le rôle du scarabée de fureter dans une foule de choses d'où l'on ne devrait point le tirer pour en faire un ornement de toilette féminine.

* * *

Voilà ce que semble proclamer le bon sens. Par malheur, la bêtise et le mauvais goût prédominent et, en maints endroits, le chien règne.

On le choie, on le savonne, on l'embaume, on l'habille, on lui met des bijoux, des dentelles, des velours et des rubans; on lui donne sa couchette, ses serviteurs, ses menus et jusqu'à ses cartes de visite. Vous verrez un jour quelque vieille folle ou quelque jeune écervelé s'aviser de faire apprendre au chéri le chant, la danse, sinon l'anglais, le violon et la peinture à l'huile.

* * *

Me demanderez-vous quelle est la cause intime de cette chiennomanie?

Les chiennomanes sont de deux sortes: les premières font ainsi parce qu'elles ont vu faire ainsi dans le grand monde; elles appartiennent à la famille des singes et donneraient à croire que la darwinisme n'est pas complètement faux. Pourvu que l'exemple leur vienne d'en haut, elles suivent. J'en connais qui porteraient des colliers de cornichons

naturels ou se piqueraient des arêtes de morue dans le cartilage du nez, pourvu qu'on leur en donnât l'exemple « d'en haut ».

Les autres, c'est-à-dire ceux et celles de la seconde catégorie, sont pis que cela. La plus noble des facultés du coeur, c'est d'aimer, et la plus suave expression de l'amour, c'est la charité, l'abnégation de soi-même au profit du pauvre.

Or, de nos jours, le riche, en général, hait le pauvre; il le rejette comme un fruit dont on a pressuré la sève, et, pour que le pauvre n'encombre plus, pour que sa misère ne vienne plus faite tache au sein d'un monde qui veut jouir sans que rien ne lui rappelle ses devoirs, on s'efforce de le reléguer loin des riches, de le faire disparaître, dans des asiles ou tout au moins dans l'ombre.

Le coeur humain demeure quand même avec sa puissance d'aimer, de se dévouer; faute d'objet plus digne, cet amour sans but se donne instinctivement un but. Et c'est le chien. Le caniche s'installe à la place du pauvre qu'on isole, et Lazare quête sans espérance les miettes qui tombent de la table opulemment servie.

Il ne s'agit plus d'une simple bêtise, mais d'un crime, d'un blasphème proféré par une société repue qui se moque de la misère en déversant sur des brutes les largesses qui reviennent au pauvre, puisqu'il est malheureux et souvent victime.

Et pendant que de nobles dames et de gentes filles riches se ravalent au point de prostituer leurs baisers à des animaux immondes, qu'elles entourent leurs barbets d'une affection que la plus affectionnée des chiennes n'éprouve pas pour sa chiennaille, qu'elles dépensent pour ces animaux des sommes

assez folles, des milliers de mendiants qu'émandent en vain la nourriture qui leur serait nécessaire pour apaiser la faim qui les torture, des femmes épuisées travaillent jour et nuit pour empêcher leur marmaille de trop pâtre, la triste armée des miséreux grommelle et se renforcit, les grèves se multiplient de toutes parts et menacent la tranquillité bourgeoise.

La chienomanie est un chancre né des fumiers de la ploutocratie.

Lorsqu'une époque voit se réaliser de semblables choses, les tireuses de cartes et les clairvoyantes peuvent à coup sûr prédire de mauvais jours, sans crainte de se tromper. C'est dans l'air.

Et lorsque, enfin, la tourbe immense des affamés se précipitera de colère sur le palais du riche et sur le temple où pourrissent ses idoles, afin de prendre part à la formidable curée de la revanche, on ne saura trop s'il faudra applaudir ou maudire.

Ne sera-ce pas la récolte ensanglantée de ce qui fut semé?

La vertu

Une certaine brute de l'antiquité (en latin Brutus) s'est un jour écriée: « Vertu, tu n'es qu'un mot. » Depuis, la Brute a fait école et les siècles subséquents, et surtout le nôtre, ont vu toute une ribambelle de petits brutillons répéter à la queue leu leu, sur tous les tons de la gamme, en si bémol, en ut, en fa dièse. La Vertu n'est qu'une blague, en vérité.

Les plus calés de la bande ont même mis cela par écrit, et les libraires ont ramassé des tas d'argent en publiant ces sornettes, puisqu'il est entendu que le sornettisme rapporte gros. Le peuple est maintenant convaincu de la chose: la Vertu, c'est de la blague.

Je suis naturellement rébarbatif à ce que dit, pense, écrit ou décide le commun des mortels, et je ne partage qu'à demi cette façon d'envisager l'histoire naturelle. Tout en concédant volontiers que l'homme est « une drôle de bête », je ne saurais me résoudre encore à jeter aux bises mortelles de l'incrédulité mes illusions joviales, mes printanières croyances et mes humbles convictions du vieil autrefois. À mon avis, la Vertu n'est pas un vain mot, non plus qu'un mythe; c'est même mieux qu'une momie ligotée de bandelettes pharaoniques et s'effritant au milieu du solennel mutisme d'un musée d'ethnologie; je la tiens pour un fait, une entité, une vérité vraie, vivante et magnifique – magnifique parce que vivante. Et je crois qu'en cherchant à dépister en cela le flair de l'humanité, messieurs les disciples de Brutus rendent un bien mauvais service au genre humain.

Car le genre humain ne vit pas de phrases sonores et de théories plus ou moins libératrices, il s'alimente aussi de justice; et c'est une injustice que de refuser l'existence à la Vertu.

* * *

Là s'arrêtent à peu près mes convictions; et j'admets volontiers que si la Vertu, comme vertu, subsiste et demeure, ceux qui demeurent avant tout vertueux sont bigrement rares et qu'un pays de dix, de vingt ou de quarante millions d'indigènes doit s'estimer heureux s'il compte dix quarterons ou seulement sept douzaines de ces braves phénomènes.

Nous devons donc nous tenir en garde contre deux faussetés: la première qui assèche l'âme en nous faisant croire à l'inexistence d'une force morale sur laquelle le monde peut s'édifier, et la seconde, qui nous précipite en des méprises fâcheuses en nous portant à vénérer comme vertueux des faquins hypocrites, des nitouches mielleuses ou des scélérats carabinés.

* * *

Mais alors, comment s'y reconnaître?

Oh! c'est raide à dire.

La jeune femme qu'on voit à l'église, chaque dimanche, proprette comme un petit vison, pas curieuse pour deux sous et faisant avec modestie tourniqueter son chapelet de nacre en contemplant la voûte du temple, cet agréable spectacle n'est-il pas d'un chérubin concentré sous son enveloppe mortelle et

mis en notre vallée de pleurs, de haine et de bataille pour nous enseigner la paix, le sourire et l'amour?

– Pas toujours, hélas! Enlevez-lui son gant à cette charmante dévote, et vous constaterez peut-être que cette douce main a des griffes.

Et l'autre, cet austère monsieur qui, lorsqu'il pérore du sommet d'un husting électoral, proclame de si jolies choses sur l'altruisme intégral et sur le patriotisme désintéressé, n'est-il pas la personnification de la parfaite abnégation et la synthèse harmonieuse de tout ce que des citoyens raisonnables peuvent exiger de leur représentant au conseil de la nation?

– Heu!

Et l'autre, cet apôtre enflammé d'une quinzaine de sociétés philanthropiques, émancipatrices, humanitaires, égalitaires ou autrement bienfaitantes, qui vous sollicite si véhémentement à vous solidariser contre une organisation sociale où les gros dévorent les petits dans un *struggle-for-life* angoissant, ce frère insigne des moins gros, des délaissés, des humbles et des parias, n'est-il pas le même qui, pour n'avoir plus à soutenir son vieux père impotent, l'a flanqué à l'hospice ou l'a fait incarcérer comme maniaque? Il lui ressemble diablement.

Et cette bonne mère de famille qui sermonne si vertueusement ses fillettes parce qu'elles ont dansé en rond, cette prude maman n'a-t-elle jamais assisté à des représentations très, très théâtrales, où des fillettes, pas toujours très jeunes, disent et dansent des choses trop rondes?

Hélas!

Et moi-même qui, de ma plus calme écriture, dénigre avec tant de calme mon prochain, ne suis-je pas, au moins, pour

user du style en vogue chez nos grands romanciers, « le *nec plus ultra* de la perfectibilité réalisée », ou « le nectar ambrosiaque des plus aromatiques serres-chaudes de l'impeccabilité »?

Hum!

* * *

En croyant à l'existence de la Vertu en soi, nous ne devons donc pas nous presser de distribuer à gauche et à droite des prix et des premiers accessits de vertu. Soyons charitables envers tous, parce que nous avons tous besoin d'être traités charitablement. Cependant, ne soyons pas dupes.

Songeons que le Christ, qui connaît l'humanité, pour l'avoir créée et pour l'avoir ensuite rachetée, nous recommande d'avoir, avec la simplicité de la colombe, la prudence du serpent. Rappelons-nous que, si la Vertu réside quelque part, ce doit être dans le cœur de celui-là qui sait l'homme pétri de fange et d'imperfections, mais qui continue quand même d'aimer l'humanité en s'efforçant, par sa douceur, son aménité, ses bons offices, sa jovialité sans raideur, ses remontrances sans aigreur, ses critiques sans fiel, et sa tolérance envers les pauvres bougres qui succombent septante fois par jour, de gagner ces pauvres bougres à la bonne cause, au lieu de les effaroucher par sa rigidité cadavérique, sa maussaderie répugnante ou ses sentences de fer battu.

Les rois se meurent

« Lorsque Jésus fut né en Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des mages vinrent de l'Orient... Ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, se prosternèrent pour l'adorer et lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

C'est ainsi qu'en son évangile, saint Matthieu nous décrit ce poétique épisode de la vie du Christ et la Salutation de ses premiers adorateurs.

Depuis lors, l'Église célèbre annuellement la commémoration de cet événement joyeux, et le jour des Rois fut longtemps chômé, dans les foyers chrétiens, par un grand repas de famille.

Le dessert traditionnel en cette circonstance était un gâteau de fine fleur, contenant une petite fève. Et le gâteau, tranché soigneusement en parts égales, se distribuait aux convives, et celui qui, dans son assiette, trouvait la fève, était proclamé le Roi de la soirée.

Royauté éphémère et inoffensive que le couronné d'un jour n'exerçait que pour faire des heureux. Il n'avait pas le loisir d'envoyer, sous prétexte de civiliser le monde, des bataillons armés empourprer son manteau royal dans le sang humain.

En d'autres foyers, on faisait aussi la part de Dieu; et le pauvre, que la misère mène de porte en porte, trouvait, en ce jour de l'Épiphanie, sa place d'honneur au banquet familial, sa tranche de gâteau, sa chance de régner une heure, sa ration

généreuse du bon vin qui met du soleil dans les regards, de la tendresse dans les sourires.

Satisfaction, hélas! éphémère du besoin d'égalité que l'âme éprouve lorsqu'elle redevient elle-même et qui lui fait reconnaître une soeur dans l'âme du mendiant.

* * *

Par malheur, cette coutume touchante tombe, comme tant d'autres, en désuétude: elle ne subsiste plus guère que dans quelques campagnes restées jusqu'à présent inaccessibles aux idées modernes.

Encore ne sera-ce pas éternel.

Les amateurs de vieilleries verront, pendant quelques lustres au plus, nos paysans canadiens se réunir, aux Rois, pour savourer en famille des fricots légendaires et danser des rigodons échevelés aux accords de violons de \$2.75; puis cela se perdra petit à petit, et à mesure qu'ils auront plus honte de porter des capots d'étoffe et des ceintures fléchées, nos habitants oublieront le goût des fricots et laisseront, au grenier, les souris grignoter la chanterelle des violons ancestraux. Nos campagnards seront devenus comme les gens de la ville: et ce sera le nivellement dans l'abrutissement.

* * *

On vit trop vite aujourd'hui, pour s'attarder à ces antiquailles; le tourbillon de *struggle*, la frénésie des affaires font de l'homme un ours. La famille s'effrite sous l'action caustique de l'individualisme et les autres ne comptent plus

que comme les agents du bien-être du Moi. On n'a plus que sa business en tête et voici qu'on oublie, pour s'absorber dans la méditation de ces projets ambitieux, l'humble invitation du vieux père et le souvenir de la vieille mère.

Jadis, la vie s'écoulait sans à-coups, dans la monotonie reposante des manoirs ombragés de chênes et d'ormes; les chemins de fer n'allaient pas cueillir à domicile les gracieuses aïeules pour les mener « magasiner » dans les grandes villes. On passait quarante ans sans visiter Montréal ou sans voir Paris: Carcassonne était le fin bout du monde.

Les garçons demeuraient chez les parents avec le précepteur, jusqu'au jour où la guerre devait les appeler sous les drapeaux du Roy, et la vie dure des champs gardait plus vive en leur pensée l'espérance de revenir au doux pays.

Les filles, sous l'aile de l'amour maternel, croissaient dans la candeur des colombes et la pureté des lys, loin du monde où les âmes se souillent de vivre, jusqu'au jour où les fiancés insoupçonnés venaient recueillir leurs baisers vierges et les conduire en d'autres manoirs ombragés de chênes et d'ormes.

Le foyer existait.

Les longs jours vécus ensemble, l'enfance savourée en commun, le souvenir des tendresses d'un père et d'une mère dignes de ce nom rendaient cher à tous ce coin d'ombre où s'étaient épanouies les frêles existences. Et voici que le retour à la maison, après de longs mois d'absence, était un jour d'allégresse, un renouveau de jeunesse, d'insouciance et d'amour.

Toute la parentèle, jusqu'au dixième degré, était invitée à prendre part aux réjouissances de ce retour. Les grandes salles antiques s'animaient de la gaîté des convives; les vieux

portraits des ancêtres semblaient sourire en la dorure ternie de leurs cadres; les troubadours du pays provoquaient un enthousiasme sans bornes, en chantant les exploits des héros de la famille, la beauté des aïeules aux mains blanches ou les légendes mystérieuses surgies des ruines, des landes vagues ou des donjons délaissés de la contrée.

À cette époque, on pouvait manger le gâteau des Rois: le foyer existait.

* * *

Aujourd'hui, plus rien de tout cela.

On déménage, chaque printemps, dans une nouvelle maison carrée, que n'ombragent ni les chênes ni les ormes. Le plus clair des loisirs de nos dames se passe en voiture ou devant les étalages.

La femme est le commis-voyageur de la famille et la maison fleure la fumée des locomotives.

On va s'acheter des falbalas à New-York, et montrer périodiquement le velouté de sa gorge dans les galeries publiques des « bâtisses du gouvernement ». On fait le tour du monde en cinquante-sept jours.

Les garçons s'élèvent d'eux-mêmes avec les gamins de la rue et la maman les claque quand ils entrent au salon parce que leurs gros souliers abîment les tapis. À sept ans, on les flanque au pensionnat: ça les forme et ça débarrasse. Aux prises avec deux ou trois cents autres mioches, leur égoïsme s'épanouit superbement et leur esprit s'initie vite aux menues tactiques qui permettent de se fricoter un bonheur aux dépens des autres. À quinze ans, ils n'embrassent plus « la mère »,

parce que ça paraît *green*, et à vingt ans, ils rencontrent « le bonhomme » sans retirer de leur bouche la blanche cigarette.

Les filles ne tissent plus, de leurs doigts agiles, les fines tapisseries et les dentelles ajourées: on se procure aujourd'hui ces marchandises à si bon compte! Elles font, en revanche, de la bicyclette; c'est hygiénique et ça soustrait au contrôle malcommode des chaperons. Et quand le mari se présente, il était attendu depuis belle lurette...

Les cousins germains ne comptent plus dans la famille qu'autant qu'ils touchent de jolis émoluments; les pauvres n'ont plus le droit de frapper aux portes (cela crée des courants d'air), et ne peuvent tendre la main aux passants qu'après s'être munis d'un écriteau légalisant leur infortune. Demain, on aura des *work houses*.

Au salon, les portraits de famille sont remplacés par les chromolithogravures niaises aux cadres de faux goût, et le troubadour antique est détrôné par un piano à trois pédales où madame refait ses nerfs en massacrant du Wagner mitigé.

* * *

Quand on se rend visite, c'est pour écornifler, scruter du regard la richesse des ameublements, évaluer les toilettes, compter les cheveux blancs, les rides et les pattes d'oies des bonnes amies, quêter une invitation de bal ou de *five-o'clock*, et assaisonner les absents au piment rouge, au fiel et au vinaigre.

On n'a plus le temps ni le goût de passer deux heures à table à émietter du gâteau; monsieur déjeune en ville et n'a souvent, entre deux affaires, que le temps d'absorber un sandwich au comptoir.

Time is money, you know.

Et *money*, cela veut dire mieux que père et mère, mieux que frères et soeurs, mieux que foyer. *Money*, c'est le triomphe, c'est l'opulence, c'est le crédit, c'est la victoire vernie éclaboussant les rivaux, c'est l'assouvissement. Et c'est aussi la vieillesse triste, endolorie de cauchemars et de neurasthénie, prématurée, dyspeptique en face de personne, auprès d'un calorifère impuissant à réchauffer le sang des veines.

Nous allons bien!

Si c'est là ce que nous colle le progrès, eh bien! merci: je m'enlise dans le moyen âge...

* * *

Et nul doute qu'à force de sacrifier ainsi l'esprit de famille à l'égoïsme individuel, nous en verrons bien d'autres. Nous ne sommes qu'à l'époque des premiers repiquages du petit printemps et la saison s'annonce bonne.

La famille, le foyer s'effondrent: c'est un vieux mur qui se lézarde, chancelle et se désagrège.

Ah! le joli phalanstère de demain où plus rien, ni les ruines, ni les vieilles églises, ni le nom d'un modeste village, ni les nids d'oiseaux, ni les cimetières ne porteront au coeur, devenu régulier comme un chronomètre, la rosée vivifiante des souvenirs, des attendrissements, des émotions suaves.

* * *

Or, en ces beaux jours, on n'aura plus le souci de faire des étrennes au jour de l'an; les confiseurs ne mettront plus de

fèves dans les gâteaux de fine fleur qu'au risque de se faire condamner à l'amende pour avoir adultéré des denrées alimentaires.

Vous riez? Tant pis, car c'est triste, triste.

La Sainte-Catherine

Or donc, c'est aujourd'hui la Sainte-Catherine: une Sainte-Catherine sans neige, frileuse en ses emmitoufflements de nuages cendrés de gris triste, et pleurant, avec la bise des soirs sans fin, le souvenir des printemps bleus, des étés embaumés, des jours ensoleillés, des nuits lumineuses, des chansons et des rêves, des feuillées et des nids.

Et c'est la fête des vieilles filles! Fête bizarre, qu'on dit devoir être triste comme un mois de novembre sans neige, mais qui, si mon jugement n'est pas sur une piste fausse, devrait, au contraire, être surprenamment gaie.

Je crois, en effet, qu'en toute cette aventure le calendrier joue le grand rôle et que, si la Sainte-Catherine nous arrivait à l'époque où les mugnets et les lilas répandent l'extatique suavité de leurs parfums, on envisagerait comme un bonheur d'être vieille fille pour fêter une patronne qui se présenterait en aussi charmante, accorte et rajeunissante compagnie.

Si donc il se distille quelques larmes de spleen dans les toques de tire d'or qu'on va tout à l'heure savourer, il faut, sans que le doute soit légitime, en mettre la faute sur les épaules de l'automne dont l'allure endeuillée met spontanément du noir dans les coeurs.

Intrinsèquement, la vieille-fillerie (si tant est qu'on puisse enjoliver le dictionnaire de cette pittoresque expression) n'est pas une condition aussi déplorable que celle de plongeur d'huîtres perlières. Ce stupide préjugé – tout préjugé, d'ailleurs, est stupide – serait dédaigné depuis longtemps si,

revenues de bien des voyages dans le bleu des illusions, les femmes mariées ne faisaient persévéramment courir ce bruit à seule fin de se tromper elles-mêmes en se donnant à croire qu'elles sont heureuses du mariage et qu'elles n'ont pas fait une blague en se pomponnant de fleurs d'oranger.

Rien n'empêche, dira quelque objecteur, que les vieilles filles sont destinées à vivre seules.

Les vieilles filles, en effet, la chose est indissimulable, sont exposées à la solitude. Mais la solitude est-elle un réel mal? Est-on jamais seul ou seule quand on a trois ou quatre idées dans le cervelet? Non!

De ce côté encore, l'objection ne vaut pas de la paille de fèves. Et je m'abandonne à la douceur de penser que si chacun savait les charmes de la solitude intelligemment pratiquée, tout le monde deviendrait solitaire: ce qui n'empêcherait pas d'embêter les organisateurs de pique-niques ou les gérants de patinoires.

La solitude moralise l'homme – et par *homme* j'entends aussi la vieille fille, attendu qu'elle s'élève au-dessus du sexe – en l'obligeant à s'absorber dans la contemplation de son imperfection personnelle et à reconnaître que l'espèce humaine est une espèce bien pitoyable. Et cette constatation constitue ce que je me permettrai d'appeler métaphoriquement le vestibule de la philosophie. Il ne faut ensuite, une fois le vestibule franchi, qu'un peu de persévérance pour arriver au dortoir où l'âme s'abîme en toutes les extases d'une quiétude que ne trouble aucun cauchemar, non plus que la nécessité de se lever d'heure en heure pour abreuver quelque cacophonique marmot.

Et c'est, sans doute, avec une intention non banale que le rituel donne aux vieilles filles exactement la même patronne qu'elle donne aux philosophes.

Il ne peut, à mon sens, exister plus délicate façon de démontrer que le célibat mène à la sagesse ou que la sagesse est le partage des vieilles filles. Et je trouve une confirmation de cette profonde vérité jusque dans les taquineries dont, de la part d'un peu tout le monde, les susmentionnées vieilles filles sont le naturel objet.

En ce bas monde, en effet, le nombre des idiots n'est-il pas incommensurablement plus incalculable que celui des sages? Les imbéciles n'ont-ils pas, de tout temps, eu l'incurable manie de se moquer des gens d'esprit? N'est-ce pas l'inanalysable travers des mortels de vouloir entraîner leurs semblables dans les guêpiers où les a conduits la sottise de leur inexpérience? Le célèbre renard de la fable, à qui certain piège avait intempestivement coupé la queue, ne voulait-il pas déterminer ses pareils à se faire raccourcir de la même manière en leur énumérant tous les ridicules attachés à l'usage de traîner un rouleau de poil sur ses talons.

Ah oui! c'est vrai. On taquine les vieilles filles.

Encore une fois, qu'est-ce que ça prouve? Rien! j'ai même recueilli, dans mes vieux souvenirs, une assez lourde gerbe de motifs qui me sollicitent à croire qu'en ces coups de griffes prétendus anodins se cache parfois un peu de dépiteuse rancune et de jalouse acerbité...

En notre siècle bizarre, notamment, le nombre est assez rond des dames mariées qui renonceraient au problématique bonheur d'entendre, tous les soirs, le mari ronfler prosaïquement au coin du feu ce pendant qu'elles écoutent, asseulées, s'éterniser le tic-tac de la pendule. Et plusieurs

donneraient allègrement leur titre de Madame avec toutes ses prérogatives, pour savourer encore cette bonne tire des âmes libres, des coeurs neufs et des privilégiées que le Ciel préserve de l'encarcanement où leurs plus beaux rêves, à elles, se sont estropiés tour à tour en criant: ciseaux.

Il ne faut donc point s'illusionner!

Philosophie d'un fait-divers

En inventant je ne sais plus quelle espèce de quadrumane androïde pour faire descendre l'homme du singe, Darwin peut du moins se vanter – si la mort lui permet de s'intéresser encore à notre planète – d'avoir rendu de fiers services aux bêtes. C'est autant d'acquis.

Pour prouver qu'il ne s'agit pas ici d'un simple paradoxe ni d'une boutade imputable à quelque phénomène de génération spontanée, j'estime qu'il suffit de reproduire dans ses grandes lignes un modeste fait-divers que je dénichais, ces jours passés, dans le *New York Sun*.

La scène se passe à Londres. Un traiteur américain logé sur le Strand (toujours l'invasion de l'Angleterre par les Yankis) s'était, nous narre la dépêche, aventuré d'annoncer dans sa vitrine qu'il avait à vendre du homard rôti vivant: « Broiled live lobster may be obtained within ».

Le joyeux compère qu'on nomme le Hasard n'attendait que cette affiche pour dégourdir un peu la ville de Londres et mettre une pincée d'humour dans ses brouillards: il fit donc lire cette affiche au rédacteur de l'*Animal's Friend*. C'est un journal de confrérie destiné, comme son nom l'indique, à s'apitoyer sur le sort de toutes les bêtes indistinctement, et, par incidente logique, à servir d'intermédiaire entre l'espèce humaine proprement dite et ses cousins à la mode de Darwin.

Concevez-vous la somme d'intelligente finesse que le Hasard a dû dépenser pour mettre justement la main sur ce

rédacteur et pour l'amener, dans une ville de six millions d'âmes, en face de ces « broiled lobsters »?

Vous allez me dire que le Hasard n'est qu'un mot.

Allez donc!

Toujours est-il que le rédacteur prit connaissance de l'affiche précitée.

Vertu de mon âme! pour une indignation, ce fut une belle indignation.

– « Broiled live lobsters »? Ah! tu vends des « broiled live lobsters », traiteur d'enfer! Eh bien! tu vas voir ce qu'il va t'en coûter de martyriser des crustacés!

Et presto, l'ami des bêtes, je parle du rédacteur, s'en fut lacrymer ses saignements de coeur dans le gilet humanitaire du *Times*. La dépêche ne dit pas s'il en eut deux ou trois colonnes; elle rapporte seulement qu'après avoir exposé les faits, notre scandalisé, pour conclure pratiquement son article, déclara qu'en vertu du « Wild Animals in Captivity Act, » qui protège jusqu'aux grenouilles, l'acte de cannibalisme perpétré par le traiteur du Strand était illégal, et qu'il fallait immédiatement empêcher la perpétration d'un tel crime.

The humane editor, finding that the lobsters are really broiled, added:

Under the Wild Animals in Captivity Act, which can protect frogs and fish from overcrowding in tanks, this wanton barbarity is illegal and should be stopped at once.

(New York Sun, 8 mai 1904)

Vous croyez qu'en face d'un pareil désespoir on se contenta de hausser les épaules? Vous oubliez qu'en

Angleterre on ne hausse jamais les épaules, cela n'est pas admis; c'est trop français, même depuis l'Alliance.

L'affaire s'en fut jusqu'au Parlement et devint l'objet d'une interpellation régulière à la Chambre des Communes.

Dorénavant, nous n'aurons donc plus à remonter jusqu'aux temps des Romains pour trouver des hommes d'État qui consentent corporativement à s'intéresser à des recettes de cuisine, et les classiques de l'avenir, après avoir parlé du Sénat discutant sur un turbot, pourront faire une allusion discrète à la Chambre des Communes interpellée sur un *lobster*: les deux citations feront la paire et permettront aux philosophes à tendances transformistes de mesurer la distance que le monde peut parcourir évolutionnairement dans le cours de dix-neuf siècles.

Ce n'est pas encore tout: le ministre de l'Intérieur – The Right Honourable Home Secretary – du Royaume-Uni crut qu'il était opportun de s'émouvoir de l'émotion générale, et dépêcha deux ronds-de-cuir en ambassade chez le traiteur du Strand; ce pendant que, d'autre part, la Société « for the Prevention of Cruelty to Animals » (intraduisible) se flanquait d'un peloton de policemen pour mener elle-même une enquête sur place.

Vous croyez que je blague? Lisez plutôt:

This moving epistle stirred Parliament's machinery, and questions were asked in the House of Commons. The Home Secretary sent two of his assistants to investigate the mystery of this strange dish, while the Society for the Prevention of Cruelty to Animals, with the aid of the police, made its own investigation.

(*New York Sun*, 8 mai 1904)

De toute cette montagne en travail, qu'est-il sorti? Ce qu'il en sort le plus souvent: du vent.

Le ministre de l'Intérieur et la Société fondée pour sauvegarder les droits civils et politiques de toutes les bêtes qui ne font pas directement partie de l'espèce strictement humaine, ayant officiellement constaté qu'un restaurateur peut vendre du homard même rôti sans ébranler la puissance et sans compromettre la réputation de l'Empire, la pudibonderie peut, dorénavant, sans l'ombre d'un remords, manger du « broiled live lobster ». Si le traiteur du Strand, après cette réclame, ne devient pas millionnaire en six mois, c'est qu'il n'est pas un véritable Yanki.

.....

Entre temps, l'histoire enregistre imperturbablement sur ses tablettes qu'au commencement du vingtième siècle 400,000 Boers, hommes, enfants et femmes, ont été massacrés, éventrés, mutilés, exilés, fusillés, ruinés et traqués comme des loups par les soldats de Kitchener, parce que les capitalistes de Londres convoitaient les mines d'or de Johannesburg.

Elle enregistre que le choléra, la peste et la famine tuent, par-ci par-là, de cinq à dix millions d'êtres humains, dans les Indes britanniques, et qu'on néglige méthodiquement de prendre les quelques mesures qui pourraient enrayer cette trinité de fléaux, parce que les morts sont tranquilles et que la famine, la peste et le choléra sont plus efficaces et coûtent moins cher que les garnisons militaires pour réprimer les rébellions en masse.

Elle enregistre qu'en 1904 le Parlement impérial, par une majorité de deux cents et quelques voix, autorisait une colonie britannique à rétablir pratiquement l'esclavage et la

traite des coolies pour permettre aux financiers intéressés dans les mines du Transvaal d'avoir une main-d'oeuvre au rabais et de tripler leurs dividendes ordinaires.

Elle enregistre que, dans les grands centres industriels de la Grande-Bretagne, des milliers et des milliers de loyaux sujets de Sa Majesté sont enchaînés à des besognes de Cafres, tandis que les filles et les femmes de la haute société dépensent annuellement de quoi nourrir des milliers d'affamés, pour acheter des friandises à leurs perroquets et pour renouveler le linge de corps et la garde-robe de leurs caniches.

Elle enregistre que des milliers et des millions de femmes et d'enfants, nés pourtant à l'ombre libératrice de l'Union Jack, ne peuvent plus gagner de quoi ne pas crever de misère qu'à la condition d'aller au fond des mines s'atteler pendant 10 ou 15 heures par jour à des wagonnets chargés de charbon, tandis qu'une loi britannique protège les grenouilles dans les marécages de la Grande-Bretagne et défend au jardinier-cultivateur des faubourgs d'atteler des chiens à sa petite voiture pour charroyer des choux, du beurre et des oeufs sur les marchés de la métropole.

Ce qui me fait dire que tout le beau tapage dont nous avons parlé plus haut n'aurait probablement pas eu lieu; que le rédacteur de l'*Animal's Friend*, le personnel du *Times*, le Parlement impérial, la Société « for the prevention of Cruelty to animals », le ministre de l'Intérieur, ses secrétaires, et les policemen du Strand, ne seraient pas passés par une semblable venette si ce butor de traiteur, au lieu de pousser le cannibalisme jusqu'à faire rôtir des homards, s'était modestement contenté de faire rôtir de vulgaires Thibétains ou des Irlandais.

Je crois avoir prouvé que Darwin, en inventant je ne sais plus quel androïde pour faire descendre l'homme du singe, a du moins rendu de fameux services aux bêtes, et je me demande pourquoi les grands philanthropes dont s'honore l'Empire, les Carnegie, les Strathcona, les Chamberlain, par exemple, n'entreprennent pas une campagne pour appliquer dorénavant les clauses essentielles du « Wild Animals in Captivity Act, » non seulement aux grenouilles, non plus seulement aux « lobsters », mais indistinctement à tous les sujets britanniques qui, n'ayant pas le bonheur d'être grenouilles, homards, cacatoès ou caniches, n'ont pas encore su parvenir à la félicité de se faire inscrire au nombre des actionnaires d'une grande « Chartered Company ».

Nos dames de contrebande

ou

Modes de 1900

Une femme qui sait s'habiller prouve qu'elle a du goût. Or, pour avoir du goût, il faut posséder de la jugeotte, et pour posséder de la jugeotte, il ne faut pas être une dinde. La femme qui s'habille bien n'est donc pas une dinde. Remercions l'inventeur du syllogisme qui nous a permis cette conclusion galante, et poursuivons.

D'une part, la jugeotte n'étant pas un don banal que dame Nature distribue profusément comme elle distribue les bordées de neige en hiver et les coups de soleil en été, et d'autre part ladite jugeotte étant justement considérée comme une faculté d'autant plus précieuse qu'on la rencontre le plus souvent grevée d'hypothèques chez nos contemporains, il suit de là que les personnes dépourvues de cet avantage naturel, et parce qu'elles en sont dépourvues, se font à elles-mêmes accroire, comme à leur entourage, qu'elles en débordent. C'est de la jugeotte de contrebande, qui ne laisse pas d'inciter à la contrebande et de propager, chez ces dames, l'usage de s'habiller de plus en plus de contrebande. Et cela nous mène à l'apogée de tout ce tremblement de contrebande.

* * *

Alphonse Karr disait un jour: « La femme est un animal qui s'habille, babille et se déshabille. » À l'époque, on prit

cette sentence pour une malice; aujourd'hui, elle serait, pour plusieurs, un éloge.

Au temps d'Alphonse Karr, la femme était exquise, parce qu'elle s'habillait, qu'elle savait s'habiller. Son babil, son doux babil caresseur, ensoleillé, papillonnant, faisait attrayante la compagnie de cet être gracieux. Je ne dis rien du déshabillage, parce que les termes de comparaison me font défaut.

Force nous est de constater que, aujourd'hui, la femme ne s'habille plus. Elle se boursoufle, s'enfagote et souvent scandalise. Compte tenu des extravagances et des dévergondages des siècles derniers, nous devons reconnaître que, au lieu de progresser, l'élégance moderne rétrograde, c'est-à-dire qu'elle marche comme l'écrevisse, à reculons. Et son babil, son gai babil qui faisait les délices des salons et des foyers d'antan, est devenu je ne sais quel jargon de boutique où les descriptions techniques de falbalas et de crevés, de plissures et de biaisures ont supplanté l'adorable pétulance du vieil humour et les grâces de l'ancestrale causerie.

C'est triste! D'autant plus que les choses semblent marcher trop rondement pour devoir s'arrêter en route et que les aberrations de la mode contemporaine, plus énormes que les aberrations du passé, nous ménagent, sans doute, pour l'avenir, des surprises qui nous feront plutôt jaunir d'ébahissement que pleurnicher d'admiration.

Déjà les patrons les plus rococos ont été tour à tour adoptés, puis rejetés pour faire place à des patrons loufoques; déjà la croupe de la pouliche et les gigots de mouton se sont vus mis à contribution pour déformer nos gracieuses compagnes; déjà les plus vilaines bibites de la création, depuis l'araignée fétide jusqu'à l'immonde scorpion, se sont

jouées dans les chevelures plus ou moins vaporeuses et plus ou moins authentiques; déjà l'ornithologie terrifiée atteste que 300 millions de jolis oiseaux périssent chaque année pour garnir les chapeaux d'ces dames. Les plaines et montagnettes de Cienfuegos et de Vera-Cruz ne suffisent plus à nourrir les lumineux pyrophores que les élégantes de New-York et de Chicago font courir, tout vivants et tout grouillants, sur le moiré exorbitamment cher de leurs atours nocturnes. Et l'emberlificotement de ces dames pour le clinquant, le tape-à-l'oeil et le baroque empire de nuit en jour et de jour en nuit. Nous ne sommes qu'à l'aurore d'un siècle qui promet d'être renversant, et pouvons donc nous demander quelle « surprise party » nous réserve l'avenir.

Nos arrière-nièces et nos petites-brus iront-elles se frotter de phosphore quand ne suffira plus l'importation des mouches à feu de l'étranger? Vont-elles demander au chameau de leur prêter sa bosse, à l'éléphant de leur troquer sa trompe, au dindon de leur céder sa roupie multicolore? Ou vont-elles réhabiliter la défunte tournure que nos bachelières appelaient « bussel », et la renforcer d'une pile électrique pour alimenter des fils minuscules qui se joueront lumineusement dans le toupet, le chignon, les plumes de coq et les fausses dents? Mystères de la mode!

À coup sûr, on verra des choses terriblement cocasses, puisque la sottise humaine est sans limites; et du train dont cela marche, la sottise a l'air de vouloir vider son sac.

* * *

Dans cette course affolée vers le grotesque, ces dames de contrebande oublient trop volontiers que la toilette parfaite a,

pour première norme, la décence. Or, la décence exige: 1° Que la femme de quarante-cinq ans s'emmailote autrement qu'une fillette dont le temps n'a pas encore effeuillé la candeur; 2° Que l'épouse de l'ouvrier ne s'endiamante point comme une duchesse authentique, et que cette duchesse, à son tour, n'aille pas se fagoter comme ,une guenon des Indes Occidentales; 3° Que toute femme proportionne, pour s'endimancher, ses dépenses à son rang véritable et à ses moyens légitimes, et n'aille pas faire supposer, par un luxe anormal, qu'elle se crée des revenus clandestins.

Elles ignorent encore, les malheureuses, que le résultat le plus frappant de cette frénésie de l'attifage est d'inspirer aux gens sérieux de tout sexe et de tout âge et de toute condition, aux gens lotis de quelque jugeotte, une pitié d'autant plus profonde que son objet mérite naturellement plus de vénération.

La femme est, par sa nature, essentiellement digne de l'estime universelle, et les égards qu'on lui doit ne sont que justice. Quelle insanité lui fait donc oublier parfois son rôle sublime pour se gaspiller d'une façon bouffonne et pour renoncer à sa dignité personnelle en faisant, de ces futilités déroutantes et ridicules, sa seule raison d'être?

* * *

Sans doute sied-il qu'elle soit bien mise. C'est plus qu'un droit, c'est un devoir. Car la vertu, dit le poète, est plus aimable quand la beauté l'accompagne. La mission de la femme dans la société consiste à faire aimer la vertu davantage en la parant des artifices de la grâce « plus belle encore que la vertu ». Mais, nom d'un p'tit bonhomme, qu'on

ne dépasse pas les bornes en étouffant la vertu sous la charge des artifices, et que ces dames, en concentrant tout leur effort sur des niaiseries bêtes, ne nous laissent pas croire qu'elles sont incapables de faire mieux!...

Après avoir relu ces observations, leur ingénuité flagrante me donne à craindre que, dans plus d'un boudoir fleurant l'héliotrope ou le rat musqué, elles me feront passer pour un Iroquois. Je m'incline d'avance. Et même, afin de donner quelque couleur locale à ma péroraison, je conclurai, soumis et docile, par le mot qui terminait jadis tous les discours solennels de mes frères, les emplumés enfants de la sauvage Amérique: Hiro! J'ai dit.

Chapitre V

Miniatures

La douleur

Dans ta chaise capitonnée, je t'ai vue pleurer, et de te voir pleurer, j'ai cru voir la douleur qui gémissait.

Et de n'être rien, – rien qui pût te soulager – j'ai pensé qu'en te disant que ta tristesse m'a touché, j'ai vu des choses qu'en ton rêve de femme tu ne peux voir : de longues douleurs d'être seule. Et, pour te consoler, veux-tu savoir ce que j'ai gémi, de me voir seul, de n'avoir pas une âme sur laquelle je puisse me reposer? De t'avoir vue, dans ta chaise capitonnée, pleurer, toutes mes douleurs me sont venues. Et cependant je ris.

En regardant pousser l'herbe

Dans un détour de chemin, je vis une touffe d'herbe qui s'encourageait à verdir, les pieds dans l'eau gazouillante et les feuilles au soleil, verdoyantes sur un fond de neige que l'hiver avait oublié là.

Dans l'infini des espaces bleus chantaient des pinsons et des merles, et sur les coteaux bleuissants clarinaient les clarines de bronze des génisses.

Il faisait bon d'être, et c'est pourquoi je songe encore parfois à cette touffe d'herbe qui s'encourageait à verdir, dans un détour de chemin.

L'arbre qui tombe

Le voyageur, en voyageant, vit un arbre qui allait tomber. Mais le voyageur ne savait pas que l'arbre, solide comme il paraissait être avec ses racines agrippant le granit, allait tomber. Et, cependant que le passant passait, s'accomplit l'oeuvre de mystère que personne n'analyse, et l'arbre dans toute sa robustesse et dans tout son feuillage vint tomber devant le chemineau qui cheminait.

Au fracas de la masse qui s'effondrait, l'homme qui passait eut un sursaut, fureta d'un regard distrait dans l'enchevêtrement des branches abattues, et poursuivit sa route en chantonnant. Il n'avait pas su voir, au fâte plus feuillu, qu'avec l'arbre ruiné périssait un nid d'oiseau.

Roseurs

Oui, je suis la rose, la rose toute rose dont le coeur rose s'épanouit, tout rose, dans les splendeurs roses des matins roses – et des soirs bleus.

Et de mon coeur de rose monte, comme un encens invisiblement rose, mes parfums de rose, buée d'amour qui me vient des rosées roses, des papillons d'or et des aurores carmines.

Et je ne dure que le temps d'une rose. Je meurs comme je dois mourir – toute rose, soit sur le sein d'une vierge rose, soit sur une tombe. Qu'importe, puisqu'on est rose et puisque c'est le destin des roses de s'épanouir un jour, dans la splendeur rose des matins pourpres et des soirs bleus, d'être aimée de l'abeille brune et du colibri d'or, d'embaumer et de mourir.

Le copeau

Je t'ai vu jaillir d'un coup de hache et retomber sur le bord du ruisseau qui chante et resplendit. Le soleil levant mettait des reflets de topaze et de rubis sur le velouté de ta coupure.

Et moi, qui ne suis aussi qu'un copeau, un copeau de l'humanité, j'ai pensé que de te voir, copeau de bois, j'aurais quelque chose à te demander:

D'abord, as-tu vibré lorsque nos aïeux passaient sous la ramure de ton arbre? As-tu vu les lourdes batailles qui se battaient sur la mousse que son ombre brunissait?... Peut-être as-tu vu les amours de l'Indien s'égrener en mots de douceur sous l'érable dont tu es le copeau.

Et de te voir, copeau perdu sur le bord du ruisseau qui chante, j'ai voulu te dire l'adieu de celui qui t'a vu tomber.

La femme aux poissons

Un rêveur descendait la rue, lorsque, dans la matinée grise, il vit une femme qui cheminait. Elle était enguirlandée d'un châle oriental, et dans son regard flétri subsistait encore quelque chose des ciels orientaux.

Ses bottines étaient lasses de la supporter. On voyait en elle la flétrissure des ans et des misères. Elle devait demeurer quelque part dans un de ces lieux innommables où s'efforcent de vivre quand même des êtres qui veulent vivre.

Et dans la main gauche de cette femme qui passait, je vis la traditionnelle paire de carpes. Ce ne furent pas les carpes qui m'occupèrent car, dans l'étreinte de son bras droit, je vis qu'elle étreignait un géranium tout en fleurs qu'elle devait sans doute déposer triomphalement chez elle. Je compris que la femme et les fleurs sont soeurs.

La biche

En ce temps-là, je fricotais du bois de corde et de la littérature, tout en défrichant mon lot de colon au fin bout d'un beau lac d'Argenteuil.

Un soir que je venais de m'arrêter à la porte de mon chantier pour allumer une pipe et me repaître de la pénombre rose, orange et bleutée qui fait un cadre à nos longs crépuscules de juillet, j'aperçus, toute fauve dans l'émeraude des feuillées qui ourlaient le rivage, la tête si grêle et si jolie d'une biche.

Et sitôt, l'instinct meurtrier qui – comme l'animal cher à Charles Monselet – gît dans le ventre, sinon au coeur, de tout homme bien portant, me fit décrocher ma carabine et lancer mon canot d'écorce.

La bête savourait la vie, sans inquiétude, cependant que, sans bruit et profitant du vent qui la trahissait, je faisais couler mon canot tout près du bord, sous le couvert de l'ombre. À demi-portée de l'arme, je vis son doux regard bleu de bonne biche qui semblait consentir à se laisser tuer sans se défendre, et je ne voulus pas.

Immobile dans mon canot que la brise poussait doucement à la dérive, j'admire tout mon soûl le gracieux animal qui me faisait peut-être la confiance de me considérer comme une épave. Puis, la nuit venant, je frappai l'eau du plat de mon aviron pour lui signifier que j'étais un homme, l'ennemi. Dans un saut élégant, presque une envolée, la biche

disparut dans les aulnes profonds, et je l'entendis renifler
bruyamment de gratitude ou de frayeur.

L'épinette

J'ai vu, dans les profondeurs pittoresques du Saint-Maurice, croître une épinette.

Ses racines rugueuses s'encerclaient en des cassures de granit, de longues mousses aux reflets d'ambre veloutaient ses racines rugueuses. Et l'arbre, ainsi planté dans le granit et le velours des mousses blondes, s'était, pour croître, incliné doucement sur les eaux vives d'une baie rayonnante et discrète où, dans les clairs de lune, la truite s'exerce à bondir.

Et les rameaux lourds de l'arbre qui croissait mettaient, dans la transparence émue de ces eaux vives, de longues traînées d'ombres mobiles où fleurissaient des nénuphars.

Tourmentes et bordées de neige, zéphyrs et coups de soleil, rayons d'étoiles et caresses d'aurore, c'est là que l'épinette a tout subi, tout enduré silencieusement, tout laissé chanter dans la lourdeur de ses rameaux verts.

Des hiboux sont venus, la nuit, fureter en elle pour y trouver des nids – et des nids, en elle, se sont bâtis, où frissonnaient des gazouillis, en dépit des hiboux.

En ces profondeurs pittoresques du Saint-Maurice, j'ai vu, dans le granit rose et les mousses blondes, croître une épinette.

La rose

Une fois, c'était une rose qui s'épanouissait.

Mai faisait chanter les eaux vives sur les pentes douces et verdissantes des coteaux désenneigés.

Cependant, c'était une rose qui s'épanouissait.

Les frênes et les ormes, les érables, les charmes commençaient à s'embuer d'ambre; c'était bien le printemps.

Et je vis une grive chercher dans les paquis le crin de la cavale avec lequel la nature lui fit comprendre qu'elle devait former son nid.

Cependant, c'était une rose qui s'épanouissait.

Or, voici que dans les reflets d'étoiles qui tombaient longuement de nos soirs silencieux, la rose qui s'épanouissait reçut dans la splendeur d'elle-même une goutte de rosée.

J'ai dit que Mai faisait chanter les eaux vives sur les pentes hésitamment inclinées des coteaux désenneigés.

Mais pour que la romance s'achève, il faut dire que, dans l'orbe d'ombre où s'épanouissait la rose, croissait, sans qu'on sût comment, un brin d'herbe.

Et lorsque, ce matin-là, la grive qui fourrageait des crins se mit sur un poteau de cèdre pour savourer inconsciemment le paysage, elle vit la rose qui se penchait, toute épanouie, sur le brin d'herbe pour lui dire:

– Bois à même moi.

La négresse

Cette fois-là, c'était sous des ciels lourdement lumineux du Maroc. Je m'étais égaré dans les rocailles du Riff et le sirocco, par surcroît, ne nous soufflait plus à la face ses effluves de feu.

Je crois même qu'une brise, venue doucement de la Méditerranée, nous apportait quelque chose des odeurs capiteuses qui montent et se dégagent des champs d'orangers.

Et dans cette moiteur reposante d'un soir africain, je passais, bras dessus, bras dessous, avec la jeune Espagnole dont les risques de la guerre m'avaient constitué le protecteur; et nous passions tous les deux, rieurs, en ce rêve qu'à deux les coeurs rêvent à vingt ans, lorsque, toute drapée de ce blanc lumineux dont se parent les femmes de là-bas, je vis une négresse qui nous regardait passer.

Quand vous verrez une négresse, regardez-lui les yeux...

Et dans les yeux de cette négresse qui nous regardait passer, je crus voir cet infini soupir: Que ne suis-je une blanche!

Et dans cette soirée marocaine où la brise nous apportait de vagues senteurs d'orangers fleurissants, j'aurais donné, non plus seulement mon Espagnole, mais le royaume de Castille, pour garder infiniment ce regard, et ce rêve et ce soupir de la négresse qui passait.

Le vieux cheval

Je déambulais, en songeant à ce que l'on peut songer en déambulant. Souvenirs doux et tristes.

Soudain, mon regard fut s'arrêter sur un fantôme de cheval. On le menait, sans doute, à l'abattage. Et, vraiment, il le méritait, délabré, fourbu, même saignant.

Et je crus voir en son long regard de bête martyre, qu'il se remémorait les coteaux bleus et les matins roses où, dans toute la candeur de son innocence chevaline, il pensait que l'azur et les roses lui appartenaient. Et la pauvre rosse traînait un pauvre tombereau, lassément, sur l'asphalte.

C'est alors que je rêvai d'être millionnaire; car, pour avoir vu ce cheval ruiné qui passait dans une fournaise de soleil, j'aurais acheté tout: le tombereau, le soleil, l'asphalte et l'homme. Puis, j'aurais pris la bête et l'aurais conduite, toute vieille, toute lasse et toute cassée, dans un enclos où j'aurais fait s'enverdir les luzernes et les trilles, les fléoles et les paturins. Bien plus, j'aurais dérivé de son cours une source pour qu'elle s'y puisse désaltérer. L'hiver venu, je l'aurais mis, mon vieux cheval, comme celui de Napoléon, dans le foin parfumé, pour qu'il en eût jusqu'au poitrail.

Pourquoi? Pour que, en me voyant de loin lui apporter un carré de sucre, mon vieil estropié d'ami, dans son long regard moins douloureux, me fît comprendre qu'il ne maudissait pas toute l'Humanité.

Décadence

C'était à la tombée rose de l'un de ces beaux soirs qui s'alanguissent autour de nos lacs laurentiens.

Les tilleuls et les sapins se confondaient en une pénombre qui bleuissait les fougères et les sources.

Et tout était infiniment reposant.

Dans le fond d'une baie vaporeuse où des roseaux et des lys d'eau se berçaient au clapotis discrètement sonore des eaux vives, je vis s'allonger l'angle mobile d'une flamme qui montait d'un feu clair. Et près du feu clair se découpait, en rouge rugueux, le galbe roux d'un vieux sauvage, qui fumait en silence devant cette flamme qui montait lumineusement.

À quoi songeait-il en regardant ainsi monter la flamme dans le silence endormeur de cette tombée du jour?

Était-ce aux vieux guerriers de sa tribu morte qui, dans les grands jours de combat, déterraient la hache et, formidablement ocrés de rouge, ne revenaient vivants qu'avec le scalpe d'un ennemi mort?

Et le vieux Peau-Rouge me répondit:

– Non!

– Alors, lui dis-je, que fais-tu dans ce crépuscule où je vois s'idéaliser en toi tout un passé de rêve?

Et le vieux sauvage, en me montrant du bout de sa pipe une chaudière qui commençait à chanter dans la flamme qui montait, me dit :

– J'attends qu'ça bouille.

La maison désertée

À l'ombre d'un coteau qu'enverdissent des sapins, quelques frênes et des érables, j'ai vu, de loin, se définir et s'accentuer les formes grisâtres d'une maison rustique et, de loin, moi, qui cheminai seul avec moi-même, je m'éjouissais de songer au bon gros « bonjour » franc et loyal qu'en passant j'irais dire aux gens de cette maison, et qu'en retour j'en aurais reçu.

Mais voici qu'au détour, après avoir côtoyé pendant quelque dix minutes une grenouillère où, durant l'été, doivent s'épanouir les mélodies sauvages des wawarons, je vis que la maisonnette grisâtre d'où j'attendais un gros bonjour franc et loyal était déserte – et qu'on l'avait désertée.

Des ais de sapins, mal cloués, s'efforçaient, sans y parvenir, d'enclorre une porte disjointe et dans les en-travers des entre-bâillures qu'ils faisaient, je vis, en passant, et sans vouloir insister, tous les désastres que laisse, derrière ce qui fut son passé, l'humble ménage qui renonce et qui s'en va.

J'ai vu l'emplacement du poêle auprès duquel, au retour des blanches corvées d'hiver, l'homme venait se rajeunir en taquinant ses enfçons, la place où devait s'accrocher sa bougrine, et celle de l'armoire où la ménagère devait empiler ses humbles trousseaux domestiques.

Et devant ces tristesses, et sans vouloir me demander si le vice ou la mort, la misère ou la faim devait endurer la responsabilité de toutes ces grisailles, je continuai de

cheminer, les pieds dans la boue, la pensée dans le doute et le
coeur dans mon rêve.

La cloche

Oui! C'est moi la cloche, la cloche qui, à la tombée des soirs d'opale, alors que les étoiles ont des beautés de pleurs, ou dans les matins roses, alors que les astres ont des sourires, sonne – et qui sonne les glas et les vesprées recueillies, les angélus, les mariages et les enterrements modestes des vieux qui s'endorment dans l'éternité lumineuse après avoir vécu leur lourde existence anonyme et laissent, pour ceux qui survivent, un nom devant lequel on se découvre.

Je suis la cloche qui sonne.

Et dans les soirs enténébrés où Novembre commence d'enneiger les coteaux, c'est moi, la cloche qui, dans le silence attristant dont s'endeuillent les campagnes, sonne aux survivants que c'est l'heure de prier pour ceux qui furent et qui dorment doucement l'infini sommeil d'où personne n'est revenu.

Je suis la cloche qui sonne dans les matins lumineux où, flanquée de son vieux père en cheveux blancs, la fiancée, toute frémissante de savoir qu'elle se donne, et que c'est pour toujours, dit ce « oui » souverainement mystique qui fusionne à jamais deux âmes.

Et c'est moi, la cloche, qui sonne tout cet amour.

Et j'ai sonné des absences; car, pendant que je sonnais, des fils s'en étaient allés chercher au loin le bonheur et revenaient, un soir, pour constater que la vieille cloche avait sonné le glas d'une mère.

Je suis la cloche qui sonne.

Et dans les aurores de rêve, je sonne et resonance l'angélus
infiniment doux qui, vers l'infiniment pure Vierge, fais
ascender l'*Ave Maria*.

Je suis la cloche qui sonne.

C'est le printemps!

Rose, j'ai, aujourd'hui, des choses roses à te dire. Tantôt, dans les grands ciels blancs, j'ai vu la corneille faire tache noire, et c'est le printemps qui nous revient.

Et demain, douce Rose, les roses vont refleurir, avec les mugets d'argent, les violettes, les clématites et les pâquerettes... C'est le printemps, Rose, qui nous revient.

Et les lilas, de nouveau, vont embaumer les longs soirs où l'amour fait s'attarder tes rêves d'amour, car j'ai, tantôt, dans les grands ciels blancs, vu le vol d'une corneille se strier en noir. Ô douce Rose, c'est le printemps.

Printemps des coeurs et des roses, printemps des herbes et des mousses, des lilas et des lys, des amours et des espoirs.

Et déjà, sous la neige fondante qui s'écrase doucement au soleil devenu plus vigoureux, on entend chanter comme la voix des sources, des sources d'eau vive où bientôt, Rose, nous irons voir se pencher des fougères et des mousses, s'abreuver des linottes.

Et c'est ainsi qu'en dépit des livres qui tuent les lilas et les mugets d'argent, les oeillets rouges et les boutons d'or, ô Rose, le printemps reste à jamais le grand vainqueur. Il est la vie qui revient; c'est lui qui rebâtit les nids dans le silence ému des feuillées neuves; c'est lui qui repeuple les bosquets de murmures et de bourdonnements, de froufrouis d'ailes et d'arômes frais.

Écoute résonner, dans le bosquet voisin, la hache qui fend l'érable flammé, le frêne franc et le merisier rouge.

C'est du feu qui se prépare pour que la sève abonde de nos érables et devienne du sucre du pays, où, Rose, tes dents blanches se naceront avec amour.

C'est le printemps, douce Rose, puisque tantôt, dans la blancheur infinie de nos ciels, j'ai vu le vol d'une corneille se découper longuement en noir.

Papier qui tourne

Dans le terne imprécis de je ne sais plus où, j'ai vu le vent qui se jouait d'un lambeau de papier terni.

Le vent, cet éternel agité qui ressemble à l'âme humaine, parce qu'elle aussi s'agite sans s'arrêter jamais.

Lambeau de papier terni dont le vent se joue, rien du tout dont l'âme humaine se fait des idéals en jouant avec.

Et j'allais ainsi passer lorsque je me demandai ce qu'avait pu être ce lambeau de papier terni dont le vent s'était de la sorte fait un jouet.

Qu'est-ce pourtant qu'un lambeau de papier qui tournoie, plonge, volute et retombe, pour pivoter encore, évoluer et planer sans répit au vent qui passe et qui s'agite éternellement?

Aussi bien, qu'est-ce que l'idéal qui frissonne ou chante, qui triomphe ou roucoule, pleure, éblouit, rayonne ou sanglote sous l'étreinte éternellement inassouvie des âmes éternellement agitées?

Avant que d'être ainsi devenu le jouet du vent qui tourbillonne et qui passe, dans le terne imprécis de je ne sais plus où, lambeau de papier terni, que peux-tu donc avoir été?

Dans ce qui reste encore de ce que tu fus, portes-tu des mots qui chantent ou des verbes qui tuent?

Soupirs d'amante ou pleurs de mère, facture de bottier, sonnet de collégien, recette de cuisine ou grimoire d'avocat, tu peux être le lambeau de tout cela, papier qui tournoies,

plonges, volutes et retombes au vent qui passe et s'agite éternellement.

Car tu ressembles à tous ces riens dont l'âme humaine se forge des rêves et dans lesquels son rêve se découpe ou se déchire des idéals; et dans ces idéals et ces rêves il arrive aussi qu'on retrouve des soupirs d'amantes ou des pleurs de mères, des factures de bottiers, des sonnets de collégiens, des recettes de cuisine, hélas! et des grimoires d'avocats!

Chapitre VI

Lorsqu'on voyage

Partir

Restez dans vos tombeaux de pierre
Pâles habitants des cités!
Le Désert, Félicien David.

On a dit: En voyage, l'instant le plus doux est celui du retour.

Quand nous reviendrons, nous verrons bien.

Je note seulement que l'auteur de cette observation aurait pu dire d'abord, sans commettre une extravagance, que la minute la plus agaçante est celle du départ, quand on a du bagage. Et j'ai du bagage.

* * *

Alors, pourquoi partir? Eh! pourquoi, quand novembre au buisson jaunit la feuille et fait taire les nids, l'hirondelle va-t-elle sous d'autres cieux moins inhospitaliers suspendre sa nichée joyeuse aux angles d'une autre mansarde, éparpiller ailleurs son vol bizarre, égrener pour d'autres passants sa ritournelle insouciant?

Qui dira jamais toute la philosophie que comporte le mot « partir »?

Nous avons beau nous trémousser pour cacher la chose, vivre est une farce qui n'a pas toujours le mérite de nous amuser outre mesure. Lâchons le mot, nous nous ennuyons. Le phénomène, au reste, est universel, et pour ma part, je ne voudrais pas porter le fardeau d'ennui qui s'appesantit sur les

épaules de ceux-là même que les naïfs jalourent. J'ai assez du mien.

S'il s'embête, l'homme, du moins, espère: et c'est heureux. Si jamais cette fleur du ciel qu'on nomme l'espérance cessait de fleurir sur la terre, je me demande si l'on aurait encore l'énergie de se laisser vivre jusqu'au bout et si les pharmaciens pourraient suffire à vendre de la « mort-aux-rats ». Et c'est dans cette monotonie souffreteuse de l'existence, en même temps que dans cette inextinguible soif d'obtenir mieux, qu'il faut chercher le pourquoi des pérégrinations et des voyages. C'est pour déserrer la misère de l'heure présente que l'on s'en va, joyeux par anticipation, crédule, naïf, bercé d'une illusion toujours déçue et toujours avivée, voir au loin s'il n'y fait pas meilleur et s'il n'est pas possible de trouver quelque part un coin d'ombre, d'oubli, de solitude et d'extase où le rêve puisse enfin devenir tangible, où le rictus de la réalité ne jaillisse plus des projets et des songes, où l'âme puisse un jour, une heure, un instant, secouer ses tristesses et cesser de gémir, de sentir le joug, de se plaindre et de s'ankyloser dans l'avalissement du terre-à-terre et du vécu.

Verdure des feuilles murmurantes, fugitive blancheur des voiles entr'ouvertes sur l'azur, rythme des flots lointains, parfums des landes et des cèdres, chansons mourant au seuil des nuits, bruissements endormeurs des moissons blondes, charme discret des îlots brumeux, aurores de lumière et crépuscules empourprés, lacs bleus et bruyères tristes, danses et refrains rustiques au retour des durs labeurs, nuages et vieux nids, fleurs et buissons, harmonies et couleurs, ombres et silences, vous ne charmez que si vous êtes loin, c'est-à-dire inconnus.

Et s'il nous était donné de mordre à ces fruits splendides dont l'éclat nous fascine en route, nous reconnâtrions avec tristesse qu'ils sont, comme les autres fruits de vie, faits d'amertume et de pleurs, de cendres et de sang...

* * *

Et le train file.

Et je me sens agacé, entre parenthèses, d'un mal de tête qui me donne des envies folles de flanquer des claques à mon voisin de gauche, un grand dromadaire qui compte les poteaux télégraphiques en suçant des pastilles de pepsine.

Dire qu'en notre âge de grâce, c'est-à-dire après des milliers d'années de recherches, d'études, d'expériences, de tâtonnements et de douleurs, l'homme n'a même pas encore trouvé le moyen de guérir radicalement un vulgaire mal de tête. On a pourtant le toupet de vouloir découvrir le pôle nord! Je me dis parfois que si Adam ressuscitait et s'il venait passer quinze jours au sein de sa géniture, le pauvre aïeul serait tellement humilié de notre ignorance qu'il retournerait bien vite se cacher sous la terre de l'Éden.

Et le train file toujours.

* * *

En face, un gros bonhomme fait tourniqueter ses pouces en regardant le bout de ses bottes – plaisir inoffensif et champêtre. À côté, certain marchand de mil porte, collés à ses habits, quelques échantillons de sa marchandise, crie comme un âne que les affaires vont mal et qu'elles iront mal aussi longtemps qu'elles n'iront pas mieux.

Si je ne divague, c'est un réformateur. À ses yeux, les *bleus* ont fait des bêtises, les *rouges* et les *cailles* et les *gris* en font encore, et tous ont besoin que lui, le marchand de mil, prenne la barre en main pour donner à la chaloupe nationale une direction plus définie vers le progrès économique et la prospérité sociale.

L'orateur se mouche – et le train file toujours.

* * *

Un peu plus loin, arrive un quidam avec sa femme.

Très poli pour tout le monde, excepté peut-être pour sa femme, le quidam sourit, salue, complimente, s'épanouit. Lorsqu'il a souri de tous côtés, salué, complimenté, parfait son épanouissement, monsieur se renfrogne à côté de madame, sans plus se soucier de madame que si madame était en bois blanc.

Je n'ai jamais pu revenir de l'ébahissement où me jette le peu d'égards qu'ont ainsi certains maris pour leurs femmes. Si ce refroidissement vient du mariage, nom d'un petit bonhomme! ça ne m'encourage guère.

Avant la cérémonie, les futurs – j'en ai tant vu – se font un tas de courbettes à laisser croire aux non-initiés qu'il faut être acrobate pour réussir dans ce métier. Aussitôt qu'ils sont unis pour la vie, crac et bernique! la galanterie s'effondre et l'on se traite réciproquement comme on ne voudrait pas traiter le plus vulgaire des premiers venus.

Que si vous en faites la remarque et dites, par exemple, à monsieur que sa manière d'agir envers madame vous étonne, il vous répondra, le plus paisiblement du monde:

– Mais, mon cher, c'est ma femme!

– Diantre! c'est donc bien avilissant, monsieur, d'être votre femme pour que vous sentiez ainsi mourir en vous tout sentiment de respect pour celle à qui ce malheur est échu?

– Monsieur, vous me renversez!

Et le train file toujours.

* * *

À gauche, sur le troisième banc, pincée comme un cocher de grande maison, assise seulement sur la moitié des ressources dont elle dispose pour ce paisible exercice, empaquetée dans un falbalas vert-jaune-pelure-de-banane, Mam'zelle Prenzygarde, les yeux virés en dedans, inabordable, avec une binette à chanter un solo dans une réunion de la *Salvation Army*, rumine les souvenirs lointains des antiques amours.

À côté d'elle, ravissante, modeste en un costume très chic, propre et gracieuse, une blondinette que je prends pour une enfant-de-Marie.

Certes, quelques amateurs lui préféreraient une bicycletteuse; telle quelle, je lui trouve un petit air charmant qui me fait oublier mon mal de tête, et je la classe, sans la connaître, dans cette catégorie de jeunes filles dont les rangs se font de plus en plus clairsemés; la catégorie des jeunes filles comme il faut, c'est-à-dire modestes. Dans un siècle, s'il en reste encore une, on la mettra sous globe et, sur le globe, on collera une étiquette: « Dernier spécimen de la jeune fille qui savait baisser les yeux; espèce à peu près disparue ».

Et le train file toujours.

* * *

Dans un autre compartiment que je traverse d'un bout à l'autre, pour aller « tirer une touche » dans le smoking-car, est groupée toute une bande de *swells* et d'élégantes qui s'en vont en chœur s'embêter fashionablement en quelque village fashionable où la *fashion* veut qu'on mette un habit à queue pour savourer un sandwich. Pauvres esclaves des bals lumineux et des fêtes mondaines où, derrière les éventails enduветés de blanc, j'ai vu de si jolies bouches bâiller à mourir en attendant les lendemains moroses où l'on pleure de fatigue, d'ennui, de tristesse et de déception. Ah! si toutes les larmes répandues en cachette, dans le monde où l'on s'amuse, se pouvaient transformer en diamants, la jolie rivière que cela ferait!

Et voici qu'en fumant philosophiquement ma pipe en un coin du smoking-car, je répète en sourdine ces vers boiteux, jadis commis par un copain dont je vous dirai le nom plus tard. Cela s'appelle: Une *réponse*.

*Le monde, avez-vous dit, est plein de voluptés.
Je le sais; mais mon coeur, aimant comme le vôtre,
A vu sans s'émouvoir ces suaves beautés:
J'en aime une autre.*

*Un poème d'amour que cette douce enfant,
Brunette aux yeux rieurs, humble, fine, jolie;
Afin de l'oublier j'ai tout fait, vainement:
Et pour la vie.*

C'est pourquoi tes splendeurs ne peuvent m'éblouir,

*Pauvre monde, et parmi l'éclat de ton mensonge
Mon âme s'est enclose avec son souvenir
Je vois, et songe...*

Et le train file toujours.

* * *

Moi, je ne file plus, puisque je suis arrivé depuis un quart d'heure à Saint-Albert où, confortablement installé dans un fauteuil rustique, j'oublie les fatigues et les émotions du voyage en regardant, par la fenêtre ouverte de ma chambre d'hôtel, les petits gars du village se chamailler dans la poussière de la route. Ils étaient quatre.

Nos... Parisiennes

À l'hôtel où je loge et dont je ne vous recommanderai pas le séjour, si vous aimez la bonne cuisine et des lits sans punaises, loge également une jeune femme qui vient, avec son mari, de faire un voyage en Europe.

Ce voyage l'a fort gâtée. Pour avoir séjourné huit jours à Paris, notre voyageuse s'est mis en tête de passer pour Parisienne et de nous flanquer, à table et à tout propos, des bouts de conversation farcis de grasseyements.

Si cette jeune femme n'était pas cette jeune femme, et si ses yeux n'étaient pas aussi suavement noirs, et si sa toilette n'était pas aussi délicieusement chic, et si sa chevelure massive n'était pas aussi magnifiquement disposée sur un minois de fée joyeuse et tendre, et si... et si... je me

permettrais, pour la désabuser, et pour la désillusionner, d'élaborer un de ces bons vieux speechs dont je me sens parfois capable et que n'ont jamais connus les héros d'Horace ou de Fénelon. Mais voilà... Elle possède des yeux noirs à rendre fol, et je ne me sens pas l'énergie de m'emballer.

Dans les concombres

7 h. 47 du soir. – Devant le banc rustique sur lequel et sur qui je rêve, en fumillant un cigare qui ne veut pas griller et que j'ai dû payer dix sous, à cause de l'augmentation des impôts, un tuyau de fer rouillé par la bise, par le soleil, l'ombre, la nuit, et par le tonnerre et les éclairs, émerge d'un bassin stérile et disperse l'eau. C'est une fontaine artificielle. L'eau chante, et je rêve. Que faire quand l'eau chante à moins que l'on ne rêve?

Vagabonde, ma pensée rénumère mes sentimentales remembrances d'antan: Louise, Blanche, Stéphanette, Hermine, Lise (Lise la Tyrannique) et Jeanne, et Aglaé, ma payse, et toute la persécution des yeux bleus ou noirs en cheveux blonds ou châains, qu'on oublie plus tard, quand on se range, et dont on se ressouvient en secret, quand on songe qu'on s'est rangé.

Sourires, fleurs, bouts de ruban, gardés puis perdus entre les feuillets d'un calepin découvert six ans plus tard au fond d'un tiroir, promesses qui demeurent moins longtemps que la beauté de Jeannette et nous font, quand on pense au bonheur possible, pleurer et dire des sottises aux visiteurs. Bouts de

billets jaunis par l'abandon et sur lesquels embaume encore je ne sais quoi du regard aimé...

En un pareil moment, je suis abordé par le marchand de savon d'à côté qui, les mains dans les poches, m'emmène en son jardin, un jardin très bien clôturé de chiendent, de graquias et de tournesols, où, parmi trois ou quatre géraniums, enflent quelques douzaines de concombres.

Cet animal de marchand de savon, dont le père connaissait l'ami de mon cousin et qui, pour ce motif, croit pouvoir me seringuer comme si c'était son métier, cet animal, dis-je, se met à me raconter ce qu'il faut faire pour obtenir de beaux concombres; et j'éprouve, en l'écoutant, toute une fusée de plaisirs dont le double ne suffirait pas à vous faire sourire. Il m'embête sincèrement, avec ses concombres.

Cependant, la bonne éducation que j'ai reçue, et qui m'empêche de flanquer des gros mots à mon bonhomme, m'oblige à circuler dans ses rangs de concombres aussi longtemps qu'il en reste et d'entendre, au bout de chaque plate-bande, ce brave marchand de savon dire:

– Sont-ils pas beaux, mes concombres?

Et moi, je suis forcé de répondre:

– Oui, oui, de vrais beaux concombres!

Et le soleil, avant de se coucher, constate qu'à sept heures et vingt-neuf minutes, nous, le marchand de savon et moi, sommes encore dans et parmi les concombres.

Matin

À l'heure très matinale où, parmi le froufrou des feuilles, les ondes lumineuses s'épandent, resplendissent et devancent

le soleil encore ennuagé d'ombre et de rose opalisé, je renonce héroïquement à dormir la matinée grasse et, toilette *grosso-modo*, je m'en vais, en flânant suivant l'usage, voir s'évaporer, au bout des brins d'herbe chancelants, les pleurs éblouissants des nuits.

Les moissons mûres ont des ondulations de mer berceuse, et parmi les taillis qui secouent doucement leur poussière grise, mille chansons gaies montent.

L'air plus pur se charge de rustiques senteurs exhalées des bosquets résineux et des sarrasins de neige fleurant le miel; et lentement, devant la lumière plus ardente qui vient, les champs, la rivière, les bois et les allées se dépouillent de leur brume transparente et blanche.

C'est le jour. Et puis, toute cette poésie, banale à force d'être vue, qui rafraîchit l'âme et l'imprègne d'une atmosphère de rêve et d'espérance, s'efface, effarouchée devant la vie qui s'éveille, devant le travail qui recommence, et devant l'homme.

Et le chant des choses s'abîme dans le tumulte du labeur repris. La brume blanche, en disparaissant, laisse voir les attelages primitifs retournant à la tâche entamée, tandis que, par-delà les moissons mûres et les sarrasins de neige, les troupeaux, que l'habitude et l'instinct guident, s'en vont vers les pâturages. Le bruit de la vie croît et le rêve s'évanouit.

* * *

Or, sur les trottoirs encore ombragés et frais du village, quelques paroissiens s'en vont, au son des cloches matinales, à la messe basse.

Ils sont bien peu; j'en compte quinze à peine: des anciens, des femmes vieilles, des veuves, quelques fillettes, puis, plus personne.

C'est là tous ceux que le Christ peut attirer vers lui, lui qui voulait attirer tout l'univers. Pourtant, la paroisse est vaste et grande; la population nombreuse a toutes les facilités de venir à l'église.

Où sont donc les rentiers qu'hier soir, au club, j'ai vu rougir d'une fièvre malsaine autour d'un tapis vert où s'échangeaient les cartes et les dollars? Ils dorment, las.

Et les jeunes filles souriantes, brunettes et blondes, que la promenade du soir permettait d'admirer et dont les regards si doux avaient des chatoiements troublants de pierre précieuse, et dont les toilettes gentilles et les dentelles avaient les fraîches teintes et tous les caprices délicieux des fleurs et des feuilles les plus aimées de nos serres-chaudes, les jeunes filles, où sont-elles? Elles dorment aussi, rendues paresseuses par les triomphes remportés.

Et les jeunes hommes à la moustache naissante et fière, qui jouent si gracieusement avec le stick à bec de corbin et fument avec tant de chic la cigarette embaumée de parfum d'Orient; et les marchands débonnaires, et les médecins, et les avocats, et les notaires, et tous ceux que le dur labeur n'appelle pas aux champs dès l'aube, que sont-ils devenus pour que l'appel des cloches matinales résonnent ainsi dans le silence et n'amènent à la prière que des vieillards, quelques femmes endeuillées et quelques fillettes modestes?

Ah! si Barnum devait, ce matin, sur les sept heures, traverser le joli village avec sa ménagerie bizarre, ses éléphants gris ou blanchis, ses lions et ses panthères, ses chameaux et ses hippopotames, ses rhinocéros et ses oranges-

outangs, ses cannibales et ses monstres humains, nom d'une pipe! comme elle serait sur pied depuis longtemps, la jolie paroisse, et comme les marchands en auraient vendu, la veille, des fleurs en papier peint pour chapeaux de dames, des rubans et des aigrettes! Comme on s'écraserait sur les trottoirs pour ne pas arriver trop tard! Comme le mari serait mal reçu s'il s'avisait de demander à madame de s'attarder un moment pour lui coudre un bouton!

Mais Barnum est Barnum, et ne vient guère qu'une fois par lustre, tandis que la messe se dit tous les matins. Et c'est pourquoi le Christ, à l'église, demeure seul.

Autour du temple où l'indifférence l'abandonne et l'oublie, la vie s'agite, tourbillonne et souffre, en cherchant la gloire, la fortune ou le plaisir; c'est à peine si, quand le dimanche revient, on daigne aller s'agenouiller distraitement devant lui, en examinant la robe de la voisine, ou en *jonglant* à quelque marché qui tracasse.

Et puis, sans plus y songer, chacun retourne à sa chimère. le savant continue de chercher ailleurs la solution du problème qui l'intrigue, l'artiste demande à d'autres sources d'étancher sa soif d'idéal, le penseur médite sans le consulter les formidables questions d'où viendra le triomphe ou la mort des nations; l'heureux est heureux sans lui, et le malheureux poursuit plus loin la consolation qui ne vient pas.

Et les prières, qu'en songeant à d'autres choses on murmure, ne montent que vers l'idole qu'on semble croire de marbre pur ou de bois orné: le Dieu-Frère, Ami, Poète, Artiste, Savant, demeure le Dieu méconnu à qui l'on élève des temples, moins pour l'honorer que pour l'isoler, afin qu'Il n'ait plus rien à voir à notre vie de tous les jours, à nos joies non plus qu'à nos tristesses, à nos recherches, à nos

angoisses, à nos labeurs, à nos désespérances, non plus qu'à nos succès, à nos triomphes, à nos plaisirs et à nos rêves – afin que sa main qui commande au bonheur ne s'entr'ouvre pas en un geste de bénédiction sur nos têtes et que ses lèvres, à qui l'insouciance de l'homme a désappris le sourire, ne nous disent jamais: « Humanité, sois bénie, je le commande; sois heureuse, je le veux ».

C'est ainsi que les chrétiens sont chrétiens. Si le Christ était un faux Dieu, ses temples ne désempliraient point.

Oh! ce piano

Avez-vous déjà pris part à l'une de ces démonstrations sociales que les gazettes et les âmes naïves désignent sous le nom de *Surprise party* (L'expression française est encore à venir et je l'en félicite), et qui consistent à se réunir pour aller « surprendre » un bonhomme (ou sa dame) prévenu depuis huit jours qu'on va lui souhaiter sa fête?

Moi, j'en arrive. En pareille occurrence, quand tout se passe à la bonne franquette, on s'amuse parfois autant que des bossus – et chacun sait qu'aucun bipède humain ne s'amuse comme un bossu. Mais quand tout ne se passe pas à la bonne franquette et que cette horrible guenon qu'on nomme la Cérémonie se met de la partie, ce n'est plus jovial du tout. C'est même tout le contraire.

Pour ma part, au seul mot de *Cérémonie*, mes doigts se crispent comme s'ils cherchaient à étrangler un créancier. S'il est une circonstance où l'âme doit avoir ses coudées franches, c'est bien lorsqu'elle est supposée se réjouir.

Eh bien! ce n'est plus ce qui se passe de nos jours, et même en notre délicieux Canada français où tous, cependant, poètes et prosateurs, savants et touristes, prétendent retrouver les vestiges des moeurs qui fleurissaient jadis en la vieille patrie des Lys, des cidres pétillants et des coeurs allègres; cette manie grotesque de faire des façons pour rigoler se vulgarise d'une manière inquiétante et se propage un peu partout, comme la bardane et l'ortie.

Même au sein de nos paisibles campagnes, où l'homme devrait se garder simple et vrai comme la splendeur des choses qui l'entourent, le redoutable microbe fait ses ravages et l'on voit de bons vieux Canayens renoncer délibérément aux bonnes veillées d'antan où l'on s'amusait en bougrine d'étoffe et en mantelet d'indienne, pour singer les petits bourgeois encravatés de la ville et pour s'embêter en rond autour d'un piano tapoté savamment par une médaillée de je ne sais où.

Oh! ce piano, quel avachisseur! Il devient pourtant, et de plus en plus, l'instrument de la Cérémonie. C'est le roi des salons contemporains. La causerie, la bonne vieille causerie joyeuse et sans atours, où les amours s'échangent en quelque sorte avec les expressions parlées, la pétillante causerie dont nos aïeux étaient si friands, est disparue; et voici qu'après avoir débité quelques compliments, toujours les mêmes, et déclarer aux jeunes dames qu'il est « enchanté de faire leur connaissance », l'invité n'a plus qu'à s'installer dans son silence, bâiller en cachette, jaunir d'ennui et, s'il est poli, trouver tout cela charmant.

Certes, j'aime la musique et je comprends que, même en soirée, il soit permis de pianocher un tantinet pour égayer « le monde », varier l'ambiance, parer une chansonnette ou faire

cotillonner les jeunes. Encore faut-il ne pas dépasser les bornes et se souvenir que la muscade est d'autant plus délicate qu'on n'en fourre pas partout.

D'ailleurs, la véritable atmosphère de la musique, c'est la solitude, parce que, là seulement, l'âme est elle-même et peut librement demander aux ondes sonores de rendre l'impression qui l'inspire; mais forcer la pensée la plus intime, l'émotion qui fait souffrir ou chanter, le rêve secret, de se mettre à nu devant un public indifférent, me semble une profanation. L'artiste vrai ne veut pas de témoins, parce que la partie la plus belle de l'âme humaine est celle qui demeure inconnue, chez vous comme chez moi, chez le peintre qui réalise sa pensée par des couleurs ou chez le poète qui matérialise son idéal par des harmonies.

C'est pour cela qu'en général la musique des salons ne dit rien; c'est du mécanisme. Les doigts trottent parmi les dièses et les bémols, les blanches et les quadruples-croches, mais l'âme est ailleurs et se tait. C'est aussi pourquoi cela n'est pas de la musique. La musique ne vient pas des muscles qui font se *recoquiller* et se détendre les phalanges et les phalangettes, mais bien de ce je ne sais quoi de mystérieux, discret, azuré, poétique et frêle où l'âme demeure à l'ombre de ce qui peut l'assécher, la ternir ou l'effaroucher. C'est enfin pourquoi cette habitude de faire de la musique depuis l'alpha jusqu'à l'oméga de toute réunion mondaine me semble une conspiration contre la félicité des invités.

Sans doute, à ce jeu, les imbéciles peuvent y gagner. Le mutisme qui les claquemure tous fait croire que le voisin a, comme nous, une foule de jolies choses à dire et qu'il les dirait si le piano se fermait. Mais, hélas! même en notre âge de progrès, les imbéciles n'ont pas le monopole, et nos

gracieuses cousines et leurs charmants cousins pourraient, si seulement on leur fichait la paix, se raconter, derrière les éventails, des choses qui feraient pétiller dans tous ces yeux noirs ou bleus les étincelles magnétiques de la gaieté la plus cordiale.

Eh! les fleurs n'ont-elles plus le droit d'embaumer; les papillons celui de se griller les ailes? S'il leur fait plaisir, à messieurs les papillons, de se griller les ailes...

Non! cette pianomanie me révolutionne tout bêtement le système nerveux; et si je n'aimais pas la paix au delà de toute expression, foi de Gaston, je ferais des blagues.

Heureusement, j'aime la paix. Au reste, je n'en veux point aux pianoteurs; ils suivent le courant. J'en veux au courant, c'est-à-dire à cette chienne de Mode qui commande à tout salon de s'encombrer d'un piano, à chacun d'apprendre à manoeuvrer cet instrument, et à tous d'applaudir, de subir, de courber l'échine et de se tenir cois comme des carpes artificielles, à cause du piano. Voilà ce qui me noircit le sang. Aussi m'engagé-je à célébrer en termes inédits la gloire du héros qui nous délivrera du monstre et nous affranchira de ce bourreau des âmes!

Noms de baptême

Une des joies les plus immatériellement austères dont puisse déborder le coeur d'un jeune homme qui voyage pour apprendre et non pas seulement pour dire, au retour: « J'arrive de voyage », est de constater qu'à la campagne subsiste encore, en dépit des révolutions de toutes sortes et

des théories subversives les plus répandues, quelque chose des coutumes anciennes et des ancestrales habitudes.

J'ai cru que la façon la plus naturelle de prouver l'exactitude de cette remarque est de rappeler la simplicité champêtre autant que naïve des noms de baptême dont les pères et mères de famille dotent encore, loin des tumultes citadins, ceux et celles qui leur doivent, avec le jour, une foule de choses dont l'énumération nous entraînerait en des considérations fastidieuses et superflues.

C'est ainsi, par exemple, qu'à Saint-Albert, où la débonnairété de mon tempérament incliné vers la paresse fait se prolonger mon séjour enchanteur au sein des champs fleuris et des coteaux tachetés de souches, j'ai pu constater qu'il existe encore des êtres humains dénommés Baptiste, François, Jean-Pierre, P'tit Louis, Josephte, Madeleine et Catherine. Et j'ai senti une grande allégresse envahir ma pensée.

Mais elles se perdent, ces coutumes ancestrales; et c'est triste.

Je comprends qu'on affiche, afin de passer pour très assoiffé du progrès, un suprême mépris pour tout ce qui rappelle directement le vieux temps. Mais je me demande ce qu'on y gagne, et je constate avec regret qu'on donne trop volontiers aux nouveau-nés contemporains des noms qui frisent le ridicule, le pédantisme et l'idiotie.

Ce n'est qu'un nom, pensez-vous. Soit! Mais, de nos jours où les savants prêtent aux circonstances secondaires du milieu une influence si grande sur le caractère humain, il conviendrait d'attacher aux circonstances une importance plus grande et d'apporter un peu de jarnigoine dans le choix des noms de baptême. S'il est vrai qu'une femme ne

deviendra pas à toute force ravissante parce qu'elle s'appelle Diane, Hélène ou Vénus, il est aussi vrai que le pauvre homme baptisé Nemrod, Hercule ou César-Auguste se ressentira toujours de la différence entre sa personne et le souvenir de « l'autre », et qu'il fléchira sous le poids de son nom comme sous un fardeau disproportionné.

Je sais bien qu'on laisse d'habitude aux dames le soin de trouver, dans le calendrier catholique ou profane, le patron futur du nouveau-venu, et que l'ambition porte volontiers ces dames à faire les choses en grand; mais je crois aussi que rien ne peut être ridicule autant qu'un nom choisi de la sorte en un moment d'enthousiasme, parce que, s'il est un cas où l'enthousiasme n'ait rien à voir, c'est bien la vie.

Si donc j'avais quelques conseils à donner, je dirais que le nom le plus gentil est encore le plus sans-façon; et, comme tous ne sauraient abuser d'une excellente chose au point de s'appeler indistinctement Gaston, je recommanderais les noms de Jean, Pierre, Louis, Paul, Charles, Henri, Jacques, Denis, pour ces messieurs, et de Jeanne, Thérèse, Alice, Germaine ou Berthe pour ces dames – avec faculté d'adjoindre. Le nom de Marie possède, à mon oreille, une saveur délicieusement poétique, et je me demande si la beauté pudique et modeste de ce doux nom n'a pas été jadis une des nombreuses et très bonnes raisons qui déterminèrent l'Éternel à choisir la Vierge de Nazareth pour en faire la Reine éblouissante et sainte des splendeurs incréées et des chérubins de feu.

D'ailleurs, la liste est assez longue pour répondre aux exigences de nos familles les plus largement canadiennes; et ceux qui prétendent n'y pouvoir trouver leur compte me semblent bien difficiles, à moins qu'ils ne soient malades.

J'attribue en effet à quelque dépression morbide le choix abracadabrant de certains chefs de famille, et je tiens qu'il faut ne jouir que d'une assez restreinte portion de ses facultés pour appeler ses filles Euphradisie, Jarnancide ou Dorémiphantalma. Quand on souffre de cette maladie, le meilleur remède est une villégiature à Saint-Jean-de-Dieu.

La sottise est aussi souvent le principal mobile qui pousse à commettre ces bourdes onomastiques, comme il advint à ce bonhomme qui voulait affubler son nouveau fiston du nom de Piternel, après avoir entendu le curé prononcer « simpiternel ». Sa femme, qu'un séjour au couvent avait ferrée davantage sur le martyrologe, eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que, si les saints jouissent au ciel d'un bonheur « simpiternel », en revanche « saint Piternel » est un monsieur qui n'a pas encore été régulièrement canonisé.

Les journaux rapportaient, ces jours derniers, quelque chose de pis encore, car Piternel n'est qu'idiot. Dans un vieux pays d'Europe, un communiste enragé fit appeler sa fille Anarchistie... Les autorités qui tolèrent sur les registres d'état civil l'inscription d'une pareille horreur mériteraient qu'un ravacholesque bombardeux contemporain aille installer sous leur fauteuil la plus satanique marmite qui soit encore sortie des antres de la conspiration.

Les Espagnols, eux, donnent à leur descendance des noms qui disent plutôt une impression de l'âme; à Séville, à Barcelone, à Grenoble, pullulent les Dolorès, les Consolations, les Joie-de-sa-mère, les Espérances, les Tristesses-vécues, etc. Un voyageur novice eut même, une nuit, une jolie venette à ce propos, en entendant une voix de femme crier à tue-tête: « Socorro! Socorro! » Croyant à

quelque tentative de meurtre, il se précipita dehors et constata que c'était la voisine qui appelait sa petite fille Socorro.

Concluons que, dans le choix des noms, plus que partout ailleurs, l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Le lac du Cheval-qui-rue

Nous partons pour la pêche, et nous sommes quatre: M. le notaire, M. le juge de paix, puis Bernard (un vieux futé qui sait toute la région comme s'il n'avait jamais appris autre chose) et moi. Afin de parfaire cet exercice hygiénique et salubre autant que pittoresque et intelligent, nous avons choisi le fameux lac du Cheval-qui-rue.

Ce lac s'appelle de la sorte pour un motif excellent, que tout le monde des alentours ignore, mais que tout le monde estime excellent, parce qu'il l'ignore. Il est tant de choses que l'on prise ainsi, tant de chimères que l'on poursuit, tant de jolis yeux que l'on recherche, tant de pilules que l'on vante, parce qu'on les ignore.

Quant à moi, qui n'ai pas été bâti comme les autres, mais qui veux savoir le néant des chimères, la vérité des jolis yeux et l'amertume des pilules, j'avoue bonassement que cette dénomination du Cheval-qui-rue me navre. D'autant que ce n'est pas le seul nom baroque dont s'enlaidit la carte hydrographique de notre juvénile province et qu'on y rencontre, à tout propos, des lacs Serpents, des lacs Caribous, des lacs Barbotes, des lacs Bêtes-puantes, des lacs Tortues, etc., etc.

Ce débordement d'histoire naturelle a, peut-être, un bon côté dont je ne saisis pas très bien la valeur; mais chez les

tempéraments quelque peu poétiques et délicats, ce Cheval-qui-rue sonne faux en diable et, je le sais, plus d'un se chagrine à voir ces noms bouffons ou bêtises s'accoler à des sites ravissants et majestueux, comme des escargots gluants à des buissons de roses. Allez donc, par exemple, rimer un sonnet pour imiter le clapotis murmureur d'un lac Wawaron!

Vrai, ça chiffonne l'enthousiasme, et chacun sait que l'enthousiasme est une chose tant frêle qu'une fois chiffonnée, elle ne vaut plus rien.

Le gouvernement ne devrait-il pas s'occuper de cette affaire nationale et s'imposer à la gratitude des électeurs qui dorment encore dans l'indécis de l'avenir, en opérant une réforme d'autant plus urgente qu'elle serait moins coûteuse? Et puisqu'en notre âge officiellement bon garçon, le plus insignifiant des plumicoles peut exprimer en toute licence sa pensée, j'insinuerai qu'il serait séant de donner à nos lacs de la Province, voire de tout le pays, des dénominations qui méritent, autant que nos lacs eux-mêmes, de résister à l'action meurtrière des siècles et de continuer à soulever, d'une génération à l'autre, la somme d'admiration qui jaillit spontanément d'un cœur construit suivant les règles de l'art. L'émotion dont vous donnez déjà des signes non équivoques, sensibles lecteurs et tendres lectrices, dit combien vous m'avez compris, puisque j'ai nommé nos grands hommes. Disons-le sans retard et sans hésitation, l'arrêté ministériel qui édicterait la mesure que je préconise, ne serait pas le plus piqué des vers.

– Mais, dites-vous, nos grands hommes n'y suffiraient pas, puisque nous avons beaucoup plus de grands lacs que de grands hommes.

J'ai pressenti l'objection et j'y répons: Faites toujours, et lorsque la liste de nos gloires nationales sera épuisée, nous proposerons de placer les lacs restés anonymes sous le patronage de messieurs les députés et ministres qui, pour n'avoir pas encore reçu l'estampille de la postérité, n'en possèdent pas moins l'étoffe dont on fait les gloires nationales, pour peu qu'ils s'y aident. De la sorte, il nous restera quelque souvenir des personnages qui vont périodiquement rehausser de leur présence la splendeur de la vieille citadelle québécoise, et nos enfants sauront le sens des noms parsemés sur la carte du pays qui les verra naître.

Mais l'opération ne va pas sans quelques précautions préventives. Pour que la coterie, la cabale, la spéculation, qui se fourrent aujourd'hui partout, n'aient rien à voir à l'affaire, il me semble opportun de proposer qu'on « râfle » nos lacs, tout comme on râfle bien d'autres choses et notamment, en décembre, les dindes.

À moins que l'on ne préfère s'en rapporter au hasard. En pareil cas, il suffirait de jeter, dans un sac ou dans un chapeau, les noms des députés et ministres aspirants, et de désigner, pour les tirer ensuite au sort, le plus innocent de la députation – ce qui compliquerait peut-être l'opération et ne manquerait pas de susciter maintes jalousies. Tout bien pesé, le « râflage » est le système le plus pratique... Mais survient une objection nouvelle que j'ai, vous pensez bien, aussi pressentie:

– Le nombre de nos lacs est limité, après tout. Le nombre des députés, lui, grandira sans cesse, d'élections en élections, en sorte qu'il pourrait arriver, un jour, qu'un grand ministre ou qu'un député transcendant n'ait pas son lac; et ce serait dommage.

Si nos arpenteurs jurés ne se sont pas fichus de nos binettes, cette calamité ne se produira guère avant un siècle ou deux. D'ici là, tout nous fait espérer qu'une judicieuse, économique et savante manipulation des deniers publics aura tellement gonflé nos coffres-forts qu'il sera devenu, non seulement possible, mais désirable, en ces jours prospères dont la prévision suffit à nous tirer des larmes de félicité, de créer un département nouveau pour creuser, d'après les méthodes artificielles, de nouveaux lacs destinés aux gloires de la dernière heure.

* * *

Tout cela pour vous dire que nous allons à la pêche. La route est longue en tonnerre – dix-sept milles – et nos ramollifiantes moeurs citadines nous enlèvent le courage d'entreprendre cette course à pied. Nous prenons donc une voiture, si l'on peut désigner de ce nom le « buckboard » où nous nous installons tous les quatre, avec nos paniers dans les pattes et sur la tête un soleil carabiné..

Vas-y Coco! Coco, c'est le sobriquet du cheval qui nous transfère, une grande carcasse de trotteur qui trotte surtout quand on descend les côtes et que le « buck-board » le pousse.

La route est charmante. À droite autant qu'à gauche, des vallées blondes; de-ci, de-là, des maisonnettes rustiques d'où surgissent, ébahies, des tialées d'enfants qui regardent passer Coco. Et plus loin, arrondies ou pointues, des montagnes ternes ou couvertes de forêts dans lesquelles pour employer l'expression fameuse d'un orateur (si fameux que

son nom ne manquera pas de tomber dans un lac) « le pied de l'homme n'a jamais encore mis la main ».

Cependant, des grands arbres et des petits arbres qu'on voit isolés dans les labours ou groupés en bosquets gentils, les feuilles – orme, chêne ou tilleul – tombent, tombent, tombent, embellies de nuances où la vie ne circule plus, et s'éparpillent sur les chemins gris de poussière.

Et Bernard, qu'émeuvent comme nous toutes ces choses automnales, chantonne, en fouettant Coco, la complainte d'une jeune *criature* morte d'amour, qui demande, en expirant, qu'on mette, « dessus sa tombe, une colombe ». Cette fadaise chantée, naïve à faire pitié, a des accents de tristesse qui nous empoignent et des notes qui révolutionnent...

Nous sommes revenus du lac du Cheval-qui-rue, sans avoir pris l'ombre d'une barbote. Bernard, qui sait le pays comme s'il n'avait oncque appris autre chose, en dit, d'ailleurs, la raison toute simple: ça ne mordait pas.

L'art est simple

À propos de *surprise party*, j'ai écrit, l'autre jour, que la pianomanie dont souffre actuellement le monde où l'on s'amuse, me semblait venir d'un redoutable microbe, et, naturellement, cette présomption m'a attiré moult condamnations. Certaines jeunes filles m'ont carrément boycotté; elles ont même interdit à mes pauvres bonnes-femmes de chroniques de franchir désormais le seuil de leur chambrette ou de leur boudoir. D'autres encore affectent de ne plus approcher le coupable en ma présence et si, par

exemple, on parle de Gounod ou de Wagner, elles s'écrient: « De grâce, changeons de sujet, monsieur n'aime pas la musique ».

Je n'en pense pas moins que plusieurs, s'ils ou si elles m'avaient compris, se rangeraient de mon côté. Pianoter ne signifie pas toujours faire de la musique, et l'art est d'une tout autre famille que le vacarme ou le charivari. Chez un trop grand nombre, hélas! vingt-cinq minutes de *staccati*, à quoi les plus rusés sont incapables de rien comprendre, constituent le summum de la musique, tout comme une dizaine de coups de pinceau trempé dans le rouge écarlate ou le vert épinard constitue, pour d'autres, le summum de la peinture. En dépit de leur majorité, et malgré la désinvolture de leurs affirmations, ils ne montrent pas d'autorité suffisante pour intervertir la vérité, et je persiste à croire que l'art, ignorant les complications trop compliquées, doit être simple comme le parfum des lys.

C'est en reflétant la nature idéalisée que l'artiste provoque une réelle émotion.

Pour atteindre ce but, il faut, sans doute, un peu de tête et beaucoup de flamme. La souplesse des nerfs ne vient qu'en second lieu. Et voilà pourquoi bien des « morceaux » très élaborés n'obtiennent pas le succès qu'on en attendait, alors qu'une chansonnette fredonnée sans étude suffira parfois à mettre l'enthousiasme au coeur ou des sanglots dans la voix.

La vérité plane plus haut que l'homme et domine tout, même le piano.

Qu'importe au chemineau?

Cette bise, corbleu! nous rougit l'épiderme, tant elle pique. Et, blindées de flanelle, les personnes à constitution délicate toussent, les pieds dans l'eau chaude, les bronches teinturées d'iode, la poitrine rosée par une couche de moutarde capable de faire honte aux sandwiches les mieux achalandés du *free lunch* le plus libéral – soit dit sans froisser le moindre de nos ministres qui, pour être libéraux, n'ont sans doute rien à faire avec ladite moutarde.

Sur les routes aseulées et serpenteuses, la poussière – que nous habiterons un jour – folichonne avec les feuilles qu'ont fait choir les rafales hâtives de septembre.

Aux champs désertés, où plus rien ne demeure des moissons recueillies, des troupes d'oies à l'allure que l'embonpoint rend bourgeoisiaque, s'en vont, avec un ensemble exemplaire, pincer ce qui reste d'herbe. Et des demeures éparpillées qu'on voit parmi les rameaux nus, la fumée bleue monte plus vive, tandis qu'au loin, dans l'inaperçu des savanes vertes quand même, retentit parfois la détonation d'une arme à feu clamant la mort d'une perdrix balourde ou le dépit d'un chasseur non moins balourd.

Et la lumière du jour a des reflets charmeurs que juillet ne connaît pas, des caresses qui font songer.

*C'est le dernier sourire
De lèvres que la mort a fermées pour jamais.*

* * *

Cependant, sur la route asseulée, chemine un homme dont la mélancolie semble s'harmoniser avec cette tristesse des jours qui déclinent.

C'est un mendiant. Sa marche est lente et les haillons dont il est revêtu disent son indigence, comme ses épaules voûtées avant l'heure disent la résignation malsaine d'un être qui subit parce qu'il doit subir.

Ce voyageur flétri, qu'aucune ambition ne paraît stimuler, s'avance parmi les harmonies de l'automne sans s'attarder à les comprendre; son regard ne va pas dire à ce qui s'en va l'adieu que l'âme murmure en voyant mourir.

Qu'importe au chemineau la feuille qui tombe ou la caresse tardive du soleil d'automne! Il veut du pain.

Splendeur d'avril et mélancolie de fin d'été, fleurs commençantes et frondaisons déchues n'ont rien qui puissent l'émouvoir; la poésie n'émeut que les rassasiés.

Seul au monde, incompris des autres qui ne savent pas l'angoisse d'être seul, il s'en va, machine à mendier que l'accoutumance traîne de porte en porte, s'éternisant à gueuser quelques charités pour l'amour de Dieu.

Comme une traînée d'ombre, son sillage effarouche le rire, offusque la gaieté des bons vivants; quand le quêteux passe, les enfants qui jouaient s'arrêtent, apeurés, jusqu'à ce qu'il disparaisse, comme au bois se taisent les oisillons timides quand un nuage s'allonge dans l'azur et fait croire au retour des nuits.

C'est un homme, pourtant, comme le premier des rois; mais connaître la misère, ne savoir de l'existence que ce qu'elle renferme d'amer, n'être rien abrutit l'âme à la longue, et voici qu'il est devenu comme ceux qui n'ont pas

d'espérance, d'amour ou de pensée. Quand il rôde auprès des demeures et qu'il épie d'un regard suppliant le signe qui lui permettra de ramasser ce dont les autres n'ont plus faim, on dirait un chien sans chenil qui cherche un trou quelque part, d'où les galvaudeux ne viendront pas le relancer avec des cailloux et des malédictions.

* * *

Cependant, l'automne fait tournoyer les feuilles et chasse les canards; la lumière du jour a des reflets que juillet ne connaît pas, et des caresses qui font songer.

Pour celles qui s'ennuient

Pour celles qui s'ennuient, et pour
d'autres qui auront froid.

Après la grand-messe de dimanche, je suis allé, suivant l'usage, à la *post-office* de Saint-Albert, et le patron de la boutique (un brave homme qui débite de la mélasse, des meules, de l'indienne, du pain-killer, des hameçons et quelques autres articles) me remit une petite enveloppe au sein de laquelle je trouvai le poulet suivant:

Monsieur Gaston,

J'ai beaucoup de loisirs et je m'ennuie. Que faire?

UNE JEUNE FILLE QUI N'AIME PAS LE PIANO.

Incontinent, je ressentis beaucoup de sympathie pour cette jeune fille qui s'ennuie et qui n'aime pas le pia...

Mais je n'ai guère l'habitude de donner des ordonnances, et j'attends encore le brevet dont il faudrait me munir pour exercer légalement la profession de directeur spirituel ou médical. En fait de brevets, je n'ai jamais pu m'ingérer dans aucune bachelière de quoi que ce soit – ce qui, pourtant, m'a-t-on assuré, n'est pas très malin. Enfin, pour une fois, je veux bien me livrer à la contrebande et passer le paquet qu'on me demande.

Donc, Mademoiselle, vous vous ennuyez. Pourquoi?

La logique répond: Parce que vous avez trop de loisirs.

Effectivement, si vous n'aviez pas trop de loisirs, vous ne vous ennueriez point. Comme disait un remarquable savant dont le nom m'échappe, la chose est aussi claire que deux et deux font quatre. Autrement dit, il vous faut occuper ces loisirs. Et la conscience ajoute: c'est plus qu'un remède, c'est un devoir.

Pour la jeune fille, tout comme pour le reste des mortels, l'inaction prolongée – je n'ose dire la paresse – peut devenir la mère de tous les... défauts; et la femme contemporaine réclame trop le droit d'égalité avec l'homme pour ne pas reconnaître comme sienne l'obligation morale que l'homme s'impose.

Par conséquent, le moyen de se soustraire aux alanguissements et rêveries provoqués par l'inaction, c'est l'action, c'est-à-dire le travail, et Mossieu La Palisse aurait trouvé cela tout seul.

– Mais, dites-vous, c'est justement ce dont je me plains; je m'ennuie parce que j'ai trop de loisirs.

Je vais donc prendre la respectueuse liberté, Mademoiselle, de vous offrir un peu de besogne.

Nous sommes en octobre. Dans quinze, trente ou quarante-cinq jours, la neige va venir avec le froid. Quand il gèle fort, vous le savez peut-être, la chair humaine devient toute rouge et même blanche; puis, la peau se gerce; puis, on grelotte, on s'enfièvre, on s'enchifrène. Il arrive même qu'on meurt. Et ces complications ne sont pas réjouissantes.

La façon la plus sûre d'obvier à tous ces embêtements, c'est de s'habiller le plus possible. Messieurs les médecins le déclarent, et n'importe quel idiot en pense autant.

Pour vous, Mademoiselle, qui avez des loisirs et probablement aussi quelques fourrures authentiques, s'habiller chaudement n'est qu'une question de mode et d'élégance. Moi, j'en connais à qui la chose est beaucoup plus difficile, et j'en sais des millions, dame! à qui la chose est même impossible. Ces derniers, quand il gèle trop fort, font ce que vous et moi ferions à leur place: ils tâchent de se réchauffer comme les lévriers, à force de grelotter.

La méthode est un peu raide, surtout de nos jours où l'on ne tolère point que les chiens souffrent du froid.

Voici donc l'ordonnance que votre billet, Mademoiselle, m'autorise à vous proposer:

Dès demain, rendez-vous chez quatre ou cinq de vos meilleures amies, inoccupées et qui sans doute s'ennuient autant que vous, et tenez-leur successivement à peu près ce langage:

– Figure-toi, ma chère, que je m'ennuie à mourir. Si tu voulais, tous les mercredis, de trois à cinq heures, tu viendrais me voir avec Lise, Jeannette, Blanche et Marie; nous ferons d'abord du sucre à la crème et, tout en causant, nous confectionnerions, pour passer le temps, quelques

vêtements à l'intention des petits pauvres qui, dans quelques semaines, n'auront pas chaud.

Vos gentilles amies, qui possèdent, comme vous, un gentil coeur suave autant que le sucre à la crème, ne manqueront pas de vous dire: oh, la bonne idée!

Quelques-unes d'entre elles vous donneront même un baiser d'autant plus délicieux qu'il sera exceptionnellement sincère; et bien qu'à la rigueur et en justice je puisse réclamer une part de leur gentillesse, puisque j'en suggère l'idée, je veux aussi faire ma part de générosité.

Vous vous réunirez donc; vous souscrirez quelques dollars (qu'est-ce qu'un dollar quand on est journaliste?); puis vous irez chez un gros marchand qui annonce des soldes et vous achèterez à bon compte quelques coupons de bonne étoffe du pays avec quoi vous fabriquerez de vos jolis doigts des petits pardessus, des gilets, des culottes, des jupes, et tout le tremblement. Et quand vous aurez tricoté tout cela, après votre sucre à la crème, vous écrirez au président de la Saint-Vincent-de-Paul ou au maire. Il vous fournira l'adresse d'une famille dont le père est à l'hôpital, dont la mère est morte ou s'en va de la poitrine, et qui n'a pas de quoi acheter du linge pour ses petits gars et ses petites filles.

S'il vous reste du « change », comme il en reste souvent, mettez quelques sous dans le gousset du vêtement confectionné par vous. Cela fait toujours plaisir. Et épinglez-y grand comme ça de papier sur lequel vous aurez écrit: « Don des anges du bon Dieu ».

Qui vous empêcherait même de songer aux misérables nouveau-nés de décembre, qu'on emmaillote dans des chiffons, et de préparer à leur intention des langes et des layettes?

Un jour, peut-être prochain, et pour en avoir pris l'habitude, vous ferez une autre layette, garnie de riches dentelles, celle-là, et dans laquelle le bon Dieu, pour vous récompenser de l'avoir vêtu dans la personne de ses pauvres enfants, mettra un ange qui vous ressemblera. Je vous réponds que ce sera un beau bébé.

Et les petits galvaudeux qui trottent les chemins et qui gaminent parce qu'un reste de pudeur empêche les parents de les envoyer à l'école aussi mal ficelés, n'arrêteront pas votre pensée compatissante.

Et quand Mai renaîtra plus tard avec ses renouvellements printaniers et ses roucoulements de palombes blanches dans l'azur attiédi, ne songerez-vous pas aux petits miséreux qui s'en vont, plus mal habillés que les autres, prendre part au banquet mystérieux de la première communion?

En pareille circonstance, l'offrande d'une légère rose blanche, d'un minuscule complet noir, d'un petit vêtement cousu joyeusement à cinq ou six, permettrait à quelque pauvre d'économiser de quoi payer le boucher, le boulanger, le marchand de bouts de bois, ou le loyer, ou les taxes, ou le docteur ou même le fossoyeur – car tout s'achète au rabais chez les indigents. Il est tant de choses qu'on serait forcé de jeter s'ils n'étaient pas là.

Au sein des loisirs qui nous ennuiant, Mademoiselle, vous n'avez peut-être pas eu le temps de songer à toutes ces tristesses. La chose est pourtant si banale que les journaux n'en parlent qu'au jour où quelques affamés brisent des carreaux ou commettent quelque autre infraction pour aller se rassasier du pain des prisons, qu'au jour où une mère affolée saupoudre de vert-de-Paris le dernier repas de sa marmaille inconsciente et chétive.

Mais pourquoi pleurez-vous?

Les larmes sont saintes, sans doute, et le chérubin qui vous garde doit les recueillir pour endiamanter au ciel la couronne que Dieu vous réserve en son éternité. Songez plutôt aux pleurs de joie des mères consolées et des petits secourus.

Dites-vous surtout que, en agissant de la sorte, vous aurez fait mieux que les ridicules bavards et les rhéteurs de la politique pour résoudre le formidable problème du *struggle for life* qui s'érige en face des gouvernements modernes et menace d'ensevelir la génération de demain parmi les homicides en masse de l'anarchie.

Travaillez sans phrases, sans programme officiel, sans élections; soyez sans nom, sans couleur et sans étiquette. L'amour n'est rien de tout cela.

Enfin, Mademoiselle mon amie, vous ne vous ennuierez plus, puisque la joie des autres rejaillira sur toutes les heures de votre existence. S'il existe quelque part, le bonheur réside dans la satisfaction de se dépenser sans éclat pour faire quelques heureux.

Chapitre VII

Politique

Politique

Une nouvelle lutte électorale est terminée, et son résultat n'a guère surpris que les naïfs.

Les malins, et Dieu seul en connaît le nombre, savaient tout cela d'avance et clament aujourd'hui qu'ils avaient prévu le coup. S'ils ne l'ont pas dit plus tôt, vous pensez bien que c'est par pure modestie.

J'ai toujours admiré cette perspicacité qui, chez plusieurs, frise le phénoménal et leur donne la prémonition des petites mystifications que l'avenir prépare en sourdine pour abasourdir le reste de l'humanité.

Il est regrettable que ces prophètes se montrent si peu pressés de dire la bonne aventure et ne révèlent leurs prévisions qu'une semaine après que l'événement s'est produit. Leurs révélations, sauf erreur, acquerraient du piquant s'ils les publiaient quelques jours avant l'heure fatale, et leur gloire ne manquerait pas d'y gagner. Il serait aussi désirable que ce don de prophétie s'étende davantage et profite personnellement au prophète en l'empêchant parfois de s'embarquer en des aventures qui conduisent au ridicule.

* * *

Durant cette campagne qui vient de se terminer, j'ai entendu bon nombre d'orateurs politiques. À part deux ou trois solides tribuns dont je tairai la couleur et les noms afin de permettre à plusieurs d'essayer le bonnet, force m'est de

noter que nos discoureurs de husting se maintiennent dans une infériorité déplorable. Quelques-uns ont le brio, le panache, du bon vouloir et même du talent; mais ils manquent d'envergure et d'essor. Plusieurs même ne sont pas sérieux et, si je ne me trompe, leur inaptitude à débattre une question provient d'un vice assez répandu chez nous et qui s'appelle l'ignorance. Sur dix tribuns pris au hasard, neuf au moins n'ont pas la moindre idée de ce qu'est la politique. Pour eux, gouverner un peuple consiste à construire ou à réfectionner des routes, percevoir des impôts, régler les dépenses, voter des subsides, et maintenir autant que possible en équilibre le budget national. Et c'est tout.

Cela me paraît insuffisant.

Les qualités administratives d'un ministre ou d'un député ne sont point choses négligeables, fichtre! Ce n'est pourtant pas seulement avec des chiffres qu'un peuple se gouverne. Les principes ont un certain rôle à jouer; les sciences morales et la psychologie doivent occuper une place au moins égale à celle de l'arithmétique.

À notre époque d'évolution, les études philosophiques s'imposent plus que jamais; sous peine de réserver à la nation des surprises et des méprises ruineuses, ceux qui se donnent pour mission de diriger la barque parmi les récifs et les brisants doivent connaître la nature de ces récifs et l'exakte position de ces brisants. Sans doute, la prospérité, le progrès et la paix dépendent des faits; mais le fait est soumis à l'idée qui le prépare, et les révolutions matérielles naissent des théories spéculatives.

Puis donc qu'on reconnaît aujourd'hui la nécessité de l'éducation populaire, de la spécialisation des élites, et puisqu'on parle plus que jamais d'émancipation

philosophique, nos tribuns populaires ne pourraient-ils pas donner l'exemple sans risquer de passer pour des extravagants?

* * *

L'art de rouler son adversaire en lui disant ses quatre vérités n'est pas à dédaigner; mais l'abus de ce genre d'exercice est devenu tel qu'un étranger me demandait, l'autre soir, dans quel ruisseau nous allons pêcher nos gouvernants. Le pauvre homme, non encore acclimaté, s'était fourvoyé dans une assemblée contradictoire où, comme chacun sait, les orateurs s'appliquent plus à déshabiller leurs adversaires qu'à scruter leurs doctrines. Aussi mon étranger fut-il tout surpris d'apprendre que l'un et l'autre des candidats en présence jouissaient de l'estime générale, et que leur réputation bien établie ne s'incommodait pas autrement des épithètes de chenapans, voleurs, brigands, détrousseurs, canailles, renégats, gibiers de potence, vampires et tripoteurs qu'ils s'entre-décochèrent une bonne heure durant.

* * *

Cette absence de principes philosophiques et de théories morales provient sans aucun doute du discrédit dans lequel l'étude de l'histoire et l'observation des mœurs tombent de plus en plus. Lorsque nos orateurs ont invoqué Maisonneuve et Montcalm, sans manquer d'accoler à leurs noms l'invariable qualificatif de « gloires nationales », plusieurs sont au bout de leur ficelle et semblent ignorer absolument qu'il faut, pour comprendre quelque chose en politique, avoir

longuement médité les enseignements qui ressortent de l'expérience des siècles écoulés, et avoir su lire, dans le passé, les événements qui préparent l'avenir.

La faconde, la fluidité verbeuse, l'imagination, les gestes désordonnés, les fleurs artificielles d'une rhétorique débraillée, voire la farce plate, peuvent provoquer des succès éphémères et mériter aux débutants les acclamations des badauds sans cervelle.

Les citoyens soucieux de l'avenir du pays, les gens sérieux que l'observation et le travail ont familiarisés avec les questions nationales, ne savent que penser de tout ce fatras oratoire; ils s'abstiennent, par compassion, de qualifier la désinvolture avec laquelle certains jouvenceaux font et défont les empires et disposent de l'avenir des nations. Cette débauche d'éloquence dénote d'abord beaucoup de suffisance, laquelle est inhérente à l'incapacité. Le savant véritable est humble.

La tâche d'instruire le peuple et de tenir la main à ses destinées n'est donc pas aussi facile qu'on semble le croire, et requiert des études préliminaires que le plus grand nombre n'a pas le courage d'entreprendre.

C'est pourtant indispensable et, seule, cette science des principes, puisée dans la méditation de l'histoire et de la philosophie, dans les livres et surtout dans la vie, saura former ce que le plus puissant penseur des temps passés décrit comme l'Idéal: « Un coeur fidèle et fier qui ne chancelle et ne descende jamais; un coeur indomptable toujours prêt à lutter après chaque tempête; un coeur libre jamais séduit, jamais esclave; un coeur droit qu'on ne rencontre jamais dans les voies tortueuses ».

Si cet Idéal était mieux pratiqué chez nos jeunes gens ambitieux de s'engager dans la politique, nous aurions plus souvent l'occasion d'entendre des orateurs que la conviction rendrait éloquents, et le peuple apprendrait peut-être enfin ce qu'il ne sait pas encore: la différence qui doit exister entre le programme d'un parti et le programme de l'autre.

* * *

En annonçant que l'échevin L.R... se portait candidat conservateur dans la circonscription de Maisonneuve, les gazettes libérales s'écrièrent à l'envi que cet aspirant député a autant de peine à signer lisiblement son nom qu'à lire cinq lignes manuscrites. C'est, assurent-elles, un parfait illettré qui serait mieux avisé d'aller à l'école plutôt qu'au Parlement.

Il me paraît pourtant, en principe, qu'un ouvrier sans beaucoup d'instruction peut à meilleur droit mériter la confiance des électeurs que toute la chienlit des demi-savants que les journaux politiques vantent à grand tapage, du seul fait que ces candidats appartiennent au parti dont s'alimentent ces soi-disant organes de l'opinion publique.

Aujourd'hui, la grandissime majorité des politiciens se recrute dans les professions libérales, surtout parmi les désappointés du barreau qui veulent se venger sur la crèche d'avoir mangé de la vache enragée pendant leurs premières années de pratique.

Or, toute brutale qu'est mon affirmation, on me permettra d'avancer que 75 pour cent des avocats, députés ou ministres sont des gaillards qui peuvent très bien parler sur n'importe quoi, mais qui ne connaissent guère le Canada et ses couches profondes.

Élevés dans des collèges, puis séquestrés dans des bureaux plus ou moins déserts, ils se figurent assez volontiers que leur patrie a les limites de la ville qu'ils habitent et, quand un préjugé stupide ne les rend pas trop pédants pour oublier qu'ils doivent tout aux classes laborieuses, ils prétendent n'avoir pas le temps d'étudier les ressources économiques du pays ou les véritables besoins du vrai peuple.

Le peu qu'ils savent de ces questions primordiales leur vient des journaux et, sur ce chapitre, la plupart des journaux se distinguent par une ignorance qui n'est pas à mesurer avec un pied-de-roy.

À la Chambre, ces députés, qui sont ainsi fatalement incapables de s'intéresser aux questions ouvrières, n'osent s'y risquer par crainte de dire des âneries; ils concentrent leurs forces vives dans la discussion académique des mots: ils plaident.

Or, cette inexpérience, en paralysant l'initiative personnelle, nuit redoutablement à l'indépendance du caractère qui devrait distinguer un représentant du peuple. Le député qui ne sait pas ce qu'il veut est tout ingénument porté à vouloir comme les autres, à faire comme les autres, à voter comme les autres, à subir toutes les servitudes qui s'appesantissent sur les cancre et les moutons qui forment, au Parlement comme partout, la majorité de tous les partis.

Seul, un homme qui connaît le peuple (et on peut connaître le peuple sans savoir lire les journaux de parti), seul, un homme qui a vécu la vie du peuple, qui vient du peuple, et n'a pas honte d'en venir, peut connaître ce qui convient au peuple, avoir des idées à lui et repousser les idées toutes couvées d'avance.

Quant aux aveugles, ils ont besoin d'un guide, et ce guide pourra toujours, quand il le voudra, les mener dans un casse-cou.

Ajoutons que nos avocats-ministres et nos avocats-députés sont, généralement, très fiers de leur petit ballot de science de serre-chaude. Aussi le besoin de faire parler de soi dans les gazettes du comté, pour montrer qu'on n'est pas mort, fait-il s'allonger scandaleusement les séances et les sessions.

Si on retranchait du *Hansard* tout ce que ce pauvre recueil renferme de déclamations platoniques, de dissertations doctorales, de cheveux coupés en quatre, de chicaneries professionnelles, de jongleries pédantesques et de pathos frelaté, le pays ne serait pas obligé de payer de copieux suppléments aux traducteurs anglais et français pour remanier toute cette littérature intempestive.

J'aime, en outre, à croire que si le Parlement comptait un plus grand nombre de députés-peuple, les intérêts du pays seraient mieux sauvegardés, parce que les législateurs seraient eux-mêmes plus exposés à subir les conséquences des lois qu'ils fabriquent.

Dans l'Assemblée législative de l'État du Connecticut, on compte 101 députés cultivateurs et 17 ouvriers, et nos journalistes devraient savoir que le Connecticut est incommensurablement plus prospère que la plus prospère des provinces canadiennes.

Les Américains sont des gens qui s'occupent de leurs affaires: « they mind their business ». Ceux qui ne vont pas au Transvaal s'inquiètent peu de savoir si ceux qui partent combattre les Boers seront nourris de vitaline ou de boeuf

pourri; ceux qui ne cultivent pas de foin s'occupent peu de ce que coûte le fil d'engrangement.

Et ça se conçoit. L'homme ne crie que pour autant qu'on l'écorche. Il faut prendre le monde comme il est et constater que le mandat de député n'est pas nécessairement un brevet de docteur ès-toutes-les-sciences.

Si le Canada veut que ses affaires marchent, il faut que le Canada s'occupe de ses affaires.

Or, le Canada, c'est d'abord le peuple: ouvriers des villes et des champs, colons, cultivateurs, terrassiers, commis, etc. Et tant que ces éléments ne seront pas représentés dans nos assemblées par des majorités prépondérantes, nous continuerons, comme par le passé, à nous laisser pousser à la banqueroute par des phraseurs, par des blagueurs et par des meneurs astucieux que les autres suivent sans savoir où ça finira.

Mon jugement, je le sais, va paraître bien sévère. Je me hâte d'en atténuer la rigidité en reconnaissant que les professions libérales nous ont donné déjà et peuvent nous donner encore d'excellents hommes d'État. Le patriotisme est d'autant plus efficace qu'il est plus instruit et plus éclairé.

On a dit que, de toutes les professions qui subsistent du public, la politique est la seule qui n'exige pas de ses praticiens un brevet de compétence.

Je doute qu'un diplôme universitaire garantisse à son détenteur la capacité d'aider au développement du pays dans le conseil de la nation.

Le candidat se présente à l'examen du peuple, et c'est le peuple qui, s'il l'en juge digne, lui confère un diplôme sous forme de mandat. Tant pis pour le peuple s'il n'examine pas ses candidats avec la rigueur que commande l'importance des

intérêts que l'élus sera chargé de défendre ou de sauvegarder, et le peuple n'aura qu'à dire son *mea culpa* s'il accorde ses suffrages à un bateleur qui sait lui jeter de la poudre aux yeux plutôt qu'à un honnête homme moins brillant et plus scrupuleusement dévoué à la chose publique.

Les principes, la connaissance du monde, le désintéressement, le patriotisme et le bon sens ne sont pas l'apanage des savants en us, et l'instruction ne parvient pas toujours à infuser la science politique aux députés que nous chargeons de nos destinées. Entre tous les aspirants à l'honneur de représenter leurs compatriotes au Parlement, et quel que soit leur programme ou leur couleur, ma confiance va moins au plus agile qu'à son concurrent plus ferme.

On ne peut méconnaître, en définitive, que l'envahissement de plus en plus exclusif des assemblées, des parlements et des ministères par les professions libérales est un danger plutôt qu'une sauvegarde nationale. Les électeurs, à quelque comté qu'ils appartiennent, agiront donc avec une patriotique prudence en s'efforçant de trouver dans leur propre classe sociale l'homme qu'ils investiront du pouvoir de travailler POUR ou CONTRE la patrie. Et cette prudence est d'autant plus urgente que l'avenir canadien n'est pas sans menace et que, d'un moment à l'autre, nous pouvons nous trouver en présence d'une situation qui réclame le concours des hommes qui connaissent les ressources et les besoins du peuple, nous pouvons requérir des hommes de coeur plus encore que les fioritures des rhétoriciens...

* * *

Il est difficile à un candidat qui adopte les couleurs d'un parti politique, à un député partisan du pouvoir, de réclamer justice pour sa propre circonscription, pour sa province, pour une minorité; en s'engageant à défendre les idées de ses chefs, il renonce à l'exercice de son franc arbitre.

Les partis politiques badinent rarement avec les questions de discipline, et la moindre frasque, en ce domaine, devient volontiers un crime de foi mentie. De toutes les incartades qu'un inféodé puisse théoriquement commettre, c'est même celle qui se pardonne le moins; et les châtimens que les inquisiteurs et les cravacheurs (*whips*) de l'institution réservent au récalcitrant sont habituellement de ceux qui tuent, même quand le récalcitrant n'en connaît pas assez long pour que ses indiscretions compromettent sérieusement la Maison.

Du reste, les députés eux-mêmes, triés qu'ils sont sur le volet par les états-majors de la Caisse-noire, comprennent si couramment ce qui les attend de ce côté, qu'il leur advient rarement de regimber: ils savent, dès la première heure de leur candidature, que la raison d'être d'un partisan n'est pas de raisonner, mais d'obéir, et que chercher à comprendre est déjà de l'insubordination.

C'est sur ce même principe d'obéissance passive, d'ignorance obligatoire et de servilité quand même que repose essentiellement toute l'organisation de la Franc-maçonnerie moderne. Si je signale l'analogie, ce n'est plus seulement parce que certains gouvernements forment des succursales des officines triangulaires; c'est parce que, dans tous les pays modernes où fleurit le parlementarisme, les différents partis qui se disputent le pouvoir législatif sont

uniformément organisés sur ce principe maçonnique de l'obéissance passive.

Pour être agréé par les états-majors, d'ailleurs anonymes, de ces partis, le candidat doit tout d'abord se renier lui-même en renonçant à sa propre conscience. Du moment qu'il a l'estomac de digérer cette première épreuve, on estime qu'il est de force à tout digérer – ce qui, d'ailleurs, est aussi mon opinion.

Seulement, c'est encore davantage mon opinion que, après avoir consenti ce premier geste d'abdication professionnelle, cet inféodé n'est déjà plus qu'un vulgaire *bluffeur* lorsqu'il nous parle de son indépendance: il porte un licou.

Dans de telles conditions, ce n'est plus une volonté qui s'affirme: c'est une volonté qui s'aliène – ou qui se vend.

Ce spécialiste-là n'est donc plus le représentant que la province ou le comté délègue auprès du chef d'État pour rappeler au gouvernement que le travailleur indigène existe et qu'il a le droit de vivre: c'est l'entremetteur sur l'effronterie, la bonne renommée, la candeur ou la loquacité de qui les ministères spéculent de sang-froid pour faire avaler aux électeurs les législations d'esclavage et de perdition qu'il importe de forger au bénéfice des clients, parce que la Caisse-noire a besoin d'argent.

Je sais d'ailleurs qu'en théorie ce spécialiste a toujours la liberté de s'en aller quand il trouve que la besogne est trop sale. En pratique, ces défections sont si rares qu'on n'en signale pas deux par décade.

Ce principe reconnu, nous comprenons moins – ou mieux – que les politiciens modernes se scandalisent, au nom de la

liberté, de l'obéissance avec laquelle les chrétiens catholiques agréent la direction du Prêtre et du Souverain Pontife.

Cette soumission des chrétiens catholiques a pourtant l'immense avantage d'être consciente, d'être libre et raisonnée.

L'autre est dégradante, parce qu'elle s'affirme sur une abdication préalable du moi.

Pour se justifier d'obéir, les chrétiens catholiques ont un critérium de certitude qui rassure toutes les méfiances de leur fierté; ce critérium, c'est le Christ.

Que s'il arrive, en de telles conditions, qu'un prêtre ou qu'un philosophe, qu'un évêque ou qu'un théologien, pour savant qu'il soit et pour orthodoxe qu'il s'affiche, cesse de s'afficher en incarnation professionnelle du Christ ou tente de substituer sa pensée, sa doctrine ou son autorité personnelle à celle du Christ, les chrétiens catholiques le lâchent, lui tournent le dos et le renient, même s'il se trouve que ce philosophe, ce prêtre, cet évêque ou ce théologien se nomme Arius, Celse, Appollonius de Tyane, Cérinthe, Sabellius, Paul de Samosate ou Manès, Pélage, Macédonius ou l'évêque africain Donat, Nestorius, Apollinaire, Eutychès, Symmaque ou Jovinien, Photius, Gothescalc, Cérularius ou Bérenger de Tours, Abélard, Pierre de Bruys ou Valdo, Lollard, Wiclef ou Jérôme de Prague, Jean Huss ou Jean Ziska, Martin Luther, Zwingle ou Calvin, Théodore de Bèze, John Knox, l'évêque Cranmer ou Giordano Bruno, Carlostadt, Duvergier de Hauranne, Molinos ou Jansénius, Loménie de Brienne ou Talleyrand, Jarente ou Savines, Lamennais, Ernest Renan, l'abbé Guetté, le père Hyacinthe, l'abbé Müller ou l'abbé Loisy. Les catholiques, dis-je, le lâchent; et pour qu'en un tel geste ces catholiques aient la certitude de rester fidèles au

Christ, ils ont la parole du pape – et cette garantie leur suffit; car, le pape est infaillible dans la mesure même que le Christ est le Dieu vivant.

Et c'est même parce que le Christ est leur Dieu que ces chrétiens catholiques sont devenus trop orgueilleux pour fléchir jamais le genou devant un homme qui ne serait que misère et pourriture comme eux, trop sceptiques pour agréer jamais la parole d'un spécialiste qui peut se tromper et mentir comme eux.

Or, cet acte d'orgueil catholique, qui empêche les inféodés et les incarcérés du parlementarisme moderne de le réciter jamais en face de leurs maîtres au cours d'un débat parlementaire? On les lapiderait – et le martyr ne leur va pas!⁸

⁸ Extrait d'une étude inédite: *Les marchands d'esclaves*, 1915.

Chapitre VIII

Paulo Minora Canamus

En voulez-vous des fins du monde?

Cet orang-outang d'astrologue autrichien nous en a-t-il fait une peur avec sa fin du monde! Pour ma part – et je ne suis pas le plus extravagant – j'ai diminué de dix-neuf onces, ce qui fait dire à mes amis qu'il ne faudrait pas piquer bien avant pour atteindre au maigre.

Franchement, l'idée de recevoir sur la nuque des noyaux de comètes de la grosseur de quinze ou vingt planètes comme la Terre est bien propre à effrayer une nature impressionnable. Je recommande la cure aux obèses désireux de se désobésér.

Je ne m'en cache point; ma jubilation a été grande lorsque la dernière heure de novembre a sonné sans nous couper le sifflet. La crainte est passée, mais c'est égal. Si jamais ce Falb vient parader à Montréal...

Ce qui m'épate, c'est la persévérance avec laquelle ces messieurs s'ingénient à nous flanquer périodiquement de ces frousses.

Un poil, que dis-je? une brume, que dis-je encore? un rien se place-t-il, sans mauvaise intention, sur la lentille d'un télescope qu'aussitôt l'astronome découvre des étrangetés dans le firmament, opère des calculs mystérieux et prédit la fin du monde.

Un commencement de vertige, causé par une mauvaise digestion, fait-il soudainement voir à l'opérateur – comme à tout autre mangeur – quelques milliers de chandelles qu'il

prend pour autant de réelles chandelles? Une autre fin du monde.

Fatiguée de se faire des cheveux dans l'immensité, une comète, poussée par un vent de suicide, va-t-elle à son tour se fendre sur la queue du Lion ou le museau de la Grande-Ourse? Une troisième fin du monde.

Ah! zut.

Pensez-vous apeurer les banquiers modernes à un tel point qu'ils vous envoient la clef de leurs coffres-forts? Depuis l'an mil, on la connaît celle-là.

Voulez-vous vous faire un nom? Que ne découvrez-vous un pôle, ou n'inventez-vous un *pain-killer*?

Non. Votre acharnement ne peut être attribué qu'à la manie. Vous êtes cataclysmantiques, comme d'autres sont kleptomantiques, démonomantiques, discouromantiques, pianotomachémantiques... et caeteraques!

Tandis que la lubie des uns – parvenus dans les cotons et les huiles – consiste à se croire des descendants des barons de Charlemagne, la vôtre est de vous afficher comme prophètes à longue échéance, parce qu'il vous est arrivé de prédire des éclairs en juillet et de la neige aux environs de Noël. On vous connaît.

Mais l'embêtant, c'est que ces faussaires vous dépistent et vous font perdre confiance en toute espèce de prédiction.

Un beau jour, un inspiré vous annoncera: « Messieurs les humains, votre dernière heure sonnera le 15 du mois prochain ». L'univers répondra par des polissonneries à l'avertissement, et qu'arrivera-t-il? Il arrivera que le 15 du mois prochain, ça y sera pour de bon, sans que le prophète, emporté lui-même dans le coup de torchon, ait la satisfaction

de pouvoir dire, à l'instar des politiques et des docteurs:
Hein, je vous avais avertis!

* * *

Puisque nous en sommes aux prophéties, laissez-moi en citer une, fort étrange, que j'ai dénichée dans un vieux, vieux manuscrit arabe, perdu au fond d'une bibliothèque du Sahara. Elle date d'une époque où, certainement, rien ne faisait pressentir ce que devait être notre siècle.

Eh bien! cette prophétie dit – ou à peu près – que la fin viendra « quand les voitures avanceront d'elles-mêmes dans les rues, et quand les femmes ne sauront plus s'habiller ».

Qui ne reconnaîtrait, dans ces voitures sans chevaux, nos véhicules automobiles et, dans le reste, les élégantes que nous frôlons tous les jours? N'est-ce pas bizarre? Et si l'on songe surtout que les susdits véhicules ont commencé depuis déjà nombre d'années à éventrer les citoyens, et que, de leur côté, les dames sont en avance sur les automobiles, que faudra-t-il conclure? De deux choses l'une: ou bien que les voitures sans chevaux sont officiellement apocalyptiques, et, dans ce cas la fin du monde est en retard; ou bien qu'elle est déjà arrivée sans qu'on s'en soit aperçu. Avec une génération comme la nôtre, tout est possible, même ça.

L'héliospectropeinture

ou

La logique est la mère des inventions

La couleur, chacun le sait pour l'avoir vue, est visible.

Et l'organe de la vue, c'est l'oeil.

Mais l'oeil est matériel.

Donc, la couleur est aussi matérielle, sans quoi l'oeil ne la verrait point.

* * *

Un des attributs de la matière, c'est le volume. Or, le volume, étant une étendue, est compressible.

Ainsi, l'air est compressible, la vapeur est compressible, l'eau est compressible. Pourquoi? Parce qu'ils sont matériels.

C'est-à-dire qu'on peut, à l'aide de machines *ad hoc*, renfermer, en un récipient de 10" x 10", un volume d'air, de vapeur, d'eau ou d'autre matière qui, à l'état libre, occuperait un espace de 10" x 12", de 10" x 15" ou de 10" x 20". C'est là le secret de la mécanique à vapeur, de l'ascension du mercure dans le thermomètre, de la préparation des *Corn beef* et du reste.

* * *

Que la compression s'exerce plus particulièrement sur un gaz, on obtient un liquide palpable. Le gaz étant volatil et

impalpable, le liquide obtenu se met en bouteille et devient docile comme une belle-mère magnétisée. Tout ce qui précède est du connu, mais prépare à du nouveau. Entrons dans le vif de la démonstration.

* * *

En faisant fuser un rayon de soleil à travers un prisme de cristal, on obtient d'abord trois couleurs mères, puis celles-ci, se fondant les unes dans les autres, produisent sept teintes caractéristiques.

Jusqu'ici, on avait constaté simplement le phénomène sans en tirer profit. Dorénavant ce déplorable état de choses sera réparé.

Mon ami Lydias-Stirlang Nicewater vient, en effet, d'inventer l'Héliospectrepeinture, et je vous prie de relire le nom, car vous entendrez bientôt parler de cette invention.

Et comme mon ami Lydias-Stirlang Nicewater a déjà fait ses déclarations d'inventeur aux autorités d'Ottawa, de Paris, de Washington, de Pékin, de Londres et de Prétoria, qu'il recevra prochainement ses brevets et qu'il ne craint plus qu'on lui siffle sa trouvaille, je veux bien, en guise de primeur, vous donner quelques explications susceptibles de faire mieux comprendre l'ingénieuse simplicité de l'héliospectrepeinture.

Voici donc:

On prend une boîte hermétiquement close, et l'on y enferme l'objet que l'on veut colorer.

On presse ensuite un bouton qui provoque un déclenchement et découvre un prisme de cristal placé au bon endroit.

Suivant l'habitude qu'ils ont contractée depuis longtemps, les rayons de soleil traversent ledit prisme et se divisent d'abord en trois, puis en sept. À l'aide d'un isolateur dont la description technique nous mènerait trop loin, on extrait alors du spectre, c'est-à-dire des sept teintes, la couleur que l'on veut obtenir, puis, à l'aide d'une pompe foulante, ingénieuse autant que puissante, on gazéifie cette couleur, puis on la liquéfie, puis enfin on l'oléagifie de telle sorte qu'elle acquiert progressivement la consistance de la peinture, et vlan!

L'héliospectropeinture, dont un des moindres avantages sera de mettre nos artistes à l'abri des coliques professionnelles, peut être indistinctement appliquée à la porcelaine ou aux maisons à quatre étages, pourvu, bien entendu, qu'on se munisse d'une boîte capable de contenir le patient.

Emparons-nous du sol!

Il y a des gens qui ne doutent de rien. Je le prouverai, et tout de suite.

Un journal de Saint-Paul (Minnesota) annonçait, tantôt, de la façon la plus sérieuse, que les Féliens de cet État sont en train de se partager le Canada.

Il y a longtemps qu'ils ont cette araignée-là dans le coco: il faut que ça se fasse.

Ils (les Féliens susmentionnés) se sont donc réunis, dernièrement, afin de bâcler l'affaire et d'aviser aux moyens à prendre pour soustraire le Dominion à la barbarie qui le menace s'il persévère dans la voie actuelle.

Ces messieurs ont d'abord élu, sans aucun doute, un président, un secrétaire, des directeurs, un lampiste et autres dignitaires, choisi un nom social que l'histoire ne manquera pas d'apprendre par coeur et que j'ignore; puis ils ont souscrit chacun trente sous pour permettre au secrétaire d'acheter un crayon de plomb et trois feuilles de *foolscap*, et, après que chacun eut fait son propre *pedigree*, les braves gens sont entrés dans le vif.

Ils ont rappelé, en termes sans doute émus, la tripotée radicale que les anciens Féliens, procréateurs des Féliens réunis, ont reçue, en 1812, des Canadiens, et signalé l'imprudence qu'ils ont commise en allant se fourrer devant des fusils chargés pour de vrai. Puis le président du club a dit, toujours sans doute, qu'il était beaucoup plus simple d'agir en douceur, et que, en attendant que le Canada tombe tout

rôti dans le bec des Féliens, ceux-ci pouvaient commencer par élire les administrateurs futurs des différentes provinces canadiennes.

L'idée était trop nouvelle pour ne pas satisfaire surabondamment le besoin d'imprévu qui sommeille, avec le cochon classique, au fond du coeur humain, et cette proposition fut saluée par des applaudissements frénétiques.

Un morceau du plafond de la salle s'émut lui-même de l'émotion de l'auditoire et, incapable de se contenir davantage, se laissa choir sur la casquette du trésorier.

Des hurrahs, prononcés en anglais, firent trembler les vitres. On agita les mouchoirs de poche en signe d'allégresse, et ceux qui n'avaient pas de mouchoir – une cinquantaine – agitèrent leur chapeau.

Puis on procéda. Les noms des candidats furent immobilisés sur des rognures de papier provenant d'un sac dans lequel l'un des directeurs avait emporté un sandwich, et enfouis dans le mystère d'un gobelet que la curiosité avait attiré en ces lieux. Après de longs débats, où chacun faisait valoir ses aptitudes, on désigna le plus innocent des membres pour opérer le tirage.

Mes renseignements, par infortune, ne sont point assez complets pour me permettre de rapporter ici la liste entière des élus.

Qu'ils sachent seulement, pour aujourd'hui, que M. Fennigan, de Saint-Paul ou des environs, a été nommé par anticipation gouverneur de la province d'Ontario, et M. Oles, procureur général de la même province.

Les autres s'octroyèrent successivement les différents postes administratifs que comporte un gouvernement respectable autant que responsable, et, après s'être vu

bombarder qui maire de Montréal, qui préfet de Saint-Vincent de Paul, qui vérificateur des whiskys, qui directeur des douanes, qui contrôleur des tabacs canayens, qui gardien des abattoirs, qui surintendant de l'aqueduc, chacun s'en fut coucher.

Il ne reste plus qu'à prendre le Canada.

.....

Le sourire tout au moins forcé avec lequel, lecteur, vous accueillez cette nouvelle, me démontre que vous n'ajoutez qu'une foi mitigée de scepticisme à mes paroles, et cette exhibition de vos gencives m'oblige à vous mettre sous les yeux le document qui vous doit enfin convaincre.

Je prends donc de ma gauche – je suis gaucher – les ciseaux qu'un journaliste un tant soit peu journaliste ne doit jamais laisser se rubéfier de rouille, et je découpe, dans le *Mail and Empire* du 22 janvier 1900, l'entrefilet suivant.

Et parce que votre scepticisme m'autorise à me départir de la bienveillance qui me caractérise, je vais vous laisser le soin de traduire vous-même, en vous souhaitant, *in petto*, de rencontrer sur votre chemin des mots qui vous obligeront à piocher dans votre dictionnaire ou dans la tête de votre voisin:

According to a St. Paul paper. certain Fenian statesmen in Minnesota have met in solemn assembly, and have decided upon their policy with regard to Canada. Happily enough, they have begun by naming office-holders. Mr. Finnegan is to be the Governor of Ontario; Mr. Oles is to be Attorney-General; Mr. Somebody-Else is to be Minister of Police; and so on. All the nice positions are allotted, and it looks as if the

Minnesota Fenians were out for a good thing. It seems to be a really excellent idea, that of having the offices all given out before anything further is done...

Et je vous laisse à vos méditations.

L'abolition de la Chambre basse

Un honorable député ayant proposé l'abolition du Conseil législatif, il serait injuste de s'imaginer que je ne renchérirai pas et que je vais de la sorte me laisser dépasser dans la voie du progrès et des simplifications.

Je propose l'abolition de la Chambre basse.

Le député ne veut plus de sénateurs provinciaux; je ne veux plus de députés. À nous deux, l'honorable et moi, nous allons faire réaliser à la Province un bénéfice de quelques millions, sans parler des extras qui ne sont pas des épingles. Et si, dans sa reconnaissance, le pays ne nous flanque pas, à chacun, deux ou trois statues équestres, je renonce à tout civisme.

Mon programme?

Simple comme un discours de... Mais pas de pointes, et expliquons :

Supposons qu'on remercie les députés, et que, à l'instar de feu monsieur Cromwell, on colle sur l'édifice parlementaire la fameuse affiche: *House to let*. Serait-çe de l'anarchie?

Non!

Nous laissons à Québec cinq ministres chargés de la routine, c'est-à-dire des voyages de plaisir, des discours de Saint-Jean-Baptiste, des banquets, etc., et ces ministres appliquent la loi. Mais ils ne la font plus, Dieu merci.

Quand une loi préexistante n'aura plus sa raison d'être ou qu'il faudra la modifier, les journaux et les intéressés

discuteront la question entre eux; un projet sera publié dans un journal officiel nommé *La Volonté nationale*, puis on votera comme expliqué plus loin.

MM. les bouchers, par exemple, veulent-ils une loi? MM. les bouchers rédigeront le texte de leur loi, la feront publier dans le susdit journal, accorderont aux objecteurs quinze jours pour se produire, puis on recueillera le vote des intéressés, c'est-à-dire des bouchers eux-mêmes, des mangeurs de viande, des marchands de bétail, et le reste, si tant est qu'il reste un reste.

Autre exemple: Les habitants de Longueuil ont-ils l'intention d'établir une betteravière. Même procédé: c'est-à-dire insertion du projet dans *La Volonté nationale*, puis vote par les intéressés, ce qui veut dire les habitants d'une part, les mangeurs de sucre, les raffineurs et le reste d'autre part.

Les choses se passeront de la sorte, en famille, et chacun admettra que cette question betteravière de Longueuil ne fait ni chaud ni froid à M. Jean-Pierre Stotburn, qui demeure à l'Abord-à-Plouffe, non plus qu'à Léonidas Bastrouillard, qui mange ses rentes à Buckingham.

Le vote, en ces différents cas, sera recueilli à heure, jour et lieu fixés. Disons le dimanche, au sortir de la grand-messe; ce qui, du même coup, en déciderait plusieurs à faire leurs dévotions.

De plus, on donnera sa voix en public, à face ouverte, devant les siens, comme un homme libre, et non dans une boîte de fer-blanc, derrière un écran, en cachette, comme un malfaiteur ou comme un nègre qui tord le cou au dindon de son voisin.

Le vote secret est une trouvaille infernale, qui encanaille les consciences. N'en faut plus!

Ledit vote sera reçu par trois personnes de bonne volonté, le curé, le maire et le doyen de la place, par exemple, puis affiché pendant 24 heures sur un poteau *ad hoc*, puis communiqué à la province par *La Volonté nationale*.

Et c'est tout. La loi est abolie, modifiée ou sanctionnée, et les sus-désignés cinq ministres, pour qui la lecture du journal sera obligatoire, n'auront plus qu'à s'incliner. Ce sera le triomphe de la presse.

Inutile de dire qu'en confiant la rédaction de *La Volonté nationale* aux jeunes que nous sommes, on aurait une nouvelle garantie de la parfaite impartialité des procédés. Un subside relativement insignifiant suffirait ainsi, avec les indemnités des cinq ministres, à faire marcher toute la boutique, à épargner des millions à la Province, à manifester au monde que nous savons mettre à profit les perfectionnements modernes et à faire se lever sur notre beau Canada un siècle si radieux de gloire, de prospérité, de grandeur, de démocratie, de concorde et d'indépendance morale que la plume m'en tombe des mains.

Un « fluid beef » moderne

Le très antique autant qu'illustre Aristote (ou tout au moins l'un des siens) s'aperçut, un jour, en coupant certain microbe en quatre, que les quatre fractions devenaient spontanément quatre entiers, complets, distincts et voire indépendants, si tant est que l'indépendance puisse se condenser à tel point.

Depuis Aristote, on s'est, de génération en génération, raconté l'aventure, mais rien de plus.

Or, 2284 ans se sont écoulés depuis le jour où le grand péripatéticien faisait, à la lumière crue du soleil de la Thrace, sa première grimace de nouveau-né.

Bien des grimaces ont été, depuis, faites; bien des générations ont ajouté de nouveaux anneaux à la longue chaîne de l'humanité. Mais, ô ironie de la prétention scientifique autant qu'humaine, personne avant moi n'a songé qu'en la découverte d'Aristote gisait autre chose qu'un platonique phénomène. Il fallait qu'à mon tour je vinsse augmenter du volume de mes sueurs la masse d'eau salée qui comprime les continents terrestres, pour que l'humanité pût entonner un nouvel eurêka, compter sur une merveille de plus et voir se réaliser une découverte dont le siècle ne manquera pas de soutirer un précieux parti.

Et parce que je sais trop l'inanité de la gloire pour courir après cette ombre de feu-follet, et parce que je sais assez ma valeur pour ne point attendre un acheteur, je m'en vais

gratuitement, ô lecteur bien-aimé, vous faire part de mon procédé.

Vous prenez donc une chambre bien close et y installez un cylindre électromû, c'est-à-dire mis en mouvement par la foudroyante étincelle céleste, audit cylindre vous adaptez une série ou, mieux, un jeu de lames de rasoirs microscopissimes, effleurant, dans leur rotation cylindrale, l'arête biseautée d'une table de pierre marmoréenne. La susdite table, faite en pente douce (angle de $33^{\circ} 20'$), est surmontée d'un entonnoir octogonal ou polygonal, dans lequel une pelle automatique, en même temps que rotative, déverse régulièrement les microbes auto-fragmenti-multiplicandes.

Qu'arrive-t-il?

L'inévitable.

C'est-à-dire que le menu gibier glisse d'abord, en vertu des lois de la pesanteur, dans le collet de l'entonnoir, puis sur la surface lisse du marbre incliné, et se présente dynamiquement sous les implacables couperets du cylindre où il est fragmenté en 10, 15 ou 20 tronçons.

Qu'arrive-t-il encore?

Ce qu'Aristote a constaté.

C'est-à-dire qu'avant même d'avoir parcouru l'espace qui sépare le cylindre du sol, les tronçons organiques sont devenus spontanément des individus complets et que, pour une bestiole exécutée, l'exécuteur en a maintenant 10, 15 ou 20 nouvelles à exécuter.

Savez-vous où cela mène?

Cela mène si loin qu'après vingt-quatre heures de cylindrage une seule des susexécutées bestioles sera devenue 3,440,007,912,500,466,332,127,480,666,666,666,666 bestioles et quelques fractions, lesquelles, recoupées derechef

en 10, 15 ou 20 tronçons donneront encore 10, 15 ou 20 fois plus, et *ad infinitum*.

Et cela, c'est pour la création de la matière première. On en voit toute l'inépuisabilité.

Voici maintenant la suite des opérations qu'il faudra faire subir à cette matière première pour en rendre l'exploitation pratique et pour accroître d'autant la somme de bien-être à laquelle peut légitimement prétendre l'humanité.

Lors donc que ces atomiques êtres seront devenus assez nombreux pour être réductibles, on en remplira d'immenses chaudières évaporatrices afin qu'une ébullition lente en gazéifie les principes aqueux autant qu'innutritifs. Il ne restera bientôt plus, après réduction d'environ 66,66%, qu'une bouillie brunâtre à consistance gélatino-sirupeuse.

Et c'est là le triomphe.

Des manipuleuses (automatiques, naturellement) expuiseront ensuite cette bouillie chaude encore et la répartiront uniformément en des boîtes de fer-blanc; après quoi lesdites boîtes seront soudées dans le vide, puis munies, sur le ventre, d'une étiquette tendre ou se liront les mots: *Fluid-beef naturel*.

Et c'est tout.

Dire qu'il a fallu que 2284 ans s'écoulassent... Mais j'entends, encore ici, la voix grêle et sifflante de l'objection routinière insinuer que jamais un chrétien sevré ne s'avisera de savourer la sus-obtenue bouillie.

Que n'objecte-t-on pas, aujourd'hui, pour embêter le génie?

Par bonheur, je suis de ceux que l'Objection ne fait que grandir, et je répondrai victorieusement que les dégoûts initiaux tomberont au jour où les découvertes prochaines de

la Science auront fait comprendre aux consommateurs qu'un microbe en vaut un autre et que le microbe est le noyau de la vie.

Au reste, quand on voit des civiliens savourer le fromage de Limbourg ou des générations de collégiens se saturer de *chiard* classique, il ne faut désespérer de rien.

La bombe pestifère

Mon ami Tétinoüs Laringuette possède, ainsi qu'un grand nombre de mes amis les plus rapprochés du coeur, la bosse des inventions.

Sans parler d'une machine à vapeur pour tondre les moutons, d'une pincette automatique pour allonger artificiellement les betteraves en terre, d'un stéarinoscope destiné à révéler la présence de la panne de cochon dans le beurre naturel, d'une dynamo électrico-rotative pour faire couler les érables en toute saison, et d'autres plus lumineuses encore découvertes, Tétinoüs Laringuette avait sur le métier, à l'époque où je fis sa connaissance, une quarantaine de projets non moins savants. Il y travaillait à heures perdues.

Au nombre de ces merveilles, celle qui m'a le plus émerveillé, c'est incontestablement la Bombe pestifère.

Voici comment ça se mécanique:

Mais d'abord vous saurez:

1° que la peste provient d'un bubon;

2° que les rats sont les plus actifs vulgarisateurs dudit bubon;

3° qu'une bombe éclate en rencontrant un corps dur (pierre de taille, prêteur sur gages, etc.);

4° qu'on peut dans la susdite bombe introduire ce qu'on veut : dynamite, lyddite, etc., attendu que la bombe est creuse et que, comme dit le proverbe, un creux peut toujours se faire emplir.

Vous avez là les éléments voulus pour comprendre le reste, en suivant Tétinoüs Laringuette.

– Je prends, dit-il, deux ou trois onces de bubons pesteux; puis j’achète cinq ou six mille rats vivants auxquels j’inocule les bubons; puis j’introduis les rats, ainsi bubonisés, dans les bombes fabriquées sur un modèle particulier. Et c’est tout. On n’a plus qu’à bombarder.

« Vous voulez, par exemple, vous emparer de Prétoria?

« Rien de plus anodin.

« Vous véhiculez, par un sentier détourné, cinq ou six vulgaires batteries de campagne, les embusquez au bon endroit et vlan! ssss boum!

« Qu’arrive-t-il?

« Une chose aussi naturelle que les cris d’un enfant qui veut téter. C’est-à-dire que les bombes, après avoir décrit la trajectoire réglementaire, s’abîment sur un rocher quelconque et s’en-mille-mettent sans blesser personne, tandis que les rats, profitant de l’indolence des Boers, vont déposer leurs bubons un peu partout.

« Un mois plus tard, il ne reste plus un mécréant dans Prétoria.

« On s’approche alors, après s’être minutieusement phénolisé; puis, comme le feu purifie tout, on flanque le feu aux quatre, cinq ou six coins de la place.

« Et lorsqu’il ne reste plus deux pierres l’une sur l’autre, la ville est prise. »

On n’a plus qu’à venir se faire décorer.

Utilisation civique du mégaphone

ou

(pour les lecteurs particulièrement sourds au grec)

HAUT-PARLEUR

« Un des coureurs ayant perdu un billet de banque de \$4, sommation fut faite par le mégaphone et l'argent fut rendu au coureur ».

C'est ainsi que, mardi dernier, en publiant le récit des fêtes que Terrebonne s'est offertes à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, des journaux rapportaient le parti qu'on a su tirer d'une invention plutôt profane, pour éveiller le remords en un coeur et ramener à son propriétaire un billet de banque espiègle que le goût des aventures avait entraîné loin du gousset paternel.

Cet incident me suggère une idée que je crois géniale et que je m'empresse de déployer sous les regards de mes concitoyens avec l'espoir qu'au sein de notre échevinat se trouvera le quorum voulu pour faire passer la susdite idée au nombre des innovations dont ne pourrait que s'enorgueillir une métropole qui se respecte.

La voici, mon idée!

Chacun sait qu'il ne se passe guère de jour que plusieurs des 331,543 citoyens de Montréal n'aient à déplorer la perte d'un objet qui leur est cher: porte-monnaie ou breloque, brillant ou boa de duvet, jupon ou valise, pipe d'écume de mer ou chapeau de paille, paletot ou caoutchouc, bicyclette

ou trousseau de clefs, parapluie ou chien de race. Et j'en passe.

Or, l'aventure est d'autant plus intéressante que tout le monde est exposé au même malheur, attendu qu'aucun être humain n'est assez défortuné pour ne posséder point quelque chose de perdable et qu'aucune prophylaxie suffisamment efficace n'existe encore pour prévenir ce malheur.

En pareille occurrence, que se passe-t-il?

On colle une petite annonce dans les journaux, puis on attend. Parfois, ça réussit, et parfois, celui qui trouve l'objet perdu n'a pas eu, dans sa jeunesse, l'inappréciable avantage d'apprendre à lire, et se trouve ainsi dans la pénible responsabilité de retrouver le propriétaire.

Il y a là, chacun le constate, un état de choses déplorable.

Aussi proposé-je: « que tous ceux qui sont exposés à quelque perte dans les douze mois qui constituent l'année municipale soient tenus de verser d'avance, entre les mains d'un comité, les sommes qu'ils seraient logiquement obligés d'affecter à l'insertion de trois annonces dans les journaux et que, muni de ce capital, le susdit comité se charge d'installer et de faire fonctionner, à heures fixes, un immense mégaphone chargé de réclamer quotidiennement les objets perdus dans la ville de Montréal au cours des dernières 24 heures... ».

Le Mont Royal me semble désigné d'avance pour devenir le siège de cette civique entreprise. Et je n'hésite pas à croire que les frais d'installation seraient relativement abordables. Notre Conseil pourrait en même temps adopter un règlement pour obliger tous les citoyens à se mettre au balcon et à garder, vers l'heure solennelle de l'Angélus, un silence majestueusement absolu pendant la criée des objets perdus,

laquelle créée, pour atteindre tout le monde, se ferait en anglais, en français, en italien, en syriaque, en chinois et en trois ou quatre autres idiomes couramment parlés dans nos murs.

Et si, après cette créée mégaphonique, l'objet perdu ne revient pas à son légitime maître, la police sera du moins convaincue que le trouveur réside parmi les sourds-muets de notre métropole – ce qui, en localisant les recherches, permettrait à nos limiers d'arriver beaucoup plus rapidement à un résultat.

Bien que mon idée soit lumineuse, je suis trop philanthrope pour y chercher un motif à soutirer des rentes; la seule prévision des bienfaits qu'en retireront mes concitoyens me semble une récompense supérieure à tout ce que pourrait m'apporter l'exploitation d'un banal brevet.

Je supplie même la ville de Montréal de ne pas troubler mon désintéressement par la manifestation de sa reconnaissance et je l'invite à croire qu'elle me désobligerait en m'élevant une statue avant ma mort.

Cette proposition de Gaston a été publiée (comme il se voit) avant la vulgarisation de la radio, sinon avant sa découverte. L'idée n'en reste pas moins impérieuse – *mutatis mutantis*. – Note des Éditeurs.

Merveilles de la nature

Pour l'avoir, sinon lu, du moins oui dire, chacun sait que, pour naître, croître, mûrir et porter fruit, les végétaux, fussent-ils microscopiques ou baobabesques, sollicitent le concours du premier des éléments qui composent la trilogie sur laquelle repose l'univers, c'est-à-dire l'eau, en latin: *aqua*.

D'où la bienfaisance des rosées matinales, des pluies, des irrigations et voire des vulgaires arrosements que le génie compensatif de l'homme invente pour corriger les distractions firmamenteuses et faire penser aux radicelles enfouies que la fraîcheur qui leur arrive provient directement des sphères où les nues s'entre-choquent en crevant, crèvent en s'entre-choquant.

Cette nécessité, faisant loi, concourt pour une large part à faire accepter philosophiquement les douches astrales dont, à certaines périodes, nous sommes gratifiés. On rentre crotté comme un barbet fringaleux, tout saturé de brouillard, le pantalon collé aux flancs, c'est-à-dire aux mollets, le faux-col boursoufflé de taches laiteuses, le nez froid, les pieds trempés. Il faut pourtant que ça tombe, pour que ça pousse.

Le député se dit alors que, du moins, les carottes seront plus grosses et que la pluie trouble l'eau où l'on pêche; le jeune marié se répète que les choux prendront assez d'envergure pour abriter bien des surprises; la fillette se murmure que l'eau rafraîchit les roses; le journaliste se persuade qu'il pourra servir de meilleures salades, etc.

Et c'est ainsi qu'on se console, mi-morose, mi-gai, en s'écoutant sécher, blotti en cet endroit que des loustics très forts en géométrie nomment « le coin » du feu.

Mais, tout ça me semble bien moyenâgeux, depuis que je connais la merveilleuse invention hydrogénique dont nous parlait naguère notre très affable, très savant et très joyeux confrère Stanislas. Il n'est point seulement un rédacteur financier qui pressent les sautes du baromètre boursier, ni seulement le robuste et vert doyen de la pléiade des vrais journalistes dont s'agrémente – oh! si économiquement! – la Cité de Montréal. Il est encore un agronome de gente humeur et d'habile savoir; et je sais qu'en face de Maisonneuve-Hochelaga, en une lande ultra-fluviale, il cultive des légumes mirobolants.

Vous pouvez en conclure que, pour obtenir un semblable résultat, notre collaborateur a dû observer beaucoup, lire pas mal et piocher dans les bouquins tout autant que bêcher dans ses plates-bandes.

Et c'est en ce faisant qu'il a découvert un procédé nouveau pour entretenir dans le sol, sans le secours d'aucune pluie, d'aucune canalisation, d'aucun arrosage, en plein soleil, en pleine sécheresse, en pleine caniculaire chaleur, l'humidité tiède, constante et fécondante dont les végétaux en général, et tout particulièrement les pommes de terre, alias patates, ont besoin pour se bien comporter, c'est-à-dire s'arrondir et profiter.

Et parce que je sais avec quelle ardeur vous saisissez toute occasion de vous instruire davantage chaque jour, je commets l'indiscrétion de vous confier le secret.

On sème par rangs parallèles, c'est-à-dire comme de coutume, les fragments de patates à qui incombe la mission

de se multiplier avec, si possible, la prolifération vertigineuse du hareng, puis, entre chaque alignement de patates, on sème de la graine d'oignon fort.

Qu'arrive-t-il?

Lorsque, après avoir, pour germer, absorbé la sursaturation de fraîcheur que la fonte des neiges printanières emmagasine entre le sol et le sous-sol, les jeunes patates commencent à entr'ouvrir leurs yeux glabres sans se soucier de la poussière qui peut y pénétrer, l'époque est généralement venue où, le plus redoutablement, la chaleur asséchante menace de ralentir la croissance des hydrophiles tubercules.

Mais ne craignez rien. L'oignon veille! Car, lui aussi, oignon, a grandi comme sa voisine, patate, et son arôme, aux vertus d'ailleurs bien connues, mettant à profit la pénétrabilité dont l'a doué la nature, s'infiltré parmi les pores de l'humus pour se circompoliser dans le voisinage de sa déjà grosse compagne.

Et voici que, entourés, pénétrés, envahis bientôt par cette picotante ambiance, les yeux de la patate, comme ceux d'une cuisinière qui se respecte, pleurent, pleurent, pleurent. Et ces pleurs, en se mariant au terreau circonvoisin, y entretiennent une tiède moiteur dont bénéficient à la fois la patate qui pleure et l'oignon qui fait pleurer.

Sunt lacrymae rerum! croyez-en Virgile.

Vers la paix

La guerre, en disparaissant à jamais du programme de l'humanité, ferait se réaliser, chacun le sait, un des rêves les plus roses dont se teignent les âmes sensibles. Le nombre est appréciable de ceux qui cherchent une thériaque à ce mal hideux dont geignent et ont geint les siècles contemporains autant que les siècles déjà subis.

Dès la plus opaque antiquité, des sages, dont vous trouvez le *pedigree* dans Larousse, entr'apercevaient la possibilité d'un moins barbare univers et soupiraient, tant en prose qu'en hexamètres, après le retour d'une béatitude sans à-coups qu'ils (bien avant l'institution du baptême) baptisaient du nom, alors supposé normal, d'Âge d'or.

Les pauvres! Ils ne se doutaient guère, à cette époque d'innocence et de candeur naïve, que le siècle qui devait voir se découvrir les gisements d'or de la Californie, du Klondyke, du Transvaal et de l'Australie devait être, de même flèche, le siècle des carnages les plus impardonnables et des boucheries les plus cannibalesques. Mais voilà! Le langoureux Mantouan que fut Virgile n'avait pas encore gémi son *auri sacra lames*, et l'intention de ces antiques, en assimilant à l'or le bonheur de l'espèce humaine, était du moins pure et bonne. C'est ce qui, pour le moment, importe.

Plus tard – après Virgile, conséquemment – d'autres rêveurs rêvèrent le même rêve de pacification définitive, et l'abbé philosophe de Saint-Pierre, à ce propos, composa tout

un livre dont la substance, en somme, demeure une tranquillisante et décevante utopie.

Plus tard encore – après l'abbé Saint-Pierre, conséquemment, – un grand monarque du pays des neiges et des exils sibériens conviait, en un château de la grasse et pastoureuse Hollande, les différents gouvernements du monde en un congrès harmonieux au cours duquel devaient se régler enfin les plus ultimes détails d'une embrassade internationale autant que sans lendemain; et tout allait se protocoliser magnifiquement lorsque John Bull (piqué par je ne sais quelle mouche) fit rater cette tzarienne entreprise en s'avisant de flanquer une tatouille aux vieux hérissons de Johannesburg.

Et voici que, mis en humeur meurtrière par cette aventure, Boxers et Japonais, Allemands et Russes, Anglais et Belges, Italiens et Yankis se dirent que l'occasion se présentait belle de s'entre-massacrer, de s'entre-canarder et de s'entr'éventriper – le tout avec une frenésie dont l'histoire n'a jamais vu la pire, attendu que nous progressons.

Bref, on guerroye plus que jamais et plusieurs des rêveurs dont je parlais tantôt en sont à se demander si, dans les veines de la bête humaine, ne coulent pas les quatre sangs réunis du requin, du crocodile, du cougar et de la mouche-à-cheval⁹.

Et pourtant (admirez ici la ténacité de l'habitude et la vigueur adhésive de l'espoir) d'aucuns persévèrent quand même à chercher la fameuse thériaque dont l'application externe ou interne doit guérir l'humanité de la massacromanie.

⁹ Désignée, au Canada, sous l'appellation générique de *frapp'-d'abord*.

Ne vous attendez point ici à des détails historico-analytiques.

L'heure n'est pas aux détails. Quand on parle de la pierre philosophale, il ne convient pas d'évoquer des moellons, des pavés et des briques.

Laissez-moi seulement vous dire que moi-même, à mon heure, j'ai cherché la solution de l'affolant problème et qu'un moment j'ai cru avoir trouvé le joint d'y aller de mes deux ou trois petits euréka.

Soyons communicatifs et m'écoutez.

Mon premier moyen consistait tout ingénument à faire « passer » une loi, rien qu'une simple loi, mais une Loi. La voici:

Clause unique: Attendu, etc... Résolu que les deux chefs des gouvernements qui se déclareront dorénavant la guerre seront tenus de se disputer la victoire en champ clos., personnellement et sans procuration ni substitution d'aucune sorte, et de se battre jusqu'à ce que mort s'ensuive pour l'un des combattants, après quoi le survivant sera, sur le même champ et sur-le-champ, pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour crime d'assassinat volontaire.

C'était radical. Je n'aime pas les demi-mesures. Une porte doit être ouverte ou fermée.

Je fis part de mon projet à l'ancien Chancelier de fer Bismarck qui, dans le temps, se rouillait en un coin de l'Allemagne. Le vieux carnivore, que la conduite du kaiser rendait morose autant qu'un mangeur d'avoine, ne voulut pas m'entendre et poussa la rogommerie jusqu'à m'envoyer au diable. Inutile de dire que je n'y allai point. Le lieutenant me

recevait trop mal pour que l'envie me vînt de me frotter au capitaine. Je renonçai plutôt à me créer des protections,

Je ne continuai pas moins mes recherches, et plus tard (de profondes études psycho-médicales m'ayant convaincu que la guerre est en quelque sorte un exutoire par où s'échappe la surabondance de bile et de sang accumulée dans les viscères des nations) je voulus au moins rendre cette opération chirurgico-sociale moins brutale et j'inventai la balle anesthésique. Ici comme dans toutes mes inventions, ce qui surprend le plus, c'est la simplicité des procédés. Au lieu de se troudebballiser réciproquement le corps avec du plomb, du fer ou de l'acier, on ne s'enverrait plus, d'après mon système, que des balles ou des boulets de gélatine équitablement durcis après avoir été dosimétriquement remplies d'essence de chloroforme.

Qu'arrivait-il? Le blessé, au lieu de casser sa pipe, s'endormait dessus, et le vainqueur, à l'aide de ses brancardiers, ramassait l'inoffensif ronfleur qui s'éveillait prisonnier de guerre.

Malheureusement, je dus le constater avec la modestie qui ne quitte jamais l'homme de génie, la cherté du chloroforme me fit comprendre spontanément que le projet n'était pas, du moins pour l'heure, praticable, – et le projet dort encore dans mes cartons.

Depuis, l'électricité s'est révélée, s'est signalée, s'est manifestée, s'est vulgarisée, s'est imposée et je me demande si le dernier mot, l'inconnu cherché, l'X enfin ne réside pas dans l'étincelle magique.

L'électricité n'est aujourd'hui qu'à son petit matin, et déjà les merveilles dont elle est la mère ne se comptent plus que par les très forts logarithmaticiens.

Demain, l'étincelle, après avoir foudroyé accidentellement quelques chevaux, deviendra l'unique cheval dont se serviront les hommes – et ce sera l'Âge d'or des vrais chevaux – une amende honorable en même temps qu'une réparation.

Demain, l'étincelle imperceptiblement toute-puissante supplantera les bouilloires informes dont l'utilité n'est admissible qu'avec l'existence de formidables entrepôts de charbon et voici que, en poussant un vulgaire bouton, le capitaine de frégate, par exemple, aura sous le pouce une force de 753,432 chevaux, ce qui résoudra le problème pressenti l'autre jour par le *Soleil* de Québec quand ce lumineux confrère nous annonçait qu'un marin russe, l'amiral XXXkoff, « faisait évoluer les escadrons allemands dans les eaux chinoises ».

Demain...

Mais ne dithyrambons pas. Nous en avons assez dit pour faire comprendre qu'avec l'électricité tout est possible, et qu'en conséquence on peut, avec toutes les chances d'y parvenir, chercher à trouver de ce côté la combinaison qui nous fera passer le goût des sabrées et des bombardages.

Une fois l'affaire trouvée, je m'empare pacifiquement des rênes de l'univers, j'abolis une foule de coutumes surannées autant qu'idiotes, je proclame l'institution définitive de la République universelle et je fais baisser le prix du pain, de la cassonade, du pétrole et de la bière. Et si quelque fabricant de céréales condensées et brevetées en *ine* s'avise de regimber contre une paix compromettante pour sa poussière biscuitée, je lui flanque, métaphoriquement moins encore que voltaïquement, une « pile » qu'il pourra graver sur ses tablettes.

Et je n'hésite pas à lacrymer de tendresse en songeant à la félicité que, de cette façon, je m'en vais nous forger.

Les électrogènes naturels

Le très pondéré jeune homme à qui de multiples qualités ont mérité la gloire de diriger notre journal vers l'immortalité m'ayant, la semaine dernière, fait entendre que ma chronique intitulée *Vers la paix* était trop longue de quatorze à dix-sept pouces, je crois devoir rétablir aujourd'hui les choses en leur normale assiette en vous en bâclant une de quatorze à dix-sept pouces trop courte.

Suffit donc de vous révéler qu'un de mes amis – un savant, naturellement – vient de découvrir le moyen d'utiliser l'électricité qui réside dans le poil des chats, dans la chevelure de certains bi-pieds, les peignes de celluloïde et les bouts d'ambre des pipes en écume de mer.

Il y a là (chacun le pressent, avec le frisson que fait courir sur l'épiderme la subite perception d'une merveille) une inépuisable mine dont l'exploitation ne manquera pas de rendre plus tolérable l'existence de la gent humaine; et les plus sceptiques ne s'aviseront jamais de contester à l'inventeur de ce procédé la part de gloire que son génie lui mérite surabondamment.

Une nouvelle taxe, s.v.p.

Lorsque, las de se faire dardillonner par les dariolettes et les mères à filles, un célibataire célibatant se résigne à rompre le damoiselage d'une jouvencelle, il est d'us de faire, dans l'entourage du couple, un potin de tous les diables. D'aucuns disent que c'est afin d'estourdir les deux victimes.

C'est ainsi – pour montrer qu'on peut tirer quelque chose de ce qu'on a lu – que sur les rives que je ne connais pas du Gange aux ondes sept fois saintes, les rites de Bouddha prescrivent de faire un joyeux tintamarre et de dansotter autour du bûcher sinistre où, coupable de survivre à son mari, la veuve raccourcit ses jours en y mettant le feu.

Or, s'il est vrai que le principe des noces, qu'on retrouve plusieurs siècles avant le déluge, subsiste – comme tout principe respectable – toujours le même, il est non moins vrai que les formes accidentelles et accessoires qu'affecte de prendre ce principe circum-matrimonial varient d'âge en âge autant que la longitude en longitude; et c'est ainsi que ce qui est séant à l'année de grâce où nous vivons aurait passé pour une boulette prématurée au temps de Ramzès¹⁰.

C'est encore ainsi que jadis on, pour la circonstance, s'empiffrait de tourtières et de fricots à faire rêver un dyspepticoneurasthénique et que, après les susdits fricots, on dansait des *reels à quatre* qui préparaient admirablement les

¹⁰ Citoyen pyramidal fameux pour sa momie qu'on cherche encore.

conjointes à cette fameuse gigue à deux qui s'appelle conventionnellement la vie du ménage.

Aujourd'hui, ces banquets ancestraux se microscopisent de plus en plus; on lanche à la vapeur – c'est plus anglais.

Et puis, on fout l'camp en voyage. Faut bien que le C.P.R. vive.

Et, paraît-il, c'est le progrès qui nous véhicule aussi vers ce que mon ami Sir Wilfrid Laurier désignait très pittoresquement, il y a six mois, par le verbe « initiativer ».

Nous initiativons!

C'est d'ailleurs ce qu'un des aïeux du même Laurier présentait dès l'an? de notre ère¹¹ et lorsque Cicéron s'écriait: « *O tempora, o...* » etc. Cicéron initiativait à sa manière en pressentant que tout passe, que tout casse et que, par suite, tout se remplace par du neuf. Tellement que si, en notre 1900, un des gymnosophistes, qui gymnosophiait du temps de Cicéron, s'avisait de se présenter rue Notre-Dame en son traditionnel costume d'écorce pour prêcher la gymnosophie, nos braves policemen se feraient un plaisir de le présenter au recorder.

Il faut suivre les violons.

Et quel que soit le fanatisme qui m'accroche au culte de vieilles traditions (tout culte compte des fanatiques: que l'objet de ce culte soit un dieu, un drapeau, une base-ball ou un reel à quatre¹²), je m'incline et reconnais que, du moment

¹¹ Pour la mathématiquement exacte date cicéronienne, consultez mon ami Larousse. Mon dictionnaire est dans l'autre chambre et je vous répons qu'il va y rester si, semblable à la montagne de Mohamed, il attend que j'aille à lui pour venir à moi.

¹² Cette très jolie pensée n'est probablement pas toute de moi.

qu'on se marie, on peut prendre les moyens les plus inédits pour enguirlander la cérémonie.

Or, encore, un de ces enguirlandements vers lequel aujourd'hui se concentrent le plus persévéramment les regards, c'est le cadeau de nocces.

Un mariage qui se respecte doit avoir des cadeaux, et les antiques dydaphores ont cédé le pas à de vulgaires messagers banals qui viennent discrètement vous remettre des paquets, des paquets et des paquets – et notamment des beurriers.

Il est étrange de constater combien les jeunes mariés reçoivent de *beurreriers*. Une dame d'expérience me disait récemment que la chose est faite avec l'intention de laisser le couple sous l'impression qu'il y aura pour eux plus de beurre que de pain.

Il faut bien poétiser un peu cette chienne de vie.

En soi, les cadeaux n'ont pas grand-chose sur la conscience, bien que plusieurs soient en ruolz ou en *plated*. Ce qui me taquine, c'est de voir toutes ces choses s'accumuler dans les journaux.

On lit, à tout bout de colonne: Pock Bergerol et sa dame: un set de fer à repasser; Avila Murray: un beurrier; Pierre Nadien: un verre pour mettre les allumettes brûlées; Georges Harcour et sa dame: une pipe en écume de mer avec sa boîte; Cléophas-Dabet Prône, 732, rue Saint-Louis: une paire de bretelles, un tire-bouchon en fil électrique et un fer à friser avec des poignées en nickel; Guy Brazeille: un beurrier; Phidime Berlate, ancien cocher de Jimmy McShane: un mors de bride doré et trois bouteilles de catsup; Hormisdas Guénard: une livre de poivre rouge et un accordéon; Tanis Cadal et Vosalius Curadot: une corde à linge avec ses poulies, etc.

Et ça traîne ainsi pendant vingt minutes.

Non, je trouve ça si renversant qu'au risque de passer pour avoir une langue à dix-huit dards je vais essayer de dire que la chose me fait penser aux petites boutiques qui se collent une grosse enseigne.

Nos échevins, qui sont des hommes sérieux (et qui, par conséquent, doivent être mariés), ne pourraient-ils pas flanquer une taxe à trois étages sur cette épidémie?

La période électorale est le meilleur temps d'initiativer.

Ça n'entraverait rien – ces initiatives-là ne s'entravent point – mais ça fournirait peut-être de quoi rapiécer les trottoirs sans trop grever les pauvres diables. Ce qui, je m'attarde à le croire, serait un fier cadeau, sinon de noces du moins de circonstance, à faire à notre bonne métropole ainsi qu'aux tout aussi bons Métropolitains.

Allons, messieurs, les échevins, un p'tit coup d'coeur!

Navigation fluviale perpétuelle

Le ministre de la Marine a prié la Commission du Port de Montréal de préparer un rapport sur les moyens à prendre pour dégager, pendant l'hiver, le fleuve Saint-Laurent des glaces qui l'obstruent (*Les Journaux*, décembre 1900).

L'attention de nos hommes d'affaires se concentre, depuis quelques semaines, sur l'étude de différents projets susceptibles de permettre aux navires de remonter jusqu'à Montréal, en plein coeur d'hiver. On conçoit que je n'aie pu demeurer impassible devant une entreprise aussi grandioisement nationale, et je ne surprendrai personne de ceux qui savent mon ardeur au travail en confessant que j'ai consacré de longues nuits blanches à chercher la solution rationnelle de ce problème.

Et – ce qui prouve bien qu'à force de se pétrir la cervelle, on en extrait quelque chose, – j'ai trouvé.

Voici la chose telle qu'elle m'apparut, dégagée de tous les colifichets d'une technologie qui, pour m'être familière, n'en serait pas moins de nature à embourber les profanes.

D'abord, établissons le principe.

Vous n'ignorez point que la mer ne gèle jamais.

Et bien! là gît la solution.

Pourquoi la mer, à l'instar du Saint-Laurent, ne gèle-t-elle pas de manière à nous faire atteindre le Havre en patins ou Liverpool en brelo?

Parce que la mer est salée. Le sel, voilà donc le salut!

Et c'est probablement ce qu'avaient pressenti les Latins, puisqu'ils faisaient dériver *salus* (salut) de *sal* (sel).

C'est ainsi que, pour fondre la glace et la neige sur nos trottoirs métropolitains, on y répand couramment du sel afin d'obtenir la *sloche* exquise où l'on barbote comme en du savonnage.

Maintenant, comment appliquer ce principe à la navigation hivernale?

Rien de plus simple: Salez le Saint-Laurent.

Comment s'y prendre?

C'est plus simple encore. Vous faites, parallèlement au pont Victoria dont les piliers fournissent spontanément une base d'opération superbe, un barrage à claire-voie qui reliera Saint-Lambert et l'île de Montréal; puis vous jetez, en haut de ce barrage (en haut, remarquez bien, c'est-à-dire du côté de Caughnawaga-Lachine), une quantité de sel marin suffisante pour affleurer les pièces de couche du pont Victoria.

Forcées, par la pression des rapides de Lachine, de se frayer un chemin quand même, les eaux du Saint-Laurent ne pourront manquer de se filtrer dans le sel; et, devenu de la sorte semblable à la mer, le fleuve ne gèlera plus.

Une fois le barrage aménagé, il faudra seulement un peu de surveillance et d'entraînement pour remplacer le sel à mesure qu'il fondra. Cette opération n'appauvrira point la mer, puisque le fleuve lui restituera son sel; elle nous permettra du même coup d'installer sur nos plages de nombreuses salines où des milliers de chômeurs trouveront une besogne rémunératrice.

La réalisation de ce projet fera vivre nos chemins de fer nationaux en leur garantissant du fret pour le restant de leurs

jours, et tout cela ne coûterait pas le diable plus cher que d'autres entreprises déclarées d'utilité publique.

Souhais de nouvel an

Un intime m'ayant, tantôt, révélé qu'il est, quand une année commence, d'usage d'offrir ses bons souhaits à ses amis *utriusque generis*, je chus dans une surprise d'autant plus normale que le susdit intime ne sut jamais exactement me dire le pourquoi de cette annuelle et bizarre coutume.

Convaincu de la sincérité de mon interlocuteur en même temps que déterminé à me tenir dans le train, je m'empresse, avant que le gai mois des souhaits disparaisse, de vous offrir l'expression la plus indéniablement sincère de mes déférencieux hommages.

Et – puisque, pour la circonstance, il faut se fendre d'un souhait ou deux: ce qui, m'a-t-on dit, n'engage à rien – je vous souhaite à tous de ne voir se réaliser aucun des projets que vous-mêmes formez pour votre bonheur. Car si nous pouvions organiser notre existence au gré de nos rêves, nous serions bientôt malheureux à ne pouvoir nous endurer.

Qu'est-ce, au fait, que le bonheur?

On n'en sait rien.

Donc, on ne peut non plus trop savoir comment s'y prendre pour y parvenir.

Je vous souhaite en conséquence et cordialement toute la méchance qui vous est indispensable pour devenir heureux.

Quant au reste du monde, ma foi, je ne me gobe pas au point de croire que mes souhaits puissent en quelque façon l'empêcher de rouler normalement sa bosse. Quoi qu'il en soit, mon désir ardent d'obéir, tout au moins de loin, à cet

indétrônable tyran qu'on nomme la Coutume, m'invite à n'oublier personne et j'aime à penser qu'à mon égard on sera juste, au moins jusqu'à noter que je m'efforce de faire montre de bonne volonté.

Aux échevins, ainsi qu'aux sénateurs; aux pilotes ainsi qu'aux poètes; aux marchands de *gum draps* et de mitaines; aux belles-mères et aux bonnes d'enfants; à la jeune fille qui se trouve bien embrassable en se voyant sourire dans une glace; au godelureau qui se figure que, pour avoir l'air d'un *m'sieu*, il faille avoir l'air d'un mufle; au collégien qui s'écoute impatiemment croître la moustache; au banquier qui croit la vie drôle parce qu'il a dîné grassement; à la jeune maman qui vient de doter l'univers d'un bébé rose; au grincheux qui cherche un remède pour ses cors; aux escogriffes dont la chevelure époussette les plafonds; aux crapoussins; aux bancroches; aux grands, aux gros, aux gras, aux maigres, aux blonds, aux bruns, au premier ministre du Dominion et au bedeau de l'église Saint-Jacques; aux Chinois, aux Doukobors, aux Nègres; à tous ceux et celles qui, d'une manière ou l'autre, appartiennent à l'une ou l'autre des précitées catégories, je répète, en ce matin de l'an neuf, la parole inauthentiquement fameuse du maréchal MacMahon:

– Continuez!

Nos statues et leur orientation

Je ne fus pas descriptiblement surpris de recevoir, hier, une lettre portant un timbre à l'effigie d'un ancien roi d'Angleterre que je n'ai pas eu l'honneur de connaître, George IV, puisqu'il est décédé, comme chacun sait, en 1830. Et je me suis tout de suite demandé qui, diantre! a bien pu, dès cette époque où je n'avais encore manifesté aucune velléité de venir au monde, prévoir que j'écrirais un jour dans les gazettes pour y exposer des idées d'utilité publique. Aussi fut-ce avec la prudence qu'on apporte à manipuler le siphon d'un flacon d'eau gazeuse quand son verre n'est pas grand, que je jouai du coupe-papier.

Je courus tout aussitôt à la signature. Avec un ensemble aussi merveilleux que s'ils eussent été simultanément coupés par un procédé nouveau, les deux bras me churent: le lettre était signée, dans un paragraphe bizarre: *Statue Nelson...*

Attendu qu'on revient des émotions desquelles on se figurait, de prime abord, ne devoir jamais revenir, je revins du renversement où cette signature m'avait plongé. Mes réminiscences classiques ramenèrent même à mon esprit l'époque où je lisais Molière à l'insu de mes professeurs; et je me rappelai la Statue du Commandeur acceptant l'impie, non moins que libertine, invitation de Don Juan.

– Il y a, me dis-je, précédent.

Et cette formule, bien connue du Palais, ayant achevé de me ramener à la réalité des choses, je repris la lettre que, dans mon émotion, j'avais jetée sur ma table, et je lus:

Mon cher Gaston,

Un coup de vent m'ayant, l'autre jour, apporté un lambeau d'un journal contenant un article où vous daigniez mentionner mon nom... et, d'autre part, votre sympathique figure ne m'étant pas inconnue, puisque je vous vois tous les matins passer sous mon piédestal, je prends la liberté de vous intéresser à mon infortune, car je suis malheureux comme toutes les pierres.

Vous savez que, depuis déjà de bien longues années, je suis planté sur une colonne, dans une immobilité qui m'astreint à n'avoir jamais devant les yeux d'autres perspectives que celles du Mont Royal, des toits et des manufactures qui fument. Pour un ancien amiral de la toute-puissante flotte de Sa Majesté britannique, ce n'est pas gai. Si j'osais emprunter une expression commune aux braves charretiers qui viennent de la campagne pour stationner sur mes derrières, je dirais même que c'est « dull en maudit ». Aussi ai-je compté sur votre dévouement bien connu pour faire part de mon malheur au public, ainsi qu'aux autorités de Montréal, afin qu'on avise aux moyens de me retourner le nez vers le fleuve. J'aurais au moins l'avantage de voir un peu d'eau, des bateaux, des mariniers, et le temps me paraîtrait moins long. Votre tout obligée,

*STATUE NELSON,
Esquire,
Place Jacques-Cartier.*

P.S. – Le timbre que je colle sur mon enveloppe est le seul qui me soit resté après l'affaire de Trafalgar, mon orderly

ayant pris soin de vider toutes mes poches en me voyant succomber. S. N. Esq.

Je crus d'abord à la fumisterie d'un confrère, puis, à la réflexion, je me rendis bien compte qu'une pareille situation, pour la statue de l'amiral, est décidément anormale. Le statufié a beau voir sortir de temps en temps les policemen de l'hôtel de ville ou *driller* des soldats sur le Champ-de-Mars, la compensation doit lui sembler trop médiocre. C'est assez pénible, pour un marin, d'être immobilisé sur le plancher des vaches, sans être encore, comme défunt Tantale, dans l'impossibilité de contempler les steamboats qu'on entend siffler dans son dos.

C'est ainsi que, pour m'être mis dans la peau de la Statue Nelson, je me rends à son désir de publier sa lettre et d'appuyer sa requête auprès des autorités compétentes.

La fin d'un monde

La fin d'un monde,
suivie du commencement d'une couple d'autres.

La fin du monde est un cheval de bois que les savants des deux hémisphères enfourchent avec la cavalière audace que dame Sécurité traîne dans ses bagages, parce que ledit cheval a des épaules fort larges et que, tout en ayant une crinière et des sabots pour le moins dignes d'un étalon de Haras national¹³, il tolère qu'on lui baille des piqûres de molette dans le péritoine et les hypocondres sans ruer et sans s'adonner à ce geste protestataire que nos habitants désignent par l'expression pittoresquement troussée de « l'ver... l'pouce » – ce qui, dégagé des métaphores qui ne seraient pas de nature à désallonger ma phrase, signifie qu'en parlant de la fin du monde on peut bâtir n'importe quelle pyramide et l'asseoir sur n'importe laquelle de ses faces ou de ses arêtes, voire sur sa pointe ou son archipointe, sans craindre qu'au lendemain du jour où nous pourrions à jamais nous passer de capot de poil, l'on s'en vienne impromptement nous dire... « Monsieur, vous n'êtes qu'une tourte et vous vous êtes fourré le doigt dans l'oeil avec votre fin du monde ».

¹³ Haras national – Institution destinée jadis à nous rapprocher de la France et qui, morte depuis (faute d'avoine), remonte historiquement à l'époque où la municipalité de Montréal faisait mettre de la paille et du pesat dans ses « p'tits chars » subséquentement dénommés en français tramways, pour empêcher les voyageurs de se geler les pieds.

Cette perspective, cette latitude et le caractère rassis du cheval qui stationne à l'entrée de mon articulet, me mettent en humeur d'ébaucher ma petite théorie tout comme un autre, et mon hypothèse comblera probablement la mesure, d'abord parce que, de tous les pays qui se paient la fantaisie d'avoir des savants, notre Dominion est le seul à ne pas avoir sa fin du monde nationale; ensuite parce que, du train dont marchent les choses, il ne sera bientôt plus possible, en l'espèce, d'arguer sur des probabilités, mais seulement de philosopher sur des faits accomplis.

Au reste, je m'appuierai commodément sur le Connu qui n'a rien d'effarouchant, pour approfondir l'Inconnu qui nous effarouche; et je compte tout particulièrement tirer parti d'un phénomène, au reste permanent, de physiologie, tant animale que végétale.

On sait, – ou qu'on daigne l'apprendre – que la plante (qu'il s'agisse d'une talle de *cladonia rangifera*, d'une touffe d'herbe-à-la-puce ou d'un rameau d'arctostaphyle *Uva-ursi*) et que l'animal (qu'il s'agisse d'un chat sauvage, d'un « bug-à-patate », d'un Japonais ou d'un *high commissioner*) est un ensemble composé d'une masse de cellules organiques; que chaque cellule est un tout complet; que chaque tout comprend, de même que la terre (me voyez-vous déjà venir?), un centre-nucleus, une croûte-carapace et deux pôles distincts, et qu'enfin cette cellule évolue spécifiquement, c'est-à-dire naît, vit et se multiplie par dédoublement dans une atmosphère hémocholo-séreuse, de même que la terre évolue spécifiquement dans une atmosphère d'éther hydro-ozo-azotée.

Le premier aspirant-docteur venu vous dira que j'ai raison, pour peu qu'il ait diligemment pioché son traité

d'anatomie – ce dont je ne saurais faire serment ici, afin de ne point sortir de mon sujet.

Mais alors, qui nous empêche d'assimiler la terre à la cellule organique? Va-t-on prétendre que, les diamètres des deux sphères étant disproportionnés, les deux sphères ne doivent avoir aucun point d'analogie? Va-t-on procéder dans ce domaine comme chez certains peuples où les hommes se mesurent à la brasse? D'ailleurs, par rapport à l'ensemble du système sidéral, la terre est-elle beaucoup plus volumineuse qu'une cellule organique par rapport à la terre elle-même?

Puis donc que cette différence de diamètre est la seule chose qui fasse objection sérieuse à mon système, et qu'il n'est pas malaisé de rétorquer victorieusement l'argument; puisque, d'autre part, la terre, comme une simple cellule organique, comporte un noyau-nucleus, une croûte-carapace et deux pôles, rien ne nous empêche de conclure que la terre subit une évolution correspondante à celle de la simple cellule, et que si la durée de cette évolution terrestre nous paraît longue parce qu'elle dure des siècles, alors que nous ne vivons guère qu'un demi-siècle, cette durée, comparativement au nombre des siècles passés et futurs, ne doit correspondre qu'à celle d'une simple cellule comparativement à la durée moyenne d'un contemporain.

Mais alors, quelle théorie brevetée nous interdit de déduire la formule de l'inconnu de ces termes déjà connus, et d'affirmer que la terre, ayant les mêmes caractères que la cellule, et venant, comme celle-ci, de subir différentes transformations-évolutions, repose exactement sur les mêmes lois naturelles auxquelles est subordonnée l'évolution de cette dite cellule?

Du moment que la durée de l'évolution cellulaire est, par rapport à nous, tellement éphémère que nous pouvons assister à toutes les transformations de ce petit monde organique, j'en conclus que nous pourrions, par voie déductive, reconstituer les diverses phases qu'a déjà franchies la terre avant la naissance des géologues-paléontologistes-orcytologues, et, de plus, prévoir et déterminer, pour ainsi dire graphiquement, ce qui nous reste encore à traverser pour que la terre atteigne sa maturité spécifique.

Tout cela me semble limpide comme les eaux du lac Timagami¹⁴. Mais, avons-nous dit, la cellule naît, croît et se multiplie par dédoublement – et c'est exact.

Lorsque, en effet, cette modeste sphérette est pour ainsi dire adulte, elle effile la substance de son nucleus en petits arcs filiformes, et ces arcs, après s'être désentrecroisés, débrouillés, désenchevêtrés les uns des autres, finissent par s'adosser sommet contre sommet, et tandis que les uns tournent longuement leurs doubles pointes vers le pôle positif de la cellule, les autres les tournent au contraire vers le pôle négatif; puis, chaque faisceau d'arcs s'achemine vers son pôle d'élection, et la croûte-carapace subit à son équateur un étranglement qui donne à la cellule l'apparence schématique d'un huit en chiffre arabe (8), ou d'une grosse nourrice corsée en jeune demoiselle, ou d'une gousse articulée de l'arachide (vulgo: *pea-nut*). Cette dernière forme, au reste, n'est que transitoire chez la cellule. Lorsque l'un et l'autre de

¹⁴ Timagami – Le plus beau lac du monde et qui n'a qu'un défaut, celui de s'étaler dans la province d'Ontario plutôt que dans celle de Québec. Au reste, Ontario, c'est encore de l'étoffe du pays, faite avec de la bonne grosse laine de Shropshiredown et de moutons venus des bruyères de la Haute-Écosse où le moindre agnelet a du sang de bélier dans les veines.

ses deux pôles ont fini de se compléter aux dépens du nucleus initial, les derniers liens qui rattachaient en frères siamois les deux globes jumeaux se rompent, et, de ce qui n'était auparavant qu'une vieille cellule adulte, se sont formées deux jeunes cellules pimpantes, robustes, neuves, et, pour ainsi parler, à peine nubiles – tour de force que le 8 arabe ne saurait réaliser sans aboutir à deux zéros qui ne disent rien et que la grosse nourrice elle-même ne saurait exécuter sans laisser autre chose que des déchets inserviables.

* * *

Voilà tout le mécanisme de la vie physiologique: c'est simple, c'est spirituel, c'est sublime comme tout ce que la Nature fait seule, c'est-à-dire sans être *bâdrée* par les savants.

Mais la terre, avons-nous dit, n'est qu'une cellule.

Qui, pour lors, nous empêche de présupposer qu'au jour où cette terre aura rempli spécifiquement le rôle qu'elle joue quand même à la bonne franquette (parce qu'il lui faudrait attendre trop longtemps l'autorisation de nos académies), qui, dis-je, nous empêche de présupposer que cette terre se dédoublera graduellement au bénéfice de ses deux pôles et qu'un beau matin deux mondes nouveaux naîtront de ce qui ne serait plus, autrement, qu'un vieux monde suranné?

Tout cela n'est que scientifique, et ce n'est conséquemment pas encore le moment de rire, mais attendez.

Lorsque l'heure de ce dédoublement final sera venue – plusieurs signes avant-coureurs sont déjà visibles à ceux qui voient clair la nuit – les différents pays du monde se désenchevêtreront les uns des autres en allongeant les pointes relativement filiformes de leur orient et de leur occident vers

leur pôle de prédilection. Le Japon, la Chine, la Corée, la Mandchourie, le triangle oriental de la Sibérie et l'Alaska s'en iront, avec les Philippines et la Malaisie, se coller au flanc droit, c'est-à-dire occidental, de l'Australie, tandis que l'Angleterre, entraînée par le Gulf Stream moins encore que par sa profonde amitié pour la race Jaune, viendra, par-dessus l'isthme de Panama, sauter de l'Atlantique dans le Pacifique, et s'en ira se coller au flanc gauche, c'est-à-dire oriental, de la même Australie. Alors, la terre prendra graduellement la forme d'un 8 arabe ou d'une *pea-nut*, et puis, un beau matin, fttt! on n'entendra plus parler d'impérialisme et le moment sera venu de sourire.

Chapitre IX

Colonisation

Colonisation

Monsieur le rédacteur,

La Presse.

Je vous adresse, au galop, les quelques notes que vous m'avez demandées.

Vous voudrez bien en excuser le décousu: souffrant de neurasthénie, d'anémie plus ou moins cérébrale, et de trois ou quatre autres complications savantes, je n'ai guère le loisir de débarbouiller mon nègre, non plus que celui de fouiller complètement la question.

Quelques idées suivies d'un point final, voilà tout ce que, pour l'heure, il m'est permis de faire; au reste, laissez-moi seulement guérir et nous nous reprendrons. La question de la colonisation sera, l'an prochain, tout aussi vitale qu'aujourd'hui. La tête du Canadien est dure en diable: c'est une loupe d'érable. On n'enfonce pas une cheville dans une loupe d'érable du premier coup de maillet. Aussi bien, cette dureté me plaît. D'abord, parce que c'est de l'érable, ensuite, parce que c'est dur; ce qu'on plante là-dedans ne s'arrache plus. C'est avec de ces têtes-là qu'on fait de robustes nations.

Mais, pour précieuse qu'elle soit, cette qualité, cette énergie morale de Breton, cet entêtement de l'orignal qui se plante hardiment les quatre pattes dans la neige en présence du danger, ne saurait suffire à faire de nous une race d'élite: il faut que les qualités morales, chez les peuples, reposent pour ainsi dire naturellement sur un système économique normal, c'est-à-dire correspondant adéquatement aux dites

qualités morales. Il faut à la race canadienne-française un régime qui lui soit personnel, ce qui veut dire que les théories anglaises, françaises et voire américaines ne sauraient nous convenir qu'après avoir subi toute une naturalisation qui fera d'elles des théories purement, et j'allais dire bêtement, canadiennes-françaises.

En d'autres termes, nous devons, dans le domaine économique, adopter la ligne de conduite à laquelle, depuis ces années dernières, reviennent graduellement nos éleveurs canadiens. Après avoir, on s'en souvient, importé dispendieusement, des quatre coins du monde, des étalons et des taureaux de toutes les races, sous prétexte que notre bétail indigène ne valait rien, ces éleveurs ont fini par reconnaître que les races exotiques ne pouvaient elles-mêmes donner satisfaction qu'après avoir été, par des croisements judicieux et des traitements spécifiques, ramenés au prototype du petit cheval vigoureux et de la petite vache rustique du pays – ce qui s'appelle faire une vaste courbe pour revenir à son point de départ.

L'exotique, en économie politique non plus qu'en agriculture, ne saurait donc s'implanter chez nous. J'en suis fort aise, car j'y vois un gage de notre résistance à toute tentative de fusion qui serait de nature à dégénérer en confusion.

Pour continuer d'être, nous devons rester nous-mêmes. C'est en demeurant nous-mêmes, et c'est à cette condition seulement, que nous pourrions conquérir, non seulement une autonomie politique que nous avons déjà conquise en principe, mais encore la suprématie sociale à laquelle il nous faut atteindre si nous voulons vivre.

La race française ne pourra se maintenir dans le Nouveau-Monde qu'en y devenant la première: autrement, on l'écrasera parce qu'on la redoute, parce qu'en un siècle jouisseur comme le nôtre son désintéressement révolte, parce qu'entre le magnat qui martyrise et le prolétaire qu'on martyrise elle se range impassiblement du côté de la victime contre le bourreau, quel que soit le nom, le panache ou le blason de ce bourreau.

Au reste, j'ai personnellement confiance en l'avenir de cette race canadienne-française et je puise mon espérance ailleurs que dans le simple enthousiasme de mon patriotisme.

N'est-il pas vrai que nous avons eu successivement les siècles de la force physique et de la chevalerie, des belles-lettres, de la poésie, des mathématiques, des beaux-arts, de la théologie, des sciences naturelles, de la philosophie politique et sociale? Et n'est-il pas logique de croire qu'à tous ces siècles analytiques pourrait bien succéder un siècle synthèse, un siècle que les écoliers nommeraient le siècle récapitulation, lequel verrait se fondre, en un tout harmonieux, ce que les siècles précédents ont pour leur part produit de grandiose, d'utile et de réellement humanitaire?

Mais, alors, n'est-il pas aussi logique de croire qu'à ce siècle synthèse devra correspondre un peuple? Synthèse en qui viendront se fondre toutes les vertus, toutes les énergies et toutes les qualités des vieilles races pour en faire le résumé grandiose de l'humanité?

J'ai beau scruter les origines des peuples contemporains; j'ai beau demander à l'ethnographie moderne de me contredire, je ne trouve nulle part ailleurs un peuple mieux prédisposé que le peuple canadien-français à ce rôle de champion de l'humanité de demain.

Le vieux monde s'achemine turbulemment vers l'anarchie des révolutions sociales. Le Canada français demeure avec ses superbes espérances et son indestructible vitalité parce que, seul, au sein du matérialisme égoïste qui tue les nations modernes, il a gardé ce qui fait l'éternelle jeunesse des peuples: du coeur et l'amour d'un idéal surhumain.

On peut donc dire de lui ce que l'Église dit de son robuste protecteur, Jean-Baptiste: *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis*. Et toi, petit peuple de rien, tu seras le champion du Christ, Dieu de lumière, et c'est de toi que naîtra l'Humanité nouvelle. L'Humanité glorieusement triomphante de l'avenir.

Le secret de cette grandeur future et nécessaire ne réside pas dans le chiffre annuel de nos exportations de beurre, de bois brut ou de fromage; ni dans la création de nouveaux marchés extérieurs; ni dans l'installation plus ou moins rapide d'une ligne transocéanique qui, rapide aujourd'hui, ne le sera plus demain; ni dans le triomphe de Montréal sur Québec ou de Québec sur Montréal; ni dans les titres sonores et creux, dans les « tin-potted titles » qui nous arrivent de Londres; ni dans un échange toujours renouvelé d'engueulades toujours les mêmes entre des partis qui ne savent pas toujours l'exacte couleur de leurs multiples drapeaux; ni même dans le nombre des pétards que nous faisons patriotiquement éclater sous le ventre des chevaux ou dans les jupes des dames au soir de la Saint-Jean-Baptiste. Ce secret réside exactement, et, beaucoup plus qu'on ne semble le croire, dans la colonisation des solitudes septentrionales de la province de Québec.

Il faut, avant tout, peupler le nord de Montréal: cela presse de ce côté plus encore que du côté du lac Saint-Jean, du Témiscamingue ou de la Matapédia.

Le curé Labelle voyait loin lorsqu'il disait que cette région laurentienne devait être un jour le boulevard de nos libertés politiques, et c'est là que nous devons nous attendre à jouer bientôt notre dernier atout.

Le nord de Montréal constitue géographiquement et doit constituer économiquement la clé de voûte de tout le Dominion.

Cette vérité surprendra peut-être ceux qui, d'ailleurs, sont destinés à bien d'autres surprises; elle n'étonnera pas les marchands de bois qui, depuis cinquante ans, font le diable à quatre pour empêcher les nôtres de s'implanter dans ces régions grandioses; elle n'étonnera pas la compagnie de la Baie d'Hudson, qui n'a même pas le droit d'exister dans la province, mais qui continue quand même, par des intrigues savantes, des rapports sournois et des menées louches, à retarder, chez les nôtres, la conquête des forteresses à l'ombre desquelles prospère son exploitation des quelques groupes de Peaux-Rouges qu'elle n'a encore pu complètement empoisonner de mauvais whisky.

Je ne décrirai pas ces régions qui s'étendent depuis les contreforts méridionaux des Laurentides jusqu'aux frontières de l'Ungava; ce travail demanderait deux ou trois pages de la *Presse*, et le lecteur contemporain ne se complaît guère au descriptif. Je dirai seulement que le territoire dont je parle est en mesure de loger une population égale à celle de tout le Dominion actuel, ce qui veut dire qu'au-delà d'un million de familles pourraient s'installer dans cette seule région provinciale.

Et quand je dis « s'installer », j'entends que cette population trouverait sur place, non seulement de la terre assez bonne pour donner un peu d'avoine et quelques minots

de patates, mais encore tous les éléments naturels qui, dans les autres régions, concourent au bien-être d'un peuple civilisé.

C'est dire qu'on a déplorablement tort de considérer la colonisation chez nous comme une simple question d'effardochage et de culture de foin de castor; il s'agit, au contraire, de l'improvisation de tout un nouveau monde à la création duquel doivent participer toutes les énergies d'une société complète: le clergé, le monde politique, le journalisme, les professions libérales, le commerce et l'industrie, au même titre que les bûcherons, les manoeuvres et les colons proprement dits.

La colonisation, théoriquement dite entreprise nationale, ne deviendra pratiquement telle que dans la mesure où toute la nation s'en occupera, non plus théoriquement, mais pratiquement. D'ici là, nous ferons peut-être de très jolis discours, mais les marchands de bois continueront à faire de très jolies fortunes à nos dépens; la compagnie de la Baie d'Hudson continuera quand même à réaliser de superbes bénéfices en achetant des peaux de castor de contrebande, et le colon continuera à manger quotidiennement des tranches de vache enragée mises en sandwich entre deux misérables galettes de sarrasin noir.

Voilà donc l'exacte situation. Le colon souffre parce que ses défenseurs naturels l'abandonnent à son sort, parce qu'en dehors du gouvernement qui ne saurait tout faire, il n'existe aucun mouvement réellement populaire en faveur de la colonisation, parce qu'enfin les champions-nés de cette cause nationale ignorent généralement le premier mot de leurs devoirs spécifiques ou refusent de s'acquitter de leurs plus rudimentaires obligations.

Un danger national

Un des nombreux dangers auxquels nous expose cette apathie nationale, c'est l'envahissement du capitalisme américain, c'est-à-dire l'expropriation économique de l'élément canadien-français et la conquête silencieusement pacifique du Canada par le *silver dollar* du Michigan et de Chicago.

Il est regrettable que des interpellations ne se fassent pas plus souvent et surtout plus énergiquement à ce propos dans nos assemblées politiques. Les quelques tentatives déjà faites en ce sens n'ont pas réussi. C'est malheureux, car je pressens que le pays serait émerveillé de constater combien les Américains nous enlacent et nous étreignent déjà dans le réseau de leurs capitaux et de leurs combines plus ou moins anonymes. Nous sommes en train de créer chez nous une question d'Uitlanders semblable à celle qui vient de coûter trois ans de guerre aux deux républiques du Transvaal et de la rivière Orange.

La forêt et l'énergie hydraulique remplacent ici les gisements aurifères et diamantifères de là-bas; les Yankis remplacent les brasseurs d'affaires de Londres; nous remplaçons les Boers: le reste est identique.

De même qu'au Transvaal, l'exotisme, après s'être emparé de nos plus belles régions, voudra s'ingérer un jour dans notre législation fiscale. Déjà, l'année dernière, un colonel quelconque demandait, en faveur des Américains habitant chez nous, le droit de vote sans naturalisation. Devant ces empiètements progressifs, nous n'aurons plus

qu'à choisir entre deux extrémités: ou bien lâcher prise, et ce sera l'asservissement définitif d'une race assez forte mais trop ramollie pour rester libre; ou bien résister, et ce sera la guerre d'un petit peuple sans armée, sans organisation militaire, sans chef et sans argent contre une nation de 80,000,000 d'hommes parfaitement outillés pour la conquête et disposant d'un trésor de guerre inouï, de ressources incalculables et d'une presse capable de nous noircir aussi parfaitement aux yeux de l'univers que la presse anglaise l'a fait des malheureux Boers.

Quant à compter sur l'Angleterre en cette dernière occurrence, autant vaudrait compter sur le Chah de Perse ou le Sultan du Maroc.

D'autre part, il est probable que les plus ardents britishers des provinces-soeurs s'empresseraient d'oublier le *God save the King* pour entonner, avec une conviction touchante, le refrain du *Yankee doodle*, de sorte que l'élément canadien-français, seul intéressé dans le conflit, serait seul à lutter contre le débordement.

Je n'appréhende pas personnellement la bagarre: Salaberry a prouvé qu'en rase campagne un Canadien, planté derrière un érable, vaut en moyenne six envahisseurs; et l'histoire peut se répéter d'autant plus volontiers que les érables et les épinettes ne manquent pas dans nos Laurentides, que les étrangers n'ont pas nécessairement le monopole de la science moderne et que « l'art de se casser savamment la gueule » n'a pas encore dit son dernier mot dans le monde. Mais la question n'est pas de savoir comment nous pourrions nous défendre: elle consiste exactement à signaler le danger que nous allons courir si, plutôt que d'agir et de réagir pendant qu'il en est temps encore, nous nous

endormons dans une incurie coupable en laissant à l'avenir le soin d'endiguer comme il pourra l'inondation que nous lui préparons.

Et voilà quelques-unes des considérations générales que j'ai cru devoir rappeler, non pas au gouvernement, mais à ceux qui, bien qu'évoluant dans un milieu distinct de celui de la politique, savent assumer une responsabilité morale et des devoirs sociaux: chacun, j'aime à le croire, en prendra selon son appétit.

L'action du gouvernement

Voyons maintenant quelle part le gouvernement proprement dit doit prendre au succès de la colonisation dans la province de Québec, et constatons que, avec les modestes capitaux dont il dispose, il lui est encore possible de donner à nos défricheurs une chance de gagner loyalement leur pain quotidien.

Nous nous en prendrons ensuite au marchand de bois, pour prouver que, au lieu de concourir au bien-être national, il cause la ruine de la Province; et puis, nous terminerons cette rapide esquisse en indiquant un ou deux moyens de faire disparaître cette plaie canadienne – je parle du marchand de bois – tout en faisant l'affaire du gouvernement provincial et du défricheur canadien-français.

* * *

Il manque aujourd'hui trois choses essentielles au colon de la province: 1 – la sécurité; 2 – l'organisation; 3 – l'instruction technique.

La concession gratuite des terres, l'arpentage de nouveaux cantons, la construction de quelques dizaines de ponts, le prolongement des grands chemins déjà praticables; la nomination de guides officiels pour aider les nouveaux venants à s'installer, même la construction de nouvelles voies ferrées, encore que ces différentes entreprises aient une incontestable utilité, me semblent, même en supposant le gouvernement assez riche pour les parfaire, n'avoir qu'une importance secondaire de détails, et je n'hésite pas à les faire passer après cette triple question de la sécurité, de l'organisation et de l'instruction technique.

Ajoutons qu'en agissant ainsi, nous nous maintenons plus exclusivement dans le domaine de l'économie politique proprement dite; il est parfois utile de faire sortir le gouvernement du rôle de nourrice ou de « Jack of all trades » qu'on lui fait trop souvent jouer pour l'envisager sous son véritable aspect, c'est-à-dire en tant qu'organisation purement et simplement nationale.

1. – Sécurité du colon

Aujourd'hui, le colon, surtout dans les deux premières années de son installation (celles qui lui sont le plus onéreuses), n'est pas en sécurité sur son lot: il travaille tant qu'il peut, se conforme aux chinoiseries du règlement aussi parfaitement que le comporte son indigence; mais cela ne suffit pas à le tranquilliser. Un jour ou l'autre, l'agent de la

Couronne peut venir lui dire: « Ce lot que tu défriches n'est pas à toi: nous l'avons vendu par erreur. Va-t'en. »

C'est sinistrement invraisemblable. Lisez la loi, elle est formelle.

Ces expulsions, direz-vous, arrivent rarement.

Il s'en est produit dans la Gaspésie; il s'en est produit au Lac Saint-Jean, il s'en est produit au Témiscamingue; il s'en est produit notamment au canton Nantel, dans le Nord de Montréal, et quelque trente colons de bonne foi furent récemment délogés sans tambour ni trompette, après avoir travaillé plusieurs mois à s'installer.

Et quand même cette loi, que les antimoyenageux pourraient attribuer au temps de Louis XI, n'aurait jamais été réellement appliquée, il suffit qu'elle existe et qu'elle « puisse » être appliquée pour que le colon se sente pris de frayeur et appréhende cette perpétuelle menace: il a bien assez d'autres misères sans cette misère suprême. L'épée de Damoclès, très belle quand elle brasille au-dessus du crâne d'un ambitieux, me semble un anachronisme barbare au-dessus de la tête d'un pauvre diable qui n'aspire qu'à gratter la terre comme les coqs pour y trouver la nourriture de sa poulette et de sa nombreuse couvée.

* * *

Un second motif d'insécurité réside dans la multiplicité des attributions des agents des Terres. Ceux-ci représentent, couramment, non seulement le ministère de la Colonisation, mais encore les départements des Forêts, des Pêcheries, des Mines, etc. De sorte qu'au lieu de se consacrer « exclusivement » aux intérêts du défricheur, il peut encore

négocié avec le « prospecteur » de mines, avec le « sportsman » avide de louer un lac poissonneux, voire avec le marchand de bois soucieux de se procurer du bois de pulpe ou des billots d'épinette au meilleur compte possible.

On voit que les intérêts du colon se trouvent, dans les livres de cet agent, passablement mêlés aux intérêts de personnages souvent plus riches et par suite plus éloquents que le colon.

Je n'insinue rien: je dis seulement que l'homme est fragile et que cet état de la chose peut donner prise à des enchevêtrements qui ne seront pas toujours à l'avantage du colon.

Je ne dis pas que la chose est arrivée; je dis qu'elle peut arriver et je crois qu'en faisant cesser une telle confusion, le gouvernement ferait aussi bien l'affaire du défricheur que de l'agent lui-même. Celui-ci, n'ayant plus qu'un maître à servir au lieu de trois ou quatre, saurait à quoi s'en tenir, et le département de la Colonisation lui-même pourrait donner des ordres sans craindre de voir sa volonté contrecarrée par un ordre contraire venu d'un autre département.

Cette première réforme, étant surtout administrative, peut s'effectuer sans qu'il en coûte un sou. Pour pauvre qu'il soit, le gouvernement, que la seule question de capitaux paralyse, peut donc l'entreprendre et prouver ainsi qu'il s'intéresse aux colons.

II. – Organisation

L'union fait la force.

On a dit la chose si souvent qu'elle est devenue la plus sciante des ritournelles. Pourtant, on ignore encore à peu près complètement, en pratique, ce que l'union pourrait faire pour le bonheur des individus qui voudraient recourir à son intervention.

En colonisation surtout, où les obstacles et les débuts rendent la vie si pénible que plusieurs renoncent à l'espérance de s'émanciper de ce côté, l'union pourrait rendre de signalés services en permettant aux défricheurs associés de diminuer les faux frais de voyage et de cantonnement, d'acheter en gros les denrées et les outils qui leur sont nécessaires, de vendre en commun les produits de leurs premiers travaux, de s'entr'aider réciproquement aux heures difficiles, et surtout de se constituer rapidement en municipalité régulière afin d'avoir au plus tôt la chapelle, l'école, le bureau de poste et la beurrerie-fromagerie.

En dépit de la logique d'un tel programme, je ne sais pas qu'on ait une seule fois tenté de le réaliser depuis vingt ans, parmi les colons canadiens-français.

Je me trompe: il y a quelques années, un groupe d'ouvriers de Montréal voulut se constituer de la sorte en colonie coopérative dans un des cantons du Nord. Le gouvernement, sur la plainte pleurnicheuse d'un marchand de bois, s'est empressé de les exproprier et de les disperser.

En procédant ainsi par groupe, on pourrait tirer parti d'une foule de bonnes terres situées à droite et à gauche des routes établies. Ces terres sont trop éloignées pour qu'un colon seul aille s'y loger. Un groupe de trente hommes aurait bientôt fait de raccorder ces lots aux grandes routes par un tronçon de chemin de quelques milles et, de la sorte, on

verrait bientôt surgir des villages, des centres prospérer dans les solitudes demeurées jusqu'à présent inaccessibles.

Autrement, le gouvernement sera sans cesse à construire de nouveaux chemins sans pouvoir répondre jamais à toutes les demandes; les colons, isolés et trop pauvres pour entreprendre personnellement des travaux importants, préféreront encore aller s'établir au diable Vauvert pourvu qu'ils soient sur une route ouverte, et nous verrons nos défricheurs se déployer ainsi sur une trop vaste étendue, cependant qu'à dix, quinze, vingt-cinq, cinquante milles plus au sud, à quelque 400 ou 500 arpents peut-être d'une villette, d'un gros village ou d'une tête de chemin de fer, s'étendront des vallées spacieuses où, dans d'autres circonstances, auraient pu s'établir confortablement tous les colons qui sont échelonnés aujourd'hui sur le chemin Chapleau, par exemple, entre le Nominique et la Kiamica.

N'est-il pas, d'autre part, évident qu'en bénéficiant ainsi, dès l'origine, des avantages d'une organisation judicieuse, en se voyant installé dans un centre qui, du jour au lendemain, devient prospère, n'est-il pas, dis-je, évident que le colon profitera mieux de 10 acres de terre en culture qu'il n'aurait fait en d'autres circonstances de 20, 40 ou 60 acres de défrichement?

N'est-il pas logique de croire qu'en pareille occurrence il pourrait vivre royalement avec un maximum de 25 acres de terre de plein rapport, en gardant une réserve de 75 acres de bois d'oeuvre, de chauffage ou de sucrerie? Mais alors, pourquoi ne pas permettre à nos trente ou quarante colons de se grouper davantage, de prendre, au centre de leurs 30 ou 40 lots, les 30 ou 40 parcelles de 25 acres, c'est-à-dire les 8 ou 10 lots qui conviennent le mieux à la culture proprement dite,

et de leur laisser reléguer au second plan, en ceinture autour de leurs défrichements par exemple, leurs trente ou quarante réserves forestières de 75 acres chacune?

De cette façon, les voisins ne seraient qu'à cinq arpents les uns des autres en tout sens et ce surcroît de cohésion, en facilitant leurs rapports, en diminuant les frais de viabilité, de clôture, etc., et en facilitant la création de cent et une industries locales, ferait bientôt acquérir à ce lopin de 25 acres une valeur foncière qui dépasserait probablement de 50 à 100 fois la valeur du lot complet que pourrait posséder le même colon s'il était perdu tout là-bas, sur le bord du Creek-à-la-Quenouille ou sur le chemin du lac des Écorces.

La loi, dit-on, n'autorise pas ces groupements.

Les règlements sont un peu comme les dictionnaires: les hommes ne sont pas faits pour eux, mais eux sont faits pour les hommes, de sorte qu'au jour où cette loi ne répond plus à sa fonction qui consiste et doit consister à rendre plus intense le bien-être des individus et des peuples auxquels elle s'applique, le législateur n'a plus qu'un devoir à remplir: amender cette loi dangereuse, encombrante ou baroque, ou, plus simplement encore, la biffer des statuts du pays qui souffre de son maintien.

Que si le gouvernement se dit incapable de venir en aide aux colons uniquement parce qu'il n'a pas d'argent, j'aime à croire qu'il prendra en considération cette proposition qui peut se réaliser sans qu'il en coûte un sou.

III – Instruction technique

En différentes circonstances, j'ai déjà traité plus ou moins longuement cette question de l'instruction technique du colon. Je crois bon d'y revenir, afin d'épuiser le petit programme que je me suis tracé tout à l'heure. Il faut répéter plusieurs fois la même chose avant de voir ses idées passer des sphères spéculatives dans le domaine de l'application.

Je répéterai donc que le colon, quatre fois sur cinq, ne connaît pas un traître mot de son nouveau métier.

Je ne l'en blâme pas: le contraire serait trop merveilleux pour être normal.

Comment pourrait-on concevoir qu'un brave homme d'ouvrier, qui n'a jamais connu que le rabot, la varlope et le pied-de-roy de son atelier de menuisier, puisse d'emblée se familiariser avec tous les secrets de l'agriculture, de l'élevage et des autres industries agricoles et forestières? Comment voulez-vous qu'il tire parti des cent et mille ressources que la nature a multipliées sous ces pas, alors que nos chimistes les plus fameux, nos pharmaciens et nos industriels ignorent eux-mêmes que nous avons en abondance, dans notre province, les matières premières qu'ils importent à gros frais des États-Unis, de l'Angleterre ou de l'Europe?

Nous avons une flore superbement variée et capable de fournir à nos médecins les sept-huitièmes des médicaments qui nous viennent aujourd'hui de tous les points cardinaux; nous avons des millions de chutes d'eau de toutes les forces qui pourraient faire se mouvoir les mécanismes les plus délicats et les plus compliqués; nous avons des centaines de milles de montagnes dont les flancs recèlent tous les minéraux et tous les métaux les plus indispensables aux industries modernes; nous avons, dans les sous-produits de la forêt, dans la distillation des alcools méthyliques, des

goudrons et des essences, dans la préparation des teintures, des parfums, des substances oléagineuses ou textiles, etc., les matériaux voulus pour enrichir des millions d'êtres humains. Qui donc s'en doute, qui donc en parle et qui donc en profite?

Serait-ce au colon, qui n'a souvent pas un crédit de deux piastres en banque, serait-ce à ce paria de la misère que reviendrait le devoir de tenter des expériences? Allons nous lui jeter la pierre parce qu'il n'a pas encore eu l'audace de s'exposer aux inévitables à-coups auxquels on doit s'attendre lorsqu'il s'agit de convertir une vérité théorique en application pratique?

Voilà pourquoi, malgré l'infinie variété des richesses qui l'entourent, mais qu'il ignore, le défricheur et les siens continuent et continueront encore longtemps à se repaître misérablement de galette beurrée de mauvais saindoux.

Le gouvernement ne pourrait-il pas, en deux ou trois de ces centres de colonisation les mieux achalandés, créer quelques stations d'études dont les chefs, munis des appareils nécessaires, auraient pour mission de rechercher la nature de ces richesses canadiennes, de dégager d'expériences judicieuses une série de formules scientifiquement simples, et de vulgariser ensuite ces formules de manière à permettre au colon de féconder ses heures de chômage et de gagner quelques dollars dès son arrivée dans la forêt?

Le gouvernement, me dites-vous, n'a pas d'argent.

Eh bien, morbleu! qu'il applique le seul des règlements qui, dans tout le code colonial, me semble avoir du bon sens: qu'il fasse opérer le relevé de toutes les terres acquises sous de faux prétextes par des spéculateurs sans vergogne, et que, après avoir confisqué d'office ces terres détenues illégalement, il force impitoyablement chacun des

délinquants à payer l'amende de \$50 à \$200 à laquelle les condamne ledit règlement. En moins de trois mois, nous aurons assez d'argent pour fonder non plus trois ou quatre, mais dix ou quinze stations d'études et pour mettre enfin les véritables colons sur la voie d'un bien-être auquel leur donnent droit leur héroïsme et leur titre de Canadien français.

* * *

Ce n'est pas tout. J'ai déjà dit quelque part, et je le répète, que nous avons tort de crier à tout propos que le Canada français est avant tout un pays agricole.

Un pays que couvrent couramment cinq ou six mois d'hiver au cours duquel la terre disparaît sous quatre bons pieds de neige; un pays qui compte des millions d'acres de forêts grandioses, de lacs géants et de montagnes sublimes; un pays dont la population déserte les campagnes pour envahir les grandes villes ou les centres manufacturiers, et dont la jeunesse aime ardemment à courir les bois et les aventures, un tel pays n'est et ne peut être que très relativement agricole. Il est avant tout et par-dessus tout le pays de la petite industrie.

Voyez la Suisse dont les paysans-forestiers fabriquent, durant le chômage de l'hiver, pour vingt-deux millions d'articles de marqueterie et de sculpture sur bois; voyez l'Allemagne septentrionale où les populations rurales s'adonnent à mille et un travaux de vannerie qui font fructifier les heures perdues, où cette occupation rapporte des bénéfices tels que l'empereur lui-même a cru devoir, pour en favoriser le développement, envoyer à ses frais, à la récente exposition de Paris, pour s'y perfectionner par comparaison,

toute une élite de jeunes gens dont les aptitudes lui semblaient légitimer cette impériale participation.

Voyez encore les habitants de la Forêt-Noire, dont l'unique revenu consiste à vendre les bibelots qu'ils ont fabriqués au tour mécanique avec les branches tombées des arbres auxquels ils ne sauraient faire d'autre emprunt et qui, malgré l'apparente modicité de ces matières premières, savent encore se tirer abondamment d'affaire et vivre d'une manière honorable. Voyez plus simplement nos Peaux-Rouges de Caughnawaga, de Saint-Régis, d'Oka, de Lorette et de Saint-François qui savent aussi tirer parti des heures vides de la vie pour confectionner toute une série d'articles utiles ou gracieux dont le débit leur permettrait de mettre de jolies sommes en banque si la prévoyance pouvait les empêcher de tout sacrifier pour une toilette ou pour un hochet. Et dites-moi s'il ne serait pas possible, avec la prodigieuse variété de matières premières dont nous disposons, avec les indiscutables aptitudes artistiques de nos simples paysans, de vulgariser, dans nos campagnes agricoles et surtout dans nos centres de colonisation, quelques dizaines de ces industries qui s'exercent quand on n'a rien autre chose à faire et qui profitent d'autant plus que la matière première ne s'y trouve généralement que sous le volume qu'il faut pour faire ressortir le travail, la patience, le talent et parfois le génie de l'ouvrier.

Mais qui donc va prendre sur lui-même d'initier nos gens aux menus secrets de ces industries nouvelles?

Allons-nous laisser au peuple le soin de se former seul?

La génération spontanée n'est pas plus de mise en économie politique qu'elle ne l'est, depuis Pasteur, dans le

monde biologique; et j'ai bien peur qu'il ne faille attendre encore longtemps cette éclosion fortuite du génie national.

Il faut des initiateurs; et puisqu'il s'agit, ici, d'une oeuvre essentiellement nationale, je crois que, non seulement le ministère de la Colonisation de la province de Québec, non seulement le gouvernement provincial, mais encore le gouvernement fédéral lui-même devraient s'ingénier à promouvoir une telle entreprise et prendre les moyens les plus efficaces pour implanter chez nous ce qui réussit d'une manière aussi superbement encourageante à l'étranger.

Je n'ignore pas que les capitaux sont rares; je n'ignore pas davantage que l'un et l'autre des deux gouvernements auxquels je m'adresse comptent, dans leurs personnels, de fervents patriotes; et le patriotisme sait toujours trouver, dans les inspirations de son coeur, le secret de se manifester d'une façon pratique.

Le marchand de bois

Passons, maintenant, au marchand de bois et, sans haine comme sans compromission, faisons-lui son procès.

Je dis sans haine: j'ai pourtant souffert personnellement de la part de ces gentlemen qui sont venus piller les deux lots que je possédais jadis au Nord, et qui l'ont fait avec une maestria qui ne m'a laissé, pour toute réserve forestière, qu'un inextricable fouillis de têtes d'épinettes et de merisiers rouges. Ils ont même poussé le zèle jusqu'à culbuter deux ou trois grands tilleuls que j'avais laissés sur pied, tout auprès de ma maisonnette, pour me procurer de l'ombre; deux ans après ma prise de possession, je les voyais encore massacrer

les arbres restés debout, sous prétexte de ponter leurs chemins d'hiver. Inutile de dire que ces chemins traversaient en plein mes terrains.

Malgré tous ces motifs, je ne leur en veux pas. Je ne m'en prends qu'à l'imbécillité des règlements qui, non seulement tolèrent, mais autorisent et favorisent un tel vandalisme, et qui sacrifient de gaîté de coeur les intérêts des véritables facteurs de la prospérité nationale aux intérêts de spéculateurs qui s'en iront vivre grassement à Londres, après avoir fait fortune à nos dépens, lorsqu'ils n'useront pas, à nous dénigrer, l'influence que leur donneront des millions conquis sur notre naïveté.

Aussi bien, ce droit, que s'arroge le propriétaire de limites, de couper le bois qui se trouve sur le lot d'un défricheur après l'installation de ce dernier, n'est-il pas le seul grief qu'on puisse évoquer pour censurer le système colonial en vigueur dans la Province: *There are others*.

On n'ignore pas que le marchand de bois – qu'il soit américain, belge, russe, finlandais ou nègre – peut, dans la province de Québec, sans même s'y faire naturaliser, acquérir, exploiter, brocanter et piller à sa guise des territoires forestiers dont la superficie peut atteindre des centaines de milles, alors que le colon canadien-français de bonne foi ne peut et ne saurait prétendre à plus de 200 acres de terre déjà ravagée par le marchand de bois¹⁵.

¹⁵ Un exemple entre mille: *L'Industriel*, de Shawinigan, annonçait récemment que l'International Paper Co., fondée aux États-Unis sur un capital initial de cinquante millions de dollars, vient encore d'acquérir, dans le Saint-Maurice, une nouvelle réserve forestière de 197 milles carrés, ce qui porte à 1,900,000 acres de forêt superbement boisée d'épinettes, la propriété de cette compagnie chez nous.

« Aux États-Unis, ajoute *l'Industriel*, cette même compagnie possède en propre 900,000 acres; de plus, elle a passé des contrats qui couvrent 225,000

Les spéculateurs de la forêt pourront former toutes les combines qui leur souriront, se réunir en associations offensives et défensives, créer des trusts et des monopoles, que l'étourderie, sinon la connivence coupable des officiers publics s'empressera de favoriser par toutes les exemptions et toutes les privautés possibles, tandis qu'un petit capitaliste canadien qui, pour aider à la colonisation, pour créer, par exemple, une grande ferme industrielle de 400 ou 500 acres, voudra s'affranchir de l'une ou l'autre des niaiseries légales que recèlent nos règlements provinciaux, se verra traiter comme le dernier des criminels ou devra s'astreindre à des démarches telles qu'il lui faudra bientôt renoncer à son modeste rêve patriotique.

En un mot, le marchand de bois, qui peut être le premier venu, jouit de toute la liberté nécessaire pour exploiter des étendues de terrain, 2, 3, 4 et voire 500 fois plus vastes que celles que la mansuétude officielle accorde aux enfants de la maison.

D'autre part, ce spéculateur, quelle que soit son origine ou son histoire, pourra recourir aux lois canadiennes pour se protéger et se défendre, pour s'assurer la jouissance absolue de sa propriété, ce pendant que le colon verra les maraudeurs de la brousse piller son lot, massacrer sa réserve forestière, ravager sa moisson sous prétexte d'y tracer des chemins, se rendre enfin pratiquement maître de son modeste avoir, et ledit colon n'aura qu'à laisser faire. La loi, théoriquement dressée pour protéger indistinctement les droits des humbles

autres acres, de sorte qu'en tout elle contrôle environ DEUX MILLIONS CINQUANTE MILLE ACRES de forêt d'épinette »; c'est-à-dire une superficie suffisante pour établir grassement VINGT MILLE CINQ CENTS familles de colons forestiers.

et des puissants, la loi n'est pas faite pour le colon, parce qu'aujourd'hui la justice se vend exactement comme des sacs de farine, des quarts de lard et des caisses de bardeaux.

Je ne dis pas que les juges se vendent: je dis que, pour obtenir justice contre une de ces compagnies qui nous exploitent, il faudrait que le modeste colon disposât des capitaux, des amis et des influences politiques, industrielles et financières dont dispose ladite compagnie pour étouffer l'affaire, la traîner en longueur, décourager la poursuite et la passer de Caïphe à Pilate.

Nous avons eu, tout récemment encore, la preuve de ce que j'avance, quand un ministre du gouvernement de Québec, en dépit de ses indiscutables talents de légiste et de la non moins indiscutable modération de ses réclamations, s'en fut échouer déplorablement devant le Conseil Privé de Londres. Il n'avait qu'un modeste défricheur à défendre, alors que l'adversaire, une puissante compagnie de chemin de fer, comptait, parmi ses directeurs, d'importants financiers qui frayaient avec d'autres gros financiers de la métropole britannique.

On n'a sans doute pas oublié, non plus, le fameux procès qu'un missionnaire-colonisateur intentait, il y a quelque dix ans, à l'une des plus puissantes compagnies forestières du Dominion et la levée de boucliers qui s'ensuivit. On ne recula devant aucune saleté pour obliger l'humble religieux à lâcher prise et l'affaire, après avoir traîné devant tous les tribunaux, s'en alla mourir dans les antichambres du pape, à Rome.

Depuis lors, les défenseurs-nés du colon n'osent plus rien entreprendre. La consigne est de ronfler.

– Mais, va-t-on dire (et cet argument sent la gomme de sapin qui suinte du bois de pulpe), le marchand de bois est le bienfaiteur du colon qu’il fait vivre en achetant ses denrées!

Cette raison me semble être raison d’hommes à courte vue.

Le marchand de bois, certes, est bien aise de trouver sur place quelques pauvres diables qui se dépouilleront à son bénéfice; mais, au point de vue colonial, n’est-il pas vrai que le voisinage d’une « limite », en soustrayant à la culture des centaines de lots consécutifs, abandonne le défricheur à tous les à-coups d’un incurable isolement? Que si ces limites étaient morcelées, si chacune de ses fractions de cent acres était habitée régulièrement, n’est-il pas vrai qu’au lieu de cinq ou dix familles éparpillées misérablement sur un espace de dix à vingt milles, il se créerait un village et peut-être une villette en ce centre? N’est-il pas vrai qu’après dix, vingt, trente ans, on y compterait ainsi, en même temps que des beurreries, des fromageries, des moulins, des manufactures et des écoles, un nombre d’électeurs assez influents pour attirer l’attention du gouvernement et pour en obtenir ce que n’obtiendront jamais nos cinq ou dix familles dont la seule perspective est aujourd’hui d’épuiser leurs terres au bénéfice de la *So and So Lumber Co.*?

En multipliant les solitudes au sud de nos forêts, en rendant impraticable tout projet de groupement et d’organisation systématique, en isolant irrémédiablement les groupes de colons les uns des autres, dans des circonstances où l’union de toutes les forces disponibles est l’essentielle condition du succès final, le marchand de bois est donc, d’emblée, l’ennemi normal de la colonisation dans la province de Québec; et puisque cette colonisation, chez nous,

est une question nationale, j'en conclus forcément que le favoritisme dont le marchand de bois est l'objet de la part du gouvernement est une mesure dangereuse, impolitique, antinationale et meurtrière.

Cet état de choses, à supposer généreusement qu'il ne s'y greffe aucun abus incident, me semble devoir passer bien avant les quelques misérables piastres que ledit marchand de bois jette parfois à nos défricheurs en échange de leur avoine et de leur foin.

Ce ne sont pas de simples pourvoyeurs de *concerns* que nous voulons implanter dans nos superbes solitudes du Nord provincial; ce ne sont pas des groupes de mendiants que nous voulons envoyer là-bas pour ramasser les miettes tombant de la table des spéculateurs étrangers; c'est tout un peuple d'hommes énergiques, laborieux, honnêtes et libres à qui nous voulons restituer un patrimoine acquis jadis au prix du sang par les aïeux canadiens-français.

Je n'ignore pas qu'un bon nombre de ces marchands de bois traitent les colons avec une certaine mansuétude. Cette générosité relative n'enlève rien à l'odieux du dualisme que nous étudions. Il s'agit ici d'une situation, nous n'avons que faire des états d'âme. La situation demeure parce qu'elle repose sur un système positif: les états d'âme sont fugaces comme les motifs qui les déterminent.

D'ailleurs, le sentimentalisme, en affaires, peut être une jolie turlurette de quoi il est grandement temps de nous déshabituer. Ce que nous avons retiré, par exemple, de notre condescendance préférentielle de 33 1/3 p.c. en faveur de l'Angleterre, de nos expéditions d'hommes en Afrique, de nos courbettes aux pieds des Américains, de nos minougeries à tout venant, devrait nous faire enfin

comprendre que l'égoïsme demeure encore le dogme fondamental de l'évangile économique de nos temps modernes.

Je ne discute pas la valeur intrinsèque de ce dogme mesquin. J'en constate seulement la vulgarisation triomphante pour conclure que nous agissons comme de fieffés imbéciles en nous laissant ainsi plumer au nom de la charité chrétienne.

Ce principe d'égoïsme, parce qu'il est celui du commercialisme contemporain, doit être et, de fait, est le principe qui dirige le marchand de bois.

Pour lui comme pour les Morgan, les Vanderbilt, les Rockefeller et les autres brasseurs, petits et gros, les affaires sont les affaires. Son affaire à lui, marchand de bois, c'est de s'enrichir le plus rapidement possible en vendant du bois. Si parfois nous le voyons ouvrir la main, comme Carnegie, pour faire l'aumône, nous sommes en mesure de nous demander si cette aumône ne se pratique pas avec un argent souillé des sueurs, des malédictions et du sang de quelques milliers de victimes.

Le colon, dont l'entreprise est manifestement contraire à la sienne, devient donc *ipso facto* l'ennemi du marchand de bois: incidemment, celui-ci se servira de cet ennemi si ça le paie, mais il lui demeurera constamment, essentiellement et fatalement hostile.

Entre les deux, il peut y avoir trêve momentanée, suspension d'armes temporaire, mais union, mais entente définitive, jamais! Tôt ou tard, l'un ou l'autre devra céder.

Question de droit

Ce n'est pas encore tout. Je crois découvrir, dans le phénomène économique qui nous occupe, une question de droit naturel ou constitutionnel que j'aimerais voir tirer au clair.

Je ne suis qu'un piètre légiste et je ne me rappelle guère avoir étudié la jurisprudence ailleurs que dans le petit catéchisme de la province de Québec – ce qui, pour le grand nombre, ne paraîtra pas lourd. Il me semble pourtant que l'existence du marchand de bois, propriétaire-détenteur de « limites », encore que légale, est juridiquement illégitime et que, comme tel, le marchand-de-bois-propriétaire n'a pas le droit d'exister civilement et politiquement chez nous.

Quel est, en effet, le rôle du gouvernement de la province de Québec? Exactement celui d'un chargé d'affaires, ou mieux encore d'un tuteur, nommé par le conseil de la nation pour sauvegarder les intérêts, c'est-à-dire administrer la richesse et protéger les propriétés de ladite nation, sa pupille.

Or, si cette définition est juste, et je la juge telle, le gouvernement n'a pas le droit d'aliéner au bénéfice d'un tiers, d'une compagnie particulière ou d'un capitaliste, une partie quelconque de ces biens nationaux, pas plus que le tuteur n'a le droit de se dessaisir des biens dont un conseil de famille ou la volonté dernière d'un testateur lui a confié l'administration.

Dans l'un et l'autre cas, le gouvernement et le tuteur ne sont pas des propriétaires réels, mais de simples dépositaires, et ils ne peuvent pas, conséquemment, avoir l'autorité voulue pour se défaire d'une propriété qui ne leur appartient pas.

Exploitation des forêts par l'État

Si vous me dites que les réserves forestières sont ainsi vendues pour subvenir aux frais d'administration, je répondrai que cette raison n'en est pas une. Au lieu d'attaquer ainsi le capital qu'on lui confie pour subvenir aux frais de son administration, le gouvernement, de même qu'un tuteur consciencieux, devrait chercher à faire valoir lui-même ces propriétés afin de prélever, sur les revenus en provenant, les sommes dont il a besoin, de manière à s'indemniser de tout et à conserver le capital-propriété dans sa primitive intégrité.

Et si l'exploitation de nos réserves forestières par les marchands de bois, agissant coopérativement ou séparément, rapporte à ces derniers un bénéfice net de dix millions par année, je ne vois pas pourquoi le gouvernement, en procédant comme procèdent ces mêmes compagnies ou ces mêmes capitalistes, ne pourrait pas réaliser lui-même ce bénéfice de dix millions et se créer de la sorte une source de revenus plus que suffisante pour boucler son budget annuel sans avoir à toucher au capital national.

En d'autres termes, je me demande pourquoi le gouvernement ne s'occupe pas lui-même de l'exploitation des forêts provinciales et ne s'efforce pas de réaliser à son propre profit les millions qui s'en vont aujourd'hui faire la joie des capitalistes de Londres ou du Michigan.

Et puisque le bois d'épinette constitue maintenant l'essence que recherchent le plus avidement les manufacturiers et les industriels, et puisqu'on sait qu'une

réserve d'épinettes, après avoir subi la première coupe, prend environ 30 ans à se reconstituer; et puisqu'on peut prévoir le rendement moyen d'une acre de bois debout et qu'on connaît approximativement la quantité de mille pieds cubes exigée annuellement par les marchés intérieurs et forains, je prétends qu'il serait absolument praticable, en tenant compte de ces bases de calcul, de créer trente grandes réserves de forêts nationales réparties dans nos différentes régions provinciales, et d'en retirer perpétuellement un revenu régulier de plusieurs millions de piastres, sans entamer le capital, pourvu qu'on sache suivre, dans l'exploitation desdites réserves, le système de rotation rationnelle que l'agronome lui-même adopte pour ses cultures de céréales, de fourrages et de plantes sarclées.

Il suffirait, pour exécuter ce programme, d'organiser un personnel de sylviculteurs intelligents et de confier le tout à la surintendance d'un homme de tact, d'expérience et de jugement. Quant aux ouvriers, ils ne manquent pas et nos jeunes gens, qui vont aujourd'hui travailler en chantier pour John Ferguson ou Teddy Bryan & Co., travailleraient tout aussi diligemment dans les *concerns* du gouvernement de leur pays.

Que si vous soulevez des objections, je vous répondrai que le système précité fonctionne, encore que ce soit avec quelques nuances de détails nécessitées par la différence des milieux, dans la plupart des pays modernes qui sont assez civilisés pour comprendre que l'exploitation nationale des forêts nationales est une des sources les plus précieuses de la prospérité nationale, que c'est trahir la nation que d'aliéner cette exploitation lucrative au capitalisme individuel, surtout quand ce capitalisme accapareur est exotique ou cosmopolite.

En voyant se créer ainsi ces grandes réserves dont les limites seraient parfaitement définies, les colons sauraient du moins, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir. Tout en conservant la prérogative tant vantée de pouvoir vendre de l'avoine et du fourrage aux chantiers voisins, ils pourraient enfin dormir sur leurs deux oreilles, espérer jouir définitivement de leurs robustes travaux et trouver peut-être encore, sur leurs 200 acres de terre, assez de bon bois pour se construire une modeste grange ou relever une clôture: ce qui serait autant d'innovations peu banales.

Je n'ignore pas qu'on va se rabattre ici sur les précédents: le précédent constitue, dans notre monde politique, un paravent commode derrière lequel on s'empresse de disparaître quand on se voit talonné de trop près. Loyalement, le précédent ne saurait être qu'un prétexte à bien faire, et les gouvernements, non plus que les individus, ne sauraient se prévaloir des bévues déjà commises pour en commettre de nouvelles.

– Et les marchands de bois, va-t-on dire, que deviendront-ils dans ce remaniement?

Dame! ils deviendront ce que bon leur semblera: rien ne les empêche de se faire pêcheurs de baleines ou colporteurs de crayons d'ardoise. Leur sort ne me chaut point.

Pour ces écumeurs qui, depuis cinquante ans, nous ont coûté, tant en richesses ravies à nos populations qu'en prestige politique et en hommes perdus par émigration, plus que ne nous auraient coûté deux guerres de cinq ans chacune, j'avoue n'éprouver que tout juste la somme de sympathie qu'il faut pour n'avoir pas à m'accuser de manquer de charité chrétienne à l'égard du prochain.

Puisque l'ignorance de la loi ne justifie pas devant la loi, et puisque ces marchands, en faisant l'acquisition de leurs limites, devaient savoir que le gouvernement n'a pas le droit de vendre ainsi ce qui n'est pas directement sa propriété, j'estime que la nation pourrait à la rigueur se montrer très serrée dans le règlement de cette affaire; et lesdits marchands pourraient s'estimer heureux de s'en tirer, en pareille occurrence, avec une indemnité suffisante pour les dédommager partiellement de leur expulsion.

Disons, par incidence, que ce qui précède se rapporte aussi parfaitement à d'autres groupes d'écumeurs canadiens, et notamment à la compagnie de la Baie d'Hudson qui, malgré ses airs de Sainte-Nitouche, a fait déjà plus que sa part pour paralyser l'essor de la colonisation dans la province de Québec.

Second projet d'exploitation forestière

Si, sous un prétexte ou sous un autre, l'État ne veut ou n'ose pas assumer directement la responsabilité d'exploiter lui-même les forêts nationales, il reste un second moyen de se tirer d'affaire.

Ce moyen consiste à subdiviser les limites en lots de 200 à 300 acres, après les avoir rachetées ou tout simplement reprises de leurs pseudo-proprétaires actuels, et à vendre ces sections de 200 à 300 acres à des forestiers canadiens-français de bonne foi qui les paieront à raison de tant par acre payable en quatre ans à 6 p.c.; qui s'engageront, comme le colon lui-même, à construire un chantier de 16' x 20' sur ledit lot et à habiter ce chantier au moins 6 mois par année; qui

vivront de la forêt, tout comme le colon vit de ses défrichements.

En réglant, au moyen de lois précises, c'est-à-dire logiquement applicables, la coupe du bois sur les lots ainsi concédés, en vulgarisant au sein du peuple de saines notions de sylviculture industrielle, on verra bientôt toute une population forestière s'établir dans nos régions septentrionales de la Province, à côté de la population agricole proprement dite, et former des centres canadiens compacts et prospères.

Le gouvernement, qui vendra ces lots boisés plus cher qu'il ne le fait au grand capitaliste, verra s'augmenter graduellement la somme de ses revenus annuels; le commerce du bois bénéficiera lui-même d'une telle réforme; les millions produits de ce chef, au lieu de s'immobiliser en cinq ou six coffres-forts, s'émietteront profitablement entre quelques milliers de familles canadiennes – et sera enfin résolu le grand problème qui préoccupe aujourd'hui nos hommes politiques et les amis de la colonisation. Nous peuplerons effectivement le Nord et ferons effectivement cesser l'émigration. En suivant ce processus, chacun s'installe où bon lui semble, soit comme défricheur, soit comme forestier; l'un fait de la terre neuve et l'autre du bois de corde ou du billot. L'hiver venu, le colon donne un coup d'épaule au forestier; l'été venu, le forestier prête main-forte au défricheur. On voisine, on s'entr'aide, on sympathise. Les deux ennemis de jadis, toujours prêts à se sauter à la gorge, sont disparus. Il ne reste plus, dans la forêt géante, que deux frères travaillant l'un près de l'autre au même but: le bonheur de toute la nation réalisé par le bien-être de chacun.

Surtout, n'allez pas dire qu'un tel lot de 200 acres de forêt serait insuffisant à faire vivre son homme. Je prétends, au contraire, que ce forestier peut se tirer d'affaire plus facilement que le colon lui-même, et se créer, grâce à quelques petites industries dont son bois lui fournira la matière première, un revenu permanent, tout au moins égal à celui sur lequel le colon peut compter retirer de quarante acres de défrichement.

J'en ferai la preuve quand on voudra. Si je n'entreprends pas tout de suite cette démonstration, c'est simplement parce que mes notes commencent à prendre les dimensions d'une brochure qui pourrait effaroucher la patience du lecteur.

Aussi bien en reparlerons-nous un jour...

* * *

Et, voilà, monsieur le rédacteur, les quelques notes que vous m'avez demandées sur la colonisation.

Je vous prie d'en excuser le décousu; c'est fait au galop entre deux attaques de névralgie carabinée.

L'essentiel s'y trouve. À mes yeux, cet essentiel s'appelle instruction technique, organisation rationnelle, sécurité de colon, surtout disparition complète et définitive du gros marchand de bois.

Mes quelques suggestions seront-elles écoutées? feront-elles seulement réfléchir?

Je l'ignore. Pour dire plus vrai, j'en doute.

Le patriotisme, chez le grand nombre de ceux qui s'appellent volontiers les intellectuels, est trop devenu une pure affaire de platonisme estompé de *humbug* pour qu'il soit possible de compter, du premier coup, provoquer une

réaction nationale en faveur des colons de la Province. En dépit de superbes professions de foi, de tapageuses démarches et de promesses sonores, et sauf de glorieuses exceptions qui sont connues, mais dont les aspirations réellement canadiennes se butent à l'apathie plus ou moins calculée du grand nombre, je crois que ceux qui pourraient agir, soit dans le gouvernement, soit en dehors du gouvernement, soit dans un parti, soit dans l'autre, soit dans le monde politique, soit dans le monde extra-politique, ne sont pas plus soucieux de faire de la colonisation chez nous que, moi, je tiens à construire des chemins de fer dans le Groenland ou des élévateurs à grains au détroit de Behring. – et j'ai voulu vous le dire en « bon français ».

Chapitre X

Mane nobiscum, domine...

Vision de Noël

...Et Jacques Cartier fit faire une grande croix qu'il voulut porter sur ses épaules jusqu'au sommet du Mont Royal et l'y planter, pour affirmer ainsi qu'il conquerrait au nom du Christ...

(L'Histoire)

Or donc, les coteaux roux, les ravins violacés et les cédrières encore vertes des régions bethléémites se sont drapés de blancheurs et de neiges – de neiges éphémères, sans doute, car nous sommes en Palestine; mais de neiges immaculées, car elles descendent du ciel. Et c'est décembre, et c'est l'hiver. Et c'est la nuit.

* * *

Et dans les firmaments infiniment doux de cette nuit enneigée, les étoiles ont des chatoiements et des caresses qui font oublier que c'est l'hiver, que les fleurs se sont flétries et les oliviers effeuillés – tant les étoiles de cette nuit orientale ont de doux miroitements et de reposantes caresses.

Et dans cette splendeur nocturne dont l'emprise endormeuse s'affirme de la sorte sur les coteaux, les ravins et les vallons bethléémites, les étoiles du ciel font s'éveiller, au sein des givres et des neiges fraîchement tombées, des étoiles de diamant dont les irradiations roses et bleues se prolongent longuement dans l'espace et vont se fondre et se confondre avec les irradiations fauves et nacrées qui retombent et

descendent des étoiles célestes; car c'est la nuit et c'est décembre, c'est l'hiver et c'est la neige – et c'est la Palestine.

* * *

Et tandis que, dans cette pénombre radieuse, les bergers des alentours veillent silencieusement auprès de leurs troupeaux silencieux ou se recueillent au récit des vieilles légendes bibliques que l'un d'eux redit aux autres, à voix mystérieuse et comme on redit une prière, voici que des légions d'anges et de séraphins, de chérubins et d'archanges passent, cortège de cygnes dans l'azur des firmaments diaphanes, en chantant l'hymne inédite des inédites espérances, des renouveaux qui viennent, des résurrections qui vont s'affirmer et des éternelles apothéoses: Gloire à Dieu dans le Ciel et, sur Terre, paix aux hommes de bonne volonté: *Pax hominibus*.

* * *

Et, dans la blancheur des langes de laine soyeuse dont les mains immaculées de la Vierge l'ont amoureusement enveloppé, l'Enfant-Dieu repose et semble, en son premier rêve de nouveau-né, s'en être, pour une heure encore, retourné jouer, adorer ou prier avec les anges et les séraphins, les chérubins et les archanges – tant il repose doucement dans la blancheur de ses langes soyeux et tant il est beau dans son premier sommeil de nouveau-né.

Ce pendant qu'auprès du berceau rustique la Vierge, agenouillée, contemple et s'abîme, sans voix, en des visions d'infinie détresse; elle songe au Calvaire, hélas! et pressent

déjà le Crucifiement – ce, pendant que, dans les campagnes bethléémites où d’humbles bergers veillent silencieusement auprès de leurs silencieux troupeaux, des anges de lumière s’en vont chanter l’hymne inédite des inédites espérances: *Gloria in excelsis Deo et in Terra pax hominibus bonae voluntatis.*

* * *

Et voici qu’en son rêve de nouveau-né, l’Enfant-Dieu s’est mis à sourire inénarrablement; et sa mère, qui le contemple à genoux, se penche davantage sur Lui, pour Lui dire, aussi bas et doucement qu’une mère sait y réussir quand elle parle à son enfant qui dort: – Ô mon cher Fils, comment peux-tu sourire ainsi, même en ton rêve de nouveau-né, lorsque déjà mon coeur a pressenti Gethsémani, le baiser de Judas, le prétoire de Pilate et le Golgotha?

* * *

Mais l’Enfant-Dieu vient d’entrouvrir ses grands yeux de lumière pour plonger un regard d’infinie douceur dans l’âme de Celle qui gémit ses effrois de mère, et, de même que les étoiles du ciel allument des étoiles de diamant dans les neiges immaculées, ce regard de l’Enfant-Dieu ranime et réveille d’ineffables extases dans l’âme toute blanche de la Vierge toute immaculée.

En ce regard de son petit Dieu, la Sainte a compris le mystère du Thabor, comme elle avait auparavant pénétré le mystère du Calvaire en écoutant gémir ses pressentiments de jeune mère.

C'est que, pour équitable qu'il soit de proclamer de Marie qu'elle est la Déesse créée, ce ne l'est pas moins d'ajouter qu'elle doit à son divin Fils le meilleur de sa divinité sans éternité.

C'est qu'avant de contraindre victorieusement les Terres arides et les Océans à produire les herbes et les arbres et les oiseaux du ciel et les êtres animés, le Verbe-principe préluait à ce geste créateur par un *Fiat lux* triomphal, et que toutes les splendeurs dont la synthèse est devenue l'univers ne seraient encore que ténèbres et chaos, si le Soleil en qui se concentre la lumière qui jaillit du *Fiat lux* initial, ne venait pas illuminer cette synthèse et la révéler à l'homme qui contemple.

Et c'est ainsi que ce premier regard du petit Dieu-Jésus, en descendant jusqu'au coeur de la douce Vierge, y faisait pénétrer les flots d'une lumière divine et fondait la douleur de ses pressentiments maternels dans la félicité des certitudes acquises par la foi.

Dès ce moment, elle songe, sans doute, encore aux martyres qui viennent; mais c'est maintenant pour les voir s'épanouir en éternelles apothéoses: Elle sait et voit, parce qu'elle a cru: *Vidit quia credidit*.

* * *

Elle songe, sans doute, encore à la mort et pressent toujours la grande tragédie du Calvaire: mais la mort elle-même, avec ses épouvantes, ses tourments, ses humiliations, ses affres et ses anéantissements, ne lui devient plus que le point de départ et le prélude des triomphales résurrections: *Vidit quia credidit*.

* * *

Elle sait encore, et par surcroît (car le Christ est Lumière et la Science n'est qu'une des formes intellectuelles de la Lumière), Elle sait que les nations et les humanités meurent comme l'homme qui meurt et que, de tous les gestes divins, la résurrection d'un monde est celui qui doit affirmer le plus glorieusement la divinité d'un Vainqueur de la mort; mais elle a non moins compris que, dans la résurrection d'un homme et dans celle d'un empire ou d'une humanité, le principe qui triomphe est toujours le même, et que le Verbe qui peut guérir un seul homme de mourir est le Verbe qui peut ravir tout un monde à la fatalité de mourir: *Vidit quia credidit.*

* * *

Et tandis que le petit Homme-Dieu se rendort en souriant encore dans la blancheur de ses langes tissés de laine soyeuse; que, dans les firmaments palestiniens, les étoiles d'opale avivent des étoiles de diamant dans les neiges et les givres nacrés, que les bergers des alentours s'émerveillent d'entendre les anges et les séraphins, les chérubins et les archanges chanter l'hymne des renouveaux promis et des allégresses qui viennent, voici qu'en un rêve infiniment doux, la pensée de la Vierge Sainte s'élève et s'envole par-delà les rancunes déicides du Sanhédrin et les lâchetés diplomatiques de Pilate: par-delà les catacombes de Rome et les grandes persécutions impériales, et par-delà les siècles de violences et d'anarchies, de révolutions et de mensonges, de sophismes

procéduriers et de savantes hypocrisies, d'apostasies collectives et de suicides sociaux, et voici qu'après avoir franchi des océans d'azur et d'immenses solitudes, puis traversé tour à tour des empires aux abois, des monarchies en ruine et des républiques croulantes, son regard découvrit enfin de nouveaux firmaments d'étoiles et de nouveaux champs de neiges blanches et roses, cependant qu'au sommet d'une montagne au profil harmonieux une grande Croix se découpait en noir intense sur la diaphanéité de la nuit.

* * *

Et voici que soudain, cette grande Croix, qui dominait ainsi la montagne inconnue et les immenses champs de neige et les solitudes anonymes, devint une petite étoile qui disparut un moment dans une nuée pâle; et voici qu'à l'endroit même où s'élevait auparavant la Croix, la Vierge immaculée se vit elle-même, rayonnante comme la lune et revêtue d'une robe dont la blancheur était pareille à celle des givres et des frimas quand le soleil les inonde de ses rayons.

Et l'Enfant-Dieu reposait dans ses bras, cependant que la petite Étoile, qu'elle avait vu naître de la Croix, descendait sur son front de reine et s'y fractionnait en douze étoiles nouvelles pour lui faire un diadème merveilleux.

Et le petit Dieu souriait en étendant ses petites mains bénissantes sur les neiges et sur les immensités inconnues qui s'éployaient devant eux.

Et voici que soudain, du Coeur de cet Enfant-Dieu, jaillissait comme un torrent d'hosties qui retombaient, en rosée de blancheur, sur ces neiges anonymes et ces immensités.

Et de chaque hostie qui tombait ainsi, la Vierge voyait surgir un foyer sur le linteau duquel resplendissait un Coeur eucharistique – cependant qu’un Archange, descendu des cieux, venait s’agenouiller devant sa Souveraine en lui présentant le livre où, de toute éternité, la prescience du Dieu vivant a gravé le nom des Hommes et des Femmes, des Empires, des Nations et des Mondes qui sont prédestinés à survivre et à triompher de la mort.

Et voici qu’après avoir lu, dans ce livre de vie, ce que la miséricorde de Dieu réservait à la jeune nation qu’elle venait de voir surgir ainsi des neiges immaculées, des forêts vierges, de l’amour, de l’héroïsme et de l’Hostie, la Vierge sainte, à son tour, sourit inénarrablement, comme elle avait vu son petit Dieu sourire en son premier rêve de nouveau-né.

* * *

C’est pourquoi les anges et les séraphins, les chérubins et les archanges qui passaient en chantant Dieu dans cette grande nuit bethléémite, purent, sans doute, entrevoir encore que la Vierge pleurait silencieusement auprès du berceau rustique où l’Enfant-Dieu reposait dans ses langes de laine soyeuse; mais ils comprirent aussi qu’au lieu d’être encore du martyre et de l’effroi, ces pleurs de Notre Dame étaient de l’extase.

Et c’est en ce moment-là que les bergers des alentours entrèrent discrètement dans la pauvre étable pour adorer le petit Dieu des Humbles et des Affamés, des Meurtris et des Délaiés dont les messagers du Ciel venaient de leur dire la venue libératrice: *Et in Terra pax hominibus. Amen, alleluia.*

Si cadens

L'histoire nous narre qu'en ce jour-là, cet Homme de tendresse, d'amour et de douleur qui fut le Christ et l'Hostie, que le Christ, après avoir jeûné longuement, et prié davantage, permit à l'Esprit maudit de l'approcher pour le tenter: *Si cadens*.

Et, dans l'histoire, je ne sais rien de plus grand, ni de plus décisif que cette entrevue de l'Esprit des Ténèbres et de l'Homme-Dieu.

L'Histoire nous dit ensuite qu'après avoir transporté l'Homme-Dieu sur une montagne que j'appellerai la Montagnes des Épreuves ou des Probations, Satan – car c'était lui – dit au Mortifié:

– *Si Cadens* – tombe et daigne, quand ne serait-ce qu'un instant long comme le soupir d'une colombe, t'agenouiller devant moi pour m'adorer – et tous ces royaumes et leur gloire, je te les donnerai – *Si Cadens...*

Depuis lors, il est, dans toutes les vies de l'homme, une heure fatale, et décisive entre toutes, où l'Ange des Éternelles Malédiction vient, qui prend cette vie naissante pour l'emporter jusqu'aux plus hautes hauteurs de la Montagne des Épreuves et lui dire: *Si Cadens*.

Et les uns tombent pour s'agenouiller.

Et j'ai cru comprendre que les nations elles-mêmes, comme nous tous et comme le Christ, ont, dans leur vie, cette heure fatale où l'Ange de l'Homicide les emporte sur la Montagne des décisives épreuves et leur dit: *Si Cadens*.

Agenouille-toi devant moi qui suis le Mal, et je te donnerai tous les royaumes de la terre et toute leur gloire. *Si Cadens...*

Et j'ai rêvé qu'à cette heure décisive, ma jeune patrie canadienne puisera, dans la splendeur et la dignité de ses souvenirs, le stoïcisme impassible de ne point s'agenouiller.

Alléluia pascal

Et moi qui suis un morceau de l'Humanité parce que tout ce qui souffre, gémit, chante ou rayonne chez elle n'est encore qu'un reflet de moi-même, dans l'anxiété de savoir d'où je venais et vers où j'allais, j'ai scruté philosophes et savants. Docteurs et scribes, penseurs et parleurs, je vous ai tous étripés, et j'ai dû voir que tous vous m'aviez menti.

Cependant que, par-delà vos académies et vos cénacles, vos temples et vos cachettes, j'ai vu s'accentuer la figure infiniment douce d'un Homme dont le front s'ensanglantait d'une couronne d'épines, et cependant que dans cette méditation j'entendais, entre le cliquetis des glaives, les vociférations des soldats et la voix d'un Pilate, gémir cet éternel *Ecce Homo* dont devait se mourir un Empire et d'où allaient jaillir des Empires, oh! j'ai compris que celui-là du moins avait un coeur sur lequel pouvaient s'endormir mon coeur, mes esprits, mes doutes et mon idéal.

Et de cette enquête qui m'a coûté ma jeunesse et tout ce qu'on aime quand on est jeune, j'ai rapporté l'immense certitude que Napoléon Bonaparte nous a quand même trompés lorsqu'à Sainte-Hélène, face à face avec l'éternité, l'Angleterre et ses souvenirs, ce Corse, qui rêvait de saboter le monde sous le pied de sa jument blanche, nous a dit: Je m'y connais en hommes, et le Christ n'était pas un « homme. »

Et c'est parce que le Christ était un homme que Napoléon Bonaparte ne le reconnut pas.

Si cet enfant terrible de la Corse et de la Révolution, plutôt que de vider prématurément son front sur les commentaires de César pour y deviner comment tuer, avait mis un peu de sa prodigieuse intelligence à comprendre que le Christ était l'enfant de la femme et de la douleur, du martyr et de l'amour, qui sait si l'Histoire, qui s'inclinait pensive sur le dernier soupir du vainqueur d'Austerlitz pour noter ce qu'un conquérant peut penser quand il va mourir, qui sait si l'Histoire ne l'aurait pas entendu, dans un suprême rôle de reconnaissance, de repentir et d'extase, avouer que le Christ était un homme: *Et homo factus est.*

Et les cloches qui chantent joyeusement par-dessus le bruit et les bruissements de la ville m'ont dit que le Christ est ressuscité.

Resurrexit, alleluia! Et c'est pour cela que je crois en lui. Car tous les autres ont su tuer et se faire les champions de la mort. Mais Lui seul a triomphé de la mort en se ressuscitant de la mort, et Lui seul nous a laissé ce poème d'espoir: *Ego sum resurrectio.*

C'est pourquoi, ce pendant que les cloches joyeuses annoncent aux croyants que les temples et les cénacles rayonnent de la lumière des cierges et se parfument de la fumée grise des encens qui montent, j'ai, tout en passant dans la boue, laissé mon cœur chanter à son tour l'alléluia des printemps qui renaissent, des lys qui vont reflourir et des morts qui vont ressusciter.

Alleluia, resurrexit!

Prière du passant

Je passe, dans la nuit, les deux pieds dans la boue, le coeur dans le rêve et le front dans un reflet d'étoile.

Et voici que, soudain, d'un clocher lointain, j'entends des mélodies qui tintent.

J'entends chanter, en ce clocher lointain, je ne sais quelle cloche lointaine qui me dit:

« C'est l'heure de prier. Regarde, dans les cloîtres silencieux, se couler, avec des blancheurs de colombes et de lys, les vierges blanches qui s'immolent. Regarde et prie. Prie dans la boue, cependant que ton coeur plane en son rêve et que ton front, plein d'orgueil et de faiblesse, s'auréole d'un reflet d'étoile. Prie, passant. Prie pour toi-même et pour ceux qui ne prient point. Que ta prière émue chante et monte, comme une volute d'encens frêle, avec l'âme et la prière blanche des vierges blanches qui s'immolent, dans le silence des cloîtres silencieux. »

Pater Noster: Notre Père.

Je ne dis pas: Mon Père.

Qui suis-je, hélas! et que suis-je, pour oser dire de Vous, ô mon Dieu, que vous êtes Mon père?

Non! Laissez se confondre mon néant dans l'anonymat de l'Humanité qui vous adore, et vous dire, non pas encore: Mon Père, mais Notre Père.

Et je vous adore..

Car c'est le matin qui chante dans les cloches lointaines des clochers lointains, cependant que vos vierges toutes

blanches, que vos vierges des cloîtres silencieux s'en vont, blanches hosties d'amour, recommencer l'éternelle immolation de leur amour et de leur blancheur, au nom de ceux qui ne vous aiment pas, Notre Père.

Et je vous adore avec la lampe vermeille des sanctuaires et avec les séraphins de flamme, moi, le passant qui passe et qui, demain, sera passé. Notre Père, au nom de l'Humanité qui demeure, je vous adore.

Au nom des océans bleus et des torrents d'étoiles que, en se jouant, votre Verbe immobilise dans le néant de tout ce qui n'est pas Vous, Notre Père, je vous adore, cependant que, dans les clochers lointains, des cloches lointaines me chantent de prier.

Avec les chérubins, les martyrs et les vierges; avec le bruissement des feuillées des chênes et avec le nuage d'argent, Notre Père, je vous adore. Que votre Nom soit sanctifié.

Que les blés et les ormes, les herbes et les sources, et que les hommes, ô mon Dieu, vous disent: Notre Père.

Je ne suis que le passant qui passe – et qui vous adore en passant, Notre Père.

Je voudrais pourtant que ma prière, comme un embrasement de volcan rouge, se découpe, en rouge éternellement rouge, dans l'impassible infini de votre éternité, Notre Père.

Et je voudrais, moi, le passant qui passe, être l'éternel parfum qui monte des mondes pour m'éterniser en hommage d'amour devant Vous, Notre Père.

.....

Que votre Règne arrive...

Ah! rêve des rêves! Votre Règne, ô mon Dieu, faites donc qu'il arrive et qu'il nous arrive.

Car j'ai vu les Césars et les Napoléons baptiser de sang, de carnage et d'homicide cette Humanité que votre Christ a baptisée d'amour, d'idéal et de résurrection. Que votre Règne arrive!

Ah! le passant qui passe, les deux pieds dans la boue, le coeur en son rêve et le front dans un miroitement de lune, le passant rêve qu'il emprunte une divinité de votre divinité pour recueillir en des gerbes d'éblouissement, de justice et de retour, tous les sceptres et toutes les couronnes; que le sang de son coeur en lave tout ce qui peut y rester de sanglant; qu'en immenses jonchées d'or, de rubis et de perles, de diamants et d'ivoire, de pourpre et d'hermine, il les dépose, avec son coeur et son âme et son être, en dépouilles opimes devant l'infinie douceur de votre éternelle Royauté.

Que votre Règne arrive, ô mon Dieu, car dans le grand ciel froid des hivers de Bethléem, j'ai vu passer des anges, des anges et des archanges d'azur, d'amour et de blancheur.

Et vos anges et vos archanges, ô mon Dieu, m'ont parlé d'un mot que les Césars et les Napoléons n'ont jamais connu: *Pax hominibus.*

Que votre Règne arrive, pour que les mères cessent de pleurer sur l'enfant qui s'é gare et pour que les vagues cessent d'engloutir et qu'elles cessent d'endeuiller la chaumine du pêcheur.

Que votre Règne arrive, afin que les lys reflleurissent et que les roses n'aient plus à se cacher pour embaumer.

.....

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Donnez, ô mon Dieu, Notre Père, et n'attendez pas de retour.

Que peut notre néant devant votre infini?

Donnez, parce que vous êtes Notre Dieu.

Donnez, Notre Père! Donnez-nous du pain.

Pain du coeur; pain des âmes; pain des chairs.

Et donnez aujourd'hui. Car qu'importe demain?

Demain, c'est Vous et Vous à jamais, ô Dieu qui demeurez.

Et nous ne sommes qu'aujourd'hui.

Donnez-nous du rêve et des douleurs: de ces immenses douleurs qui nous rapprochent des éternels Thabors en nous faisant gravir douloureusement de douloureux Calvaires.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Pardonnez-nous, comme nous pardonnons...

Dieu, je vous adore, parce que, de tous vos miracles d'amour, le plus digne de vous-même et le plus grand, c'est d'avoir mis, en mon coeur humain, la puissance divine de pardonner.

.....

Ne nous laissez pas succomber...

Mon Dieu, j'ai senti l'infinie tristesse d'avoir voulu vivre en dehors de Vous, et je me suis, en un délire de suicide, plongé dans tout ce qui n'était pas Vous.

Et je suis devenu le blasphème qui blasphème – et le suicide qui rêve de se consommer.

Et Vous, qui n'avez pas besoin de moi, vous avez eu, quand même, pitié de moi.

.....

Fiat voluntas tua.

Que votre adorable volonté s'achève en achevant son triomphe sur ma malice et mes iniquités; mon Dieu, délivrez-moi, délivrez-nous du mal.

Que la lumière de votre éternelle majesté s'affirme en moi; qu'elle s'affirme en nous, afin que nous, qui ne sommes rien, vivions à jamais de Vous, avec Vous et pour Vous. Amen.

Cet ouvrage est le 141^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.